

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE.

TOME PREMIER.



TURIN 1831.
CHEZ LES FRERES REYCEND ET C.e
Libraires du Roi, sous les arcades de la Foire.

LE SOLLICITEUR,

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET WARNER.

PERSONNAGES.

—

—

M. LESPÉRANCE, solliciteur.
Madame DE VERSAC, jeune solliciteuse.
ARMAND, surnuméraire.
GEORGES, garçon de bureau.
Madame DURAND, vieille solliciteuse.
ZURICH, Suisse.
SORBET, limonadier.
CRIARDET, huissier.

—

La scène se passe dans le vestibule d'un ministère.

Le Théâtre représente le vestibule d'un ministère. A gauche du spectateur une grande porte vitrée, qui est censée donner sur la cour, au dessus de laquelle est écrit : *Fermez la porte S. V. P.* Une table à droite, un poêle à gauche, un plan au dessus de la porte vitrée. A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et faisant face aux spectateurs, un vaste escalier, qui est celui du ministre.

LE SOLLICITEUR,

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, *avec une petite table, près le bureau n° 1*; CRIARDET, *en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond;* ARMAND, MADAME DE VERSAC, *sortant du bureau à droite.*

MADAME DE VERSAC.

Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND.

Je n'en doute point, ma jolie cousine, mais, pourtant, je vous prie de n'en rien faire.

MADAME DE VERSAC.

Eh! pourquoi donc? Quand on ne demande pas pour soi on est bien hardi. L'en-

trée de votre ministère m'avait d'abord effrayée ; ces grandes portes, ce concierge, ces factionnaires... *Où va madame? Que demande madame?* Votre suisse a un air rébarbatif! mais vos chefs de bureau, c'est bien différent! Quel air gracieux! quel ton prévenant! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé! c'est charmant de solliciter! je ne m'étonne plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND.

Et voilà justement ce qui me désespère.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter.

MADAME DE VERSAC.

Entendons-nous, cependant : c'est fort bien d'avoir du mérite, mais faut-il que le mérite parle.

AIR : *Le premier pas.*

Il faut parler :
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler.
Des protecteurs la mémoire est rebelle,

Et près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué? que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux?

ARMAND.

Quoi! vous voulez que j'aille demander moi-même?

MADAME DE VERSAC.

Non, certes; mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre?

ARMAND.

Je répondrai que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

MADAME DE VERSAC.

Que voulez-vous dire?

ARMAND.

Air *d'Agnès Sorel.*

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur!
Vous la connaissez; mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la réussite,
Tout espoir est pour moi perdu.
Depuis un an, hélas! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

MADAME DE VERSAC.

Comment! vous sollicitez quelque chose de moi? eh mais! il fallait donc parler. Je suis comme le ministre : je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND.

Pouvez-vous blâmer mon silence? Vous êtes riche, moi, sans état dans le monde, sans place...

MADAME DE VERSAC.

Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre; et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose, assez essentielle : c'est votre pétition, que j'ai laissée sur ma toilette. Vous aviez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas trop une bonne tête. Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND.

Vous avez le laissez-passer pour rentrer?

MADAME DE VERSAC.

Oh! j'ai tout ce qu'il faut.

AIR : *Bonsoir, noble dame.* (*Comte Ory.*)

Prenez confiance ;
Moi, j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira.

ARMAND.

Sans peine on défie
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

Ensemble.

MADAME DE VERSAC.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

(*Armand conduit madame de Versac.*)

SCENE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES.

Pardon, monsieur, est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer?

ARMAND.

Non; elle avait oublié quelques papiers importants.

GEORGES.

Ah bien! elle est bien bonne; ce n'était pas la peine. Tiens, des papiers avec ces yeux-là! ça vaut un laissez-passer.

ARMAND.

Ah! tu crois?

GEORGES.

Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même : tenez, ce grand monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance; malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer : je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND.

Il est de bonne heure; neuf heures, je crois.

GEORGES.

Et vous voilà déjà au bureau? c'est superbe! Eté comme hiver, je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais, dam'! vous êtes surnuméraire; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi, c'est trop juste...

ARMAND.

Allons, Georges, taisez-vous. D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire?

Air *du vaudeville de la Partie carrée.*

Sous ce titre, sans importance,
On est souvent très-important,
On y gagne de l'influence,

Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont d'ordinaire,
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut; (*A part.*) mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND.

D'ailleurs, ça viendra; de la patience.

GEORGES.

De la patience; ça n'est pas cela qui vous manque. A propos, nous aurons tous ces messieurs aujourd'hui, car c'est le jour de paiement.

ARMAND.

Qu'est-ce que ça me fait?

GEORGES.

C'est vrai; je n'y pensais pas: le paiement, ça ne vous touche pas, ce sont ces messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND.

Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage. Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici. (*Il sort.*)

GEORGES.

Oui, monsieur.

SCÈNE III.

GEORGES, *seul.*

Ces pauvres surnuméraires! Ça viendra, ça viendra. Croyez cela, et buvez de l'eau: c'est le plus clair de leur déjeuner. Ça me fait penser au sien que j'ai oublié de lui porter, le pain et la caraffe d'eau. A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire : je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hormis qu'on travaille pour deux,
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l' plus heureux
Qu'on puisse avoir dans l' ministère.
En fait de place, ici bas,
J' vois chacun trembler pour la sienne;
Et, du moins, quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là? Déjà des solliciteurs! Ça commence bien; la journée sera bonne.

SCÈNE IV.

GEORGES, MADAME DURAND, *entrant par la gauche.*

MADAME DURAND, *parlant au suisse.*

Oui, monsieur, voilà mon laissez-passer. (*A Georges.*) Monsieur, la première division, bureau numéro 1?

GEORGES.

Il n'y a encore personne.

MADAME DURAND.

Oui, monsieur; mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine.

GEORGES.

Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

MADAME DURAND.

Eh bien! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES.

Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un? Je vous dis un surnuméraire. Vous arrivez de trop bonne heure.

MADAME DURAND.

Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai alors la permission d'attendre

et de me chauffer au poêle? (*Elle prend la chaise du garçon.*)

GEORGES.

Eh bien! c'est sans gêne.

MADAME DURAND.

Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis long-temps, et que j'aurais déjà sans mon mari.

GEORGES.

Est-ce qu'il ne voudrait pas?

MADAME DURAND.

Eh, bon Dieu! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à présent, le pauvre cher homme; mais il n'a jamais su faire les choses à propos. Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir.

GEORGES.

C'est bien malheureux!

MADAME DURAND.

Oui, sans doute, car sans cela j'avais l'entrepôt de Saint-Malo: on prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place. Dieu sait, pourtant, comme le défunt s'entendait à remplir une place! Mais comment trouver un mari? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer?...

GEORGES.

Eh, mon Dieu! attendez; je vois d'ici

votre homme; c'est même un concurrent, et un concurrent redoutable : M. Lespérance, le plus rude solliciteur.

MADAME DURAND.

Et vous croyez qu'il voudrait?...

GEORGES.

Lui? pour obtenir un place, il est capable de tout. Vous ne le connaissez pas.

AIR : *Je me suis marié.*

C'est le roi des furets ;
Il guette, il rôde, il trotte:
Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir
Avec son habit noir.

Chef de bureau, préfet,
Commis, il vous menace ;
Craignez d'entrer en place,
Vous aurez son billet
Avec votre brevet :
Car c'est d'après la Gazette
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après le Moniteur.

En mai comme en janvier ;
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange:
Il est, sur l'escalier,

Ferme comme un pilier.
Et l'huissier du ministère,
S'il faisait l'inventaire
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instants
On le voit aux finances,
Il est aux audiences ;
Et trouve encor du temps
Pour nos représentants.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue :
Le tout, pour parvenir
A ne rien obtenir.

MADAME DURAND.

Il pourrait finir pour arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler.... Que d'obligations je vous aurai. (*Fouillant dans son sac.*) Mon Dieu ! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition. Mais je crois entendre sonner dix heures. Je puis entrer, je crois ?

GEORGES.

Oh ! sans difficulté ; mais une autre fois ayez plus de mémoire, et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures. C'est qu'en venant si tôt, on se presse, et l'on oublie toujours quelque chose. (*A part.*) Attrape ça. (*Madame Durand entre dans le bureau à droite.*) Et moi, n'oublions pas

le déjeuner de M. Armand. (*Il entre également à droite, avec un petit pain et une carafe d'eau.*)

SCÈNE V.

LESPÉRANCE, *en bas noirs; habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête: il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.*

Personne. Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre; et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro. On appelle numéro 1, numéro 2, numéro 3; moi qui ai justement le 399, et dès que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient touts à crier: *à la queue! à la queue!* et puis les bourrades, vlan, vlan; encore si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas: parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en

pure perte, je les laisse là; je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même. « Monsieur! monsieur! les chiens n'entrent pas. » Je ne prends pas ça pour moi; je continue mon chemin. « Monsieur votre chien! » Je ne fais pas semblant de le connaître; je vas toujours comme s'il n'était pas de ma compagnie; et, pendant que le suisse, en baissant sa hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui, et me voilà; et il y a des musards qui vous disent: « Mais comment donc faites-vous? on vous trouve partout. » L'audace; je ne connais que l'audace, moi. Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

SCÈNE VI.

LESPÉRANCE, ZURICH, *en Suisse, avec le baudrier et la hallebarde.*

ZURICH.

Où il être donc ste petite monsir?

LESPÉRANCE.

Ah, diable!

ZURICH.

Comment havre-fous fait pour entrir, toi?

LESPÉRANCE.

Pardi, par la porte.

ZURICH.

Tairteff! toi n'entrir pas.

LESPÉRANCE.

Vous voyez bien que si, puisque me voilà.

ZURICH.

Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage?

LESPÉRANCE.

Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté? Vous voyez bien qu'il me serait inutile, ainsi n'en parlons plus.

ZURICH.

J'entendire boint, et être ingorruptible. (*Tendant la main.*)

LESPÉRANCE.

Mais encore...

ZURICH, *tendant toujours la main.*

A moins de afoir des motifs brébondérants.

LESPÉRANCE.

Mais quand je vous dis en bon français...

ZURICH.

J'entendire boint le français.

LESPÉRANCE, *à part.*

Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse. J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérants; je le comprends mieux que lui: mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas. J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

Ensemble.

AIR *de Gilles en deuil.*

Allons, puisqu'il faut que je sorte,
Solliciteur intelligent,
Gagnons tout doucement la porte,
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, falloir que monsir sorte...
Je suis un souisse intelligent.
Allons, vite, gagnez la porte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un Suisse
Une querelle d'Allemand.

Ensemble.

Allons, puisqu'il, etc.

ZURICH.

Allons, falloir que, etc.

(*Lespérance sort.*)

SCÈNE VII.

ZURICH, *seul.*

Il être ponne ste monsir de fouloir attraber moi, qui hafre été autrefois le loustic de la réchiment, et qui être toujours crantement fine pour le malice. Ce être pien crantement tommache que j'hafre la fue un beu passe, ce être gabable bour empêcher moi de faire mon jemin; n'imborte. Qui fa là?

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE. *Il ouvre vivement la porte et traverse le théâtre d'un air leste et dégagé; il a sur les yeux des lunettes vertes; il est sans chapeau et l'habit ouvert; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras, et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.*

ZURICH.

Qui fa là?

LESPÉRANCE, *parlant avec la plume entre les dents.*

Je suis de la maison, je suis de la maison.

ZURICH.

C'est chuste, ce être un employé. Je retourne à mon boste. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE, *seul.*

C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable, comme on en voit tant, se serait tenu pour battu. (*Prenant son chapeau qui est attaché sous la basque de son habit.*) Mais aussi il faut solliciter. (*Articulant.*) Il faut savoir solliciter; c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes: pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles; ça ne se donne pas. Par exemple, une jambe taillée pour la course: voilà une jambe à succès. Mais me voilà enfin dans le camp des Grecs; il faut songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions, jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Si j'essayais... Justement voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique.

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, *sortant du bureau.*

LESPÉRANCE.

Si je pouvais me le gagner par quelques ſamiliarités. (*Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui et prend une prise dans sa tabatière.*)

GEORGES, *se retournant.*

Eh! c'est monsieur Lespérance!

LESPÉRANCE.

Moi-même, mon cher Georges. (*Le regardant.*) Heim! quelle santé ils ont dans ces bureaux; se porte-t-on comme ça?

GEORGES.

Parbleu! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.

LESPÉRANCE.

Voyez ce brave Georges? Je te dirai quelque chose tout à l'heure; pour le moment j'ai une affaire indispensable, qui me force à entrer là dedans.

GEORGES.

Non, ça ne se peut pas.

LESPÉRANCE.

Comment! tu crois qu'il n'est pas possible?...

GEORGES.

Non, à moins qu'un de ces messieurs ne vous fasse entrer: moi, je ne puis prendre sur moi... (*Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.*) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de Saint-Malo.

LESPÉRANCE, *vivement.*

Heim, qu'est-ce que c'est? de Saint-Malo, celui que je sollicite?

GEORGES.

Et même elle vous offre sa main.

LESPÉRANCE.

Par exemple, c'est dans ces moments-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.

GEORGES.

Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.

LESPÉRANCE.

Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...

GEORGES.

Je ne dis pas cela; je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle vous aura.

LESPÉRANCE.

Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES.

Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt.

LESPÉRANCE.

Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari. Diable! ne confondons pas; rien d'obtenu, rien de fait. Dis-lui qu'elle sollicite toujours; si elle est nommée, on verra: mais en attendant, je vais tâcher de... Eh mais! voilà justement quelqu'un qui sort. C'est aujourd'hui jour de paiement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (*Montrant Armand qui arrive.*) Il fait sans doute partie des bureaux?

GEORGES.

Partie, jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE.

Ah! je devine... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaîté... Au fait, il n'est pas payé pour ça, c'est égal.

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, *auquel Lespérance fait plusieurs salutations.*

ARMAND, *sans remarquer Lespérance.*

Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu?

GEORGES.

Non, monsieur.

ARMAND.

Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner ; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible...

LESPÉRANCE, *à part.*

Qu'entends-je? il n'a pas déjeuné! C'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens: il faut prendre les gens par les sentiments ou par la faim: il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentiments. (*Il tousse pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.*) Monsieur...

ARMAND, *à part.*

Quel est cet original? que me veut-il avec ses saluts?

LESPÉRANCE, *saluant toujours.*

Vous devinez sans doute ce qui m'amène; s'il vous restait la plus légère incertitude... (*Il salue de nouveau.*)

ARMAND.

Vous saluez avec une grace, une aisance...

LESPÉRANCE.

C'est la grande habitude: il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND.

Je devine que vous sollicitez.

LESPÉRANCE.

Vous l'avez dit; et je compte sur vous, aimable jeune homme : il faut que vous me donniez un coup de main ou un coup d'épaule. Préférez-vous me donner un coup d'épaule? ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND.

Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE.

C'est ce qui vous trompe: vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien; vous ne retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille; vous travaillez *gratis*, *pro Deo*, c'est encore mieux: mais on vous paie en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (*A part.*) Voilà pour les sentiments, nous verrons après. (*Haut.*) Parlez-moi des égards, de la bienveillance: cela tient lieu de tout.

ARMAND.

Les égards, la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE.

C'est ce que je dis... (*A part.*) Oh! alors, il faut lâcher le déjeuner. (*Haut.*) Quand je dis que ça tient lieu de tout,

c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime : moi qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant si je n'avais pas déjeuné..... Avez-vous déjeuné ?

ARMAND, *offensé.*

Monsieur !...

LESPÉRANCE, *affirmativement.*

Vous n'avez pas déjeuné, vous chercheriez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, *souriant.*

Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE.

Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND.

Monsieur !...

LESPÉRANCE.

Une bavaroise au lait.

ARMAND.

Vous vous moquez.

LESPÉRANCE.

Je vois que vous êtes pour la côtelette ; eh bien ! va pour la côtelette et le carafon. (*A part.*) Ma foi ! lâchons la côtelette.

ARMAND, *avec dignité.*

C'est assez plaisanter.

AIR : *Fils imprudent, etc.*

En ces lieux je n'ai point d'empire ;
Si jamais je dois en avoir,
En vain on voudrait me séduire :
Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire.
L'honneur, monsieur, jamais ne se paya :
Telle est ma loi.

(*Il sort.*)

LESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur. Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas! Mais c'est égal, il faudra bien... Quelle est cette jeune dame?

SCENE XII.

LESPÉRANCE, MADAME DE VERSAC.

LESPÉRANCE, *à part.*

Je suis bien sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée. Si je pouvais m'accrocher à elle. (*Haut.*) Oserai-je m'informer de ce que demande madame?

MADAME DE VERSAC.

Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE.

Je vois que madame a un laissez-passer?

MADAME DE VERSAC.

Oui, monsieur.

LESPÉRANCE.

Si j'osais lui offrir mon bras; une femme seule se trouve souvent embarrassée. Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers? tandis qu'avec un cavalier...

MADAME DE VERSAC.

Je vous remercie; je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE.

Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place, une réclamation, une pétition? Si je pouvais être utile à madame... J'ose dire que je suis assez connu...

MADAME DE VERSAC, *à part.*

En vérité, voilà un monsieur bien obligeant. (*Haut.*) C'est une pétition que je dois donner à son excellence; mais je dois lui être présentée par un chef de division, et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE.

Voulez-vous me permettre de voir son nom? (*Prenant la pétition.*) Oui, M. de Saint-Ernest; c'est bien là son bureau.

(*Gardant la pétition, et offrant son bras à madame de Versac.*) Et quand vous voudrez, nous pouvons entrer.

MADAME DE VERSAC.

Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE.

Je tiens à vous conduire moi-même.

MADAME DE VERSAC.

Non, décidément, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille graces.

LESPÉRANCE.

Mille, c'est beaucoup; mais quand on en possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande, ce qui fait que je vous en demanderai une. Vous refusez ma protection; eh bien! moi, je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

MADAME DE VERSAC, *à part.*

Voilà qui est singulier! (*Haut.*) Certainement, monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais, ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE.

C'est-à-dire indispensable, si l'on veut. Il y a beaucoup de gens qui sollicitent sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; ARMAND.

ARMAND.

Eh quoi, madame, vous êtes là! moi qui, depuis une heure, vous attendais pour vous conduire!

LESPÉRANCE, *à part.*

Maudit surnuméraire! encore une tentative inutile; je n'arriverai point au ministère. Eh si! vraiment. Quelle idée!... Qu'est-ce que je risque?... Il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions. (*Il fouille rapidement dans sa poche de côté et tire une pétition qu'il présente à madame de Versac à la place de la sienne.*)

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

MADAME DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon ame...

LESPÉRANCE.

Ah! je ne perds pas l'espoir;

Peut-être allez-vous, madame,
Me servir sans le vouloir.

Ensemble.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

MADAME DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

LESPÉRANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne, etc.

(*Madame de Versac et Armand sortent.*)

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE, *seul.*

Récapitulons un peu. Nous disons donc une entre les mains de cette dame, deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du *Moniteur*, trois ou quatre qui me restent; il faut croire que sur la quantité, il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre. Où est le mal de faire ses demandes par du-

plicata? Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (*Il lit.*) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela. Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt. Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, ça vaudrait encore mieux. (*Il ploie la pétition, et la remet dans sa poche de côté.*) Allons, Lespérance, un dernier effort. Il faut réussir ou perdre ton nom.

CRIARDET, *sur l'escalier.*

Le déjeuner de M. le secrétaire général!

GEORGES, *allant vers la porte vitrée.*

M. Sorbet, le déjeuner de M. le secrétaire général!

LE SUISSE, *en dehors.*

Le décheuner de la secrétaire chénéral!

LESPÉRANCE.

Mon dieu! quel bruit! voilà tout l'hôtel en rumeur. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

SCÈNE XV.

LESPÉRANCE, M. SORBET, *une serviette sous le bras, et un grand plateau chargé d'un déjeuner.*

SORBET, *entrant.*

Me voilà! me voilà! A peine aujourd'hui a-t-on le temps de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE.

Diable! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui! Il peut m'être fort utile. C'est décidé, dorénavant j'y fais tous mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. Dites-moi, monsieur Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés?

SORBET.

Dieu merci, ça n'est pas la faim qui leur manque; et si ce n'était les crédits, ça irait bien. On s'en retire toujours, parce que les jours de paiement, aujourd'hui, par exemple, on est là des premiers. (*Regardant par la porte vitrée.*) Ah, mon Dieu!

LESPÉRANCE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SORBET.

Vous ne voyez pas dans la cour, ce monsieur?

AIR *de la Partie carrée.*

C'est l'employé que toute la semaine
Dans son logis j'ai cherché vainement.
Pour me solder une quinzaine,
Il m'a remis au jour de son paiement.

LESPÉRANCE.

Je parierais qu'il vous redoute.
A grands pas je le vois marcher.
Qu'il est léger!

SORBET.

Ah! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Et s'il passe la porte, je suis perdu, parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE.

Eh, bien! courez-y donc, courez vite. (*Lui prenant le plateau et la serviette.*) Laissez-moi cela.

SORBET.

Je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, *seul, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée.*

Oh! il l'attrapera! il l'attrapera! (*Regardant le plateau.*) Eh mais! ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver. (*Regardant autour de lui.*) Personne. Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de monsieur le secrétaire général. (*Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.*) Je l'ai déjà dit : audacieux et fluet, et l'on arrive à tout. (*Il monte par l'escalier du fond; Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.*)

SCÈNE XVII.

ARMAND, MADAME DE VERSAC, *sortant du bureau à gauche.*

MADAME DE VERSAC.

Concevez-vous mon malheur? le ministre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui; il n'a accordé d'audiences par-

ticulières qu'à deux ou trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits : un général, une duchesse, et un M. de la Ribardière que je ne connais point.

ARMAND.

Notre chef de division est désolé de ce contretemps.

MADAME DE VERSAC.

Et moi j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui !

ARMAND.

Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

MADAME DE VERSAC.

Non, certainement. Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment! pas d'audience avant huit jours!

ARMAND.

Il faut espérer qu'une autre fois...

MADAME DE VERSAC.

Et si un autre vous prévient, s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND.

On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

MADAME DE VERSAC.

Si, monsieur; et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND.

C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout-à-fait imposant; et dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

MADAME DE VERSAC.

La voilà cette maudite pétition que je n'ai pu présenter! Mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras. Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND.

Lui? il n'y restera pas; il finira par entrer. Il y réussira peut-être plus tôt que vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; LESPÉRANCE.

Sur la ritournelle de l'air, on voit Lespérance descendre rapidement l'escalier.

LESPÉRANCE.

AIR: *Je triomphe! ah! quel bonheur!*

Ah! je triomphe! ah! quel bonheur!
Je suis nommé, j'ai l'entrepôt.

Eh bien! vous ne vouliez pas croire à mon crédit.

ARMAND.

Comment! vous auriez vu le ministre?

MADAME DE VERSAC.

Malgré la consigne?

LESPÉRANCE.

Bah! la consigne, est-ce qu'il y en a pour moi? Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier; me voilà dans le corridor...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je conçois que de cette enceinte
On connaisse mal les détours;
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.
Vainement on passe, on repasse,
L'on va, l'on vient : peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je ne m'égarasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive, sur la pointe du pied, jusqu'à l'antichambre du ministre; je guette, j'observe; j'aperçois une vieille face de solliciteur, physionomie féodale, dont les bâillements annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille; il grommelait entre ses dents: « Faire ainsi croquer le marmot à M. de la Ribardière! »

MADAME DE VERSAC, *à Armand.*

C'est celui dont je vous parlais.

LESPÉRANCE.

Il avait l'air de méditer sur l'éternité, à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient; les deux battants s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de Stentor: « Monsieur de la Ribardière! » Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine. Embarrassé de sa toux, de son parapluie à canne et sur-tout de son épée, une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élance comme une flèche: j'étais dans le cabinet du ministre, et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

MADAME DE VERSAC.

J'avoue que je ne connaissais par cette manière d'escamoter une audience.

LESPÉRANCE.

Son excellence témoigne d'abord quelque surprise. Je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions; son excellence daigne la lire, en disant: « Ah! je sais ce que c'est. » Je le crois bien: c'était peut-être la quatrième qu'il recevait. « Je connais les talents de ce jeune homme. » Ce jeune homme! votre excel-

lence est bien bonne, ci-devant jeune homme. « D'ailleurs, continue-t-il, c'est une famille de braves. » Je ne sais pas qui a pu dire cela à son excellence; le fait est que j'ai eu un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au secrétaire, en disant: « Que le brevet soit expédié sur-le-champ. »

MADAME DE VERSAC.

Comment! il est possible...

LESPÉRANCE.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire: Ma pétition est au secrétariat général; et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer cela promptement.

MADAME DE VERSAC.

Eh bien! qu'en dites-vous?

ARMAND.

Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DURAND.

MADAME DURAND.

Ah, mon cher Georges! félicitez-moi.

GEORGES, *à Lespérance.*

C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

MADAME DURAND.

Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo ; j'ai la parole formelle du chef.

MADAME DE VERSAC.

Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE.

Vous avez la parole, c'est fort bien ; mais moi j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

MADAME DURAND.

Ah, mon dieu! est-il possible?

LESPÉRANCE.

Et cet autre qui voulait m'engager à vous épouser; j'étais joli garçon.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Non c'en est fait, non, plus de mariage ;
Je suis placé, je suis heureux :
L'entrepôt me tombe en partage ;
J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.
Depuis dix ans que, malgré mon astuce,
Je cours toujours ; je commence à m'user :
On me devait une place, ne fut-ce
Que pour me reposer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; SORBET.

SORBET.

Il m'a toujours donné un à-compte, mais ce n'est pas sans peine. Où est donc mon déjeuner?

LESPÉRANCE.

Mon ami, je sais ce que vous cherchez; c'est monsieur le secrétaire général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET.

Qu'est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter?

LESPÉRANCE.

Que ça ne vous embarrasse pas. (*Tirant la serviette de sa poche.*) Tenez, voilà toujours la serviette; c'est trop juste, elle vous appartient.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; CRIARDET.

CRIARDET, *à Armand.*

C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND.

Et qu'il faut expédier; c'est bon.

LESPÉRANCE.

Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET.

Ah! c'est monsieur? (*Le saluant.*) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE.

Ce que c'est que le vent de la faveur! ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres. Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons pouces.

MADAME DURAND.

L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis! Ça n'est pas possible!

LESPÉRANCE.

Signé du ministre, rien que ça. (*A Arm.*) Donnez-lui-en lecture, je vous en prie.

ARMAND.

Volontiers. (*Il jette les yeux sur la signature.*)

LESPÉRANCE.

Non, lisez dès le commencement; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, *lisant.*

« A son Excellence, etc.

« Monseigneur,

« Jules Armand, ancien lieutenant de

chasseurs, a l'honneur de vous exposer...» Que vois-je?

LESPÉRANCE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce qu'il lit donc là? Ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries; lisez comme il y a : Benoît Félix Lespérance.

ARMAND.

Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand; et plus bas, de la main du ministre : « Accordé. Je me ferai toujours un devoir de rendre justice au mérite. »

LESPÉRANCE, *l'interrompant.*

De rendre justice au mérite! Effectivement, ce n'est pas ça.

ARMAND, *continuant.*

« Et je connais celui de M. Armand. »

MADAME DE VERSAC.

Eh, mon dieu! c'est ma pétition! Qui donc s'est chargé de la présenter?

LESPÉRANCE, *fouillant dans sa poche.*

Là, vous verrez que c'est moi-même; je me serai trompé d'exemplaire.

MADAME DE VERSAC, *regardant dans son sac.*

Pourtant elle n'est point sortie de mes mains! Que vois-je? Benoît Félix Lespérance!

LESPÉRANCE.

C'est une des miennes; nous avions changé. (*Il montre d'autres pétitions.*) Tenez,

voilà les pareilles. Eh bien! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un aûtre! (*A madame Durand.*) Il ne m'appartient pas, madame, de vanter mon crédit; mais vous voyez ce que je viens de faire pour monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

MADAME DURAND.

Il n'est plus temps, monsieur; je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉRANCE.

C'est différent. J'ai fait là une jolie journée. Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal. C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

MADAME DE VERSAC.

Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et, si vous le voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉRANCE.

Comment, si je le veux!

MADAME DE VERSAC.

AIR *de Turenne.*

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants;
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents.

Loin de chercher à surprendre des graces,
Les mériter par son zèle et sa foi ;
Voilà, monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places.

LESPÉRANCE.

J'en essaierai. (*Tirant sa montre vivement.*) Ah, mon dieu! trois heures et demie! cela ne sera pas fermé à l'intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARMAND, *tirant aussi sa montre.*

Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie? Deux heures et demie.

LESPÉRANCE.

Dans ce cas je reste. Aussi bien, j'ai encore quelque chose à solliciter. (*Tirant une pétition de sa poche, et s'adressant au public.*) Messieurs, Benoît Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que:

AIR *du Pot de fleurs.*

Dans ce pays on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas placés.
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez.
Et s'ils craignaient encore quelques disgraces,
Messieurs, dites-leur de ma part :
Qu'on est chez nous, *à six heures un quart*,
Toujours sûr d'obtenir des places.

FIN DU SOLLICITEUR.

LE COLONEL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Madame, le 29 janvier 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

—

M. DE GONDREVILLE.
Madame DE GONDREVILLE, sa femme.
ELISE DE LUSSAN, cousine de madame de Gondreville.
ADOLPHE, capitaine au 12e régiment de hussards.
LE QUARTIER-MAITRE.
PLUSIEURS OFFICIERS du même régiment.
CADET, garçon de l'auberge.

—

La scène se passe à Joigny, dans une auberge.

Le théâtre représente une salle commune aux voyageurs; porte au fond, deux latérales: sur l'une est écrit numéro 3, sur l'autre numéro 4.

LE COLONEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONDREVILLE, *debout, en habit de voyage, lit une lettre.* ADOLPHE, *assis près d'une table, arrange une boîte de pistolets.*

GONDREVILLE, *lisant.*

« Rendez-vous sur-le-champ à Paris, et dans le plus grand secret, quelque chose s'y prépare ; votre présence y est nécessaire. » Ma foi, j'en crois monsieur le maréchal, et j'obéis à cet avis.

ADOLPHE.

Holà! quelqu'un! Ils ont établi ici à la fois l'auberge et la poste, et, à cela près qu'il n'y a jamais de chevaux à l'écurie, ni de domestiques à la cuisine, c'est la maison la mieux servie de toute la ville de Joigny. On a beau sonner!

GONDREVILLE, *froidement.*

Il faut croire, monsieur, qu'on ne vous a point entendu.

ADOLPHE.

Voilà plus de deux minutes que j'appelle. André!

GONDREVILLE.

Moi, monsieur, voilà plus d'une demi-heure; j'ai pris le parti d'attendre, et je vous conseille d'en faire autant.

ADOLPHE.

Parbleu, monsieur, vous êtes du plus beau sang-froid; à votre place, j'aurais déjà tout brisé. André! les filles! les garçons! (*Il sonne de nouveau.*)

SCÈNE II.

Les Précédents; Cadet, *portant une valise avec une adresse.*

CADET.

Eh bien! nous voilà; qu'est-ce que vous voulez?

ADOLPHE.

Ce que je veux?

CADET.

Pardi! sûrement, il faut bien que je sache ce que vous voulez pour que je vous le donne.

ADOLPHE.

Ah! ce que je veux? ma foi, je n'en

sais plus rien. Tu m'as si long-temps fait sonner que j'ai oublié... Mais parle à monsieur, qui est plus pressé.

CADET, *à Gondreville.*

Voici d'abord votre valise ; je crois que c'est bien la vôtre. (*Lisant.*) *A M. Lebrun, à Paris.*

ADOLPHE, *à part.*

Monsieur Lebrun ! je ne le connais pas.

GONDREVILLE.

C'est bien ! y a-t-il ici des lettres adressées à monsieur Leblanc, poste restante?

CADET.

Non, monsieur, aucune.

GONDREVILLE, *froidement.*

Ah ! en ce cas reportez cette valise dans ma voiture, et donnez-moi des chevaux.

CADET.

Comment ! monsieur, à peine arrivé, vous repartez ? Il paraît que monsieur est pressé.

GONDREVILLE.

Probablement.

CADET.

C'est que, voyez-vous, la poste de Joigny est sans contredit la mieux montée en chevaux de toute la route ; mais.....

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En c' moment ils font, par malheur,

Le service sur la rivière ;
N's avons des bateaux à vapeur
Qui restent souvent en arrière.
L' coch' d'Auxerr' les passe toujours,
Et pour êtr' plus solid's au poste,
Ils se sont vus, depuis quelq' jours,
Obligés de prendre la poste.

ADOLPHE.

La! qu'est-ce que je disais!

CADET.

Et vous serez peut-être obligé d'attendre une petite heure.

GONDREVILLE.

Une heure! c'est bon, qu'on me donne une chambre. J'attendrai.

CADET, *montrant l'appartement à gauche.*

Oui, monsieur, nous avons là le numéro 4.

ADOLPHE.

Ah! le pauvre homme! (*Allant à lui.*) Monsieur Lebrun ou monsieur Leblanc, je ne sais pas lequel des deux noms, je m'intéresse à vous, et si vous êtes pressé, si vous avez des affaires, ne vous y fiez pas. Quand il vous dit une heure, c'est quatre heures. Je connais la maison....... depuis un mois que je suis ici en garnison, et que je loge dans cette maudite auberge, où je suis forcé de rester pour des raisons particulières. Vous saurez que c'est la seule

auberge de Joigny où l'on fasse crédit aux officiers.

GONDREVILLE.

En effet, le douzième de hussards doit être caserné dans cette ville. Un beau régiment!

ADOLPHE.

Il paraît que monsieur a servi? Entre militaires, entre camarades, on agit sans façon. Quelques affaires sans doute vous attiraient dans cette ville. J'y suis déjà un peu connu, reçu dans les meilleures maisons; je monte à cheval avec le sous-préfet. Je suis assez lié avec le receveur, à qui je gagne son argent.

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Je suis au mieux, et je m'en vante,
Avec le procureur du roi,
Et tous les soirs la présidente
Fait de la musique avec moi:
Je fais faire mainte culbute
Sur mes genoux à son petit garçon,
Et son mari me persécute
Pour être parrain du second.

Et vous sentez qu'avec de pareilles protections.... Si je pouvais vous être utile, je vous prie de disposer de moi, Adolphe de Luceval, capitaine de hussards, qui sera enchanté de faire votre connaissance.

GONDREVILLE.

On ne peut être plus obligeant; mais pour la première fois que nous nous voyons...

ADOLPHE.

Qu'importe? moi, je n'ai rien de caché pour mes amis. Au bout de cinq minutes on sait de suite ce que je suis, ce que je fais, ce que je veux faire...

AIR : *A soixante ans.*

Moi je suis franc, j'ai la tête légère;
Mais j'ai bon cœur : tout Joigny le dira.
Quelqu'un me plaît, je lui dis sans mystère:
Soyons amis; voulez-vous? touchez là.
D'autres peut-être auraient plus de prudence:
Mais ces gens-là me font pitié:
Les jours qu'on passe à lier connaissance
Sont des instants perdus pour l'amitié.

Je vois ce qui vous amène : vous avez quelques réclamations, quelque solde arriérée; vous êtes peut-être à la demi-solde... c'est possible, il y a tant de braves gens qui en sont là, et vous voulez de l'emploi! Vous ne pouviez pas mieux tomber. Nous attendons incessamment un nouveau colonel, un tout jeune homme, à ce qu'on dit, qui donne les plus belles espérances; et comme on prétend que dans ce moment il est très en faveur...

GONDREVILLE, *souriant amèrement.*

Très en faveur! Je n'ai rien à démêler avec votre colonel.

ADOLPHE.

J'y suis; ce nom sur votre valise, cet autre nom poste restante, c'est quelque intrigue amoureuse avec quelque dame de l'endroit; il y en a de fort jolies. Ah ça! convenons de nos faits, si nous allions nous rencontrer... mais vous pouvez être sûr que je respecterai... c'est comme si elle avait un sauf-conduit.

GONDREVILLE.

Non, monsieur, je ne suis point amoureux.

ADOLPHE.

Tant pis! Moi, monsieur, je le suis comme un fou; il faut que je vous conte cela. Une jeune personne charmante que j'ai vue deux ou trois fois à Paris; tous les talents, toutes les grâces réunies: mais sa tante (car il y a une tante dans mon histoire), cette tante m'a desservi auprès d'elle; et j'allais me justifier lorsqu'un ordre du ministre a fait partir mon régiment pour cette garnison! Voilà mon mariage manqué, ma justification impossible. Je resterai toujours garçon, peut-être même mauvais sujet; je vous demande s'il

y a de ma faute, et si, en pareil cas, on ne doit pas rendre les ministres responsables.

GONDREVILLE, *souriant.*

En effet, monsieur, vous avez, je l'avoue, grand sujet de vous plaindre; mais tout en vous remerciant de vos offres obligeantes, permettez-moi de n'en pas profiter, et de me contenter seulement du plaisir que m'a procuré cette aimable rencontre. (*Ils se saluent, et Gondreville entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

ADOLPHE, *seul.*

Eh bien! voyez-vous c'est un sournois: impossible de lui arracher une parole; je n'aime pas ces gens-là. Moi je parle de mon Elise à tout le monde; c'est si naturel!

AIR *de Téniers.*

Ainsi qu'aux jours de la chevalerie,
En tous lieux j'aime à publier
Que mon Elise est aimable et jolie,
Et que je suis son chevalier!
Aimant tout seul, je puis bien sans alarmes
A chacun dire son secret.
Ah! que ne suis-je à l'instant plein de charmes
Où je serai forcé d'être discret!

Ah! si je pouvais retourner à Paris, obtenir seulement une permission de trois ou quatre jours, j'en resterais huit; on me mettrait un mois aux arrêts; mais c'est égal, je l'aurai vue. Et pourquoi pas? Ce nouveau colonel qui doit nous arriver d'un jour à l'autre, ce monsieur de Gondreville, on dit que c'est un jeune homme aimable et galant; un luron d'ailleurs, qui dans nos dernières guerres enleva une redoute presqu'à lui tout seul, et qui se bat comme un diable. Il est impossible que ce ne soit pas un bon enfant; il m'accordera sans peine..... Je vais y penser en déjeunant. Eh, parbleu! je savais bien que je voulais quelque chose. Holà! les garçons! l'auberge! eh bien! corbleu, mon déjeuner; voilà une heure que je l'ai demandé!

SCÈNE IV.

ADOLPHE, CADET.

CADET.

Ah ça, monsieur, je puis vous assurer que c'est la première fois...

ADOLPHE.

La première fois! ne te l'ai-je pas en-

core demandé hier? Allons, et qu'on me serve promptement; sinon, gare à tes oreilles! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

CADET, *seul.*

C'est ça! gare à tes oreilles! gare à tes oreilles! ils n'ont pas d'autre refrain; ça finit par me les échauffer à moi. Avec ces maudits officiers, il n'y a pas de plaisir; ce n'est pas comme avec les autres voyageurs : ça me divertit de les faire attendre! C'est si amusant quand on se fâche, quand on s'impatiente! et je peux bien dire que je m'amuse joliment ici. Allons, allons, encore une chaise de poste qui entre dans la cour! il n'y avait pas déjà assez de monde comme ça. Par exemple, ceux-là ne risquent rien d'attendre; je vais commencer par servir mes officiers... C'est que je tiens beaucoup à mes oreilles.

SCÈNE VI.

MADAME DE GONDREVILLE, ELISE.

MADAME DE GONDREVILLE, *à la cantonade.*

Eh bien! monsieur, le numéro 3, comme vous voudrez. Nous avons assez de peine pour avoir une mauvaise chambre.

ELISE.

Oui, je m'aperçois que deux femmes seules en voyage ne se sont pas obéir facilement.

MADAME DE GONDREVILLE.

Je t'en avais prévenue, ma chère Elise; mais tu as voulu te dévouer.

ELISE.

Pouvais-je te laisser partir seule, toi, ma compagne d'enfance, ma cousine et ma meilleure amie, lorsque tu vas loin du monde et de Paris, rejoindre un époux malheureux, exilé? D'ailleurs, depuis ton mariage je n'ai pas encore vu monsieur de Gondreville; il faut que tu me présentes à lui. Il s'ennuie dans sa solitude, sois tranquille nous voilà : nous lui ferons de la musique, des romans, de la tapisserie et de la politique; il se croira dans un salon de Paris. Mais, dis-moi, arrivons-nous bientôt? où sommes-nous?

MADAME DE GONDREVILLE.

Presque à moitié chemin, à Joigny. Tu sais que monsieur de Gondreville, forcé de quitter Paris pour cette maudite affaire d'honneur, a été exilé à soixante lieues; et comme nous avons en Bourgogne une terre à peu près à cette distance...

ELISE.

Soixante lieues!

MADAME DE GONDREVILLE.

Ah! je conçois; te voilà bien loin de Paris, de tes adorateurs; de monsieur Adolphe; car, tu as beau dire, il t'occupait un peu.

ELISE.

Monsieur Adolphe!... Non, je conviens que d'abord il m'amusait, et c'est beaucoup; sur-tout chez ma tante, madame de Lussan, la maison de tout le Marais où peut-être on s'amuse le moins : mais ma tante, mes amis m'ont dit tant de mal de monsieur Adolphe que je ne m'occupe plus de lui; je crois même que je l'ai oublié; moi d'abord, si jamais je me marie, je ne veux choisir qu'un homme raisonnable, si c'est possible.

MADAME DE GONDREVILLE.

A la bonne heure, nous ne risquons rien de chercher; nous sommes en route. Mais je ne m'aperçois pas qu'on nous serve...

ELISE.

Attends ; je vais sonner. (*Elle va à la table et sonne plusieurs fois.*)

MADAME DE GONDREVILLE.

C'est étonnant comme on arrive !

ELISE.

Et le plus agréable , c'est qu'il en est ainsi dans toutes les auberges ; et partout cependant nous payons double.

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui ; c'est toi qui tiens la bourse , et il me semble que tu y vas un peu lestement.

ELISE.

Nous n'en allons pas plus vite : jusqu'aux postillons qui s'endorment sur leurs chevaux ! ils ont touts l'air de dire : Ce sont des femmes , il n'y a pas besoin de se presser ; et moi j'ai beau leur répéter avec cette voix que monsieur Adolphe trouvait si douce : « Postillon , mon cher ami , je vous prie de me faire l'amitié d'aller un peu plus vite , » ils n'en donnent pas un coup de fouet de plus.

MADAME DE GONDREVILLE.

Ah ! si mon mari était avec nous !

ÉLISE.

Sans doute , il faudrait se fâcher , se mettre en colère. Les hommes s'en acquit-

tent si bien et si aisément ! Mais nous, nous n'arriverons jamais !

MADAME DE GONDREVILLE.

Je m'en doutais bien, et à notre départ j'ai été presque tentée de te faire une proposition ; c'était de t'habiller en homme, et de me servir de chevalier.

ELISE.

Moi ! ton chevalier ! c'eût été délicieux ! Eh ! mais il en est encore temps. Nous sommes à peine à moitié route. Cela ira à merveille, et nous allons faire le voyage le plus gai et le plus amusant... Rien que l'habit militaire suffit pour imposer. Son influence fait accourir les garçons, avancer les postillons, et diminuer le mémoire de l'aubergiste.

MADAME DE GONDREVILLE.

Cela ne fera pas mal ; car nous n'avons, je crois, qu'une quinzaine de louis.

ELISE, *tirant une bourse de son sac.*

Douze ! mais c'est assez pour faire trente lieues, sur-tout grâce au privilége économique de l'uniforme. Tu verras...

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

N'avons-nous pas cet habit militaire
Que nous portions à ton jeune cousin ?
Il a seize ans ; j'ai sa taille, et j'espère
Le remplacer...

MADAME DE GONDREVILLE.

Quoi ! c'est là ton dessein?
Vaillant héros! je crains au fond de l'ame
De te voir bientôt m'oublier :
Chaque guerrier va te choisir pour dame ;
Chaque dame pour chevalier.

ELISE.

Cela ira à merveille !

MADAME DE GONDREVILLE.

AIR *de Voltaire, chez Ninon.*

Dépêchons-nous! ah! quel plaisir!

ELISE.

Dans un instant je serai prête.

MADAME DE GONDREVILLE.

Sur-tout ne va pas te trahir.

ELISE.

Sois tranquille, j'ai de la tête.

MADAME DE GONDREVILLE.

Prendras-tu bien le ton du jour?

ELISE.

J'ai de l'esprit, tu peux m'en croire.

MADAME DE GONDREVILLE.

Sais-tu comment on fait la cour?

ELISE.

Ne crains rien, j'ai de la mémoire.

Walse du Sultan du Havre.

Allons, allons, pour t'obliger
Je deviens militaire,
Et si tu cours quelque danger,
Je veux te protéger.

En me voyant chacun dira, j'espère,
Que les combats pour moi ne sont qu'un jeu!
Je vais parler de siéges et de guerre;
Même je crois que je dirai... *morbleu!*

MADAME DE GONDREVILLE, *parlant.*

Tu crois que tu diras morbleu!

ELISE, *parlant.*

Je le dirai très-bien... Et même. (*Faisant signe de mettre des moustaches.*) Tu verras.

Ensemble.

Allons, allons, pour t'obliger, etc. etc.

(*Elle sort, et entre dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE GONDREVILLE, *puis* ADOLPHE.

MADAME DE GONDREVILLE.

Cette chère Elise! Combien elle mérite toute mon amitié! combien je désire la voir heureuse! et quel dommage si elle se fût attachée à ce mauvais sujet!

ADOLPHE, *sortant de la chambre en fredonnant.*

Oui, c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton...

Diable ! une jolie femme que je n'avais pas encore aperçue ! (*Ils se saluent.*) Madame attend peut-être ses gens ou quelqu'un de l'auberge ?

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, monsieur, nous avions demandé...

ADOLPHE.

Ils ne vous le donneront pas, madame, vous pouvez en être sûre ; et si j'osais vous offrir mes services...

MADAME DE GONDREVILLE.

Vous êtes mille fois trop bon. Il ne nous faut que des chevaux, et nous repartons à l'instant.

ADOLPHE.

Il vous faut des chevaux ! Ah ! que c'est heureux ! (pour moi du moins...) Il n'y en a pas, madame. Un voyageur, un militaire vient d'en demander, et il est obligé d'attendre. Je sais que cette auberge n'est pas fort agréable ; mais une heure est bientôt passée ; d'ailleurs Joigny n'est pas une ville à dédaigner.

AIR *de Catel.*

La ville est bien, l'air est très-pur ;
Chaque aubergiste est très-honnête,
Pourvu que chez lui l'on s'arrête :
Le vin peut-être est un peu sûr,
Mais jamais ne porte à la tête.

(*Lui montrant la croisée.*)

Vous voyez l'Yonne d'ici ;
Car, par un soin bien salutaire,
A côté du vin de Joigny
Le ciel a placé la rivière.

Deuxième couplet.

Nous avons un pont élégant ;
Nous avons une cathédrale,
Une garde nationale,
Un athénée, un président ;
On se croit dans la capitale.

MADAME DE GONDREVILLE, *souriant.*

Oui, tout ce qu'on voit à Joigny
Est digne enfin de notre hommage.

ADOLPHE, *la regardant.*

Mais ce qu'on y voit aujourd'hui
Mériterait seul le voyage.

Les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, difficiles à gravir; mais avec un bras... et je serai si heureux de pouvoir offrir le mien à madame !

MADAME DE GONDREVILLE.

En vérité, monsieur, vous avez un fonds d'obligeance...

ADOLPHE.

Bien naturel sans doute. Je suis militaire en garnison dans cette ville, et comme tel je suis obligé d'en faire les honneurs. Je suis bien indiscret peut-être, n'ayant pas le bonheur de vous connaître ; mais c'est là un de mes grands défauts. Je n'ai

jamais pu me décider à regarder une jolie femme comme une étrangère.

MADAME DE GONDREVILLE.

En conscience, il n'y a pas moyen de se fâcher.

ADOLPHE.

Et puis, il est si rare de rencontrer dans cette ville une tournure distinguée, une physionomie parisienne ! car madame arrive de Paris, j'en suis sûr ; et moi j'adore tout ce qui vient de Paris.

MADAME DE GONDREVILLE, *souriant.*

Eh mon Dieu ! prenez garde ; il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une déclaration.

ADOLPHE.

Eh bien ! quand il serait vrai, vous êtes trop juste pour m'en faire un crime. Il est de ces rencontres, de ces fatalités où il n'y a de la faute de personne.

MADAME DE GONDREVILLE.

Allons, nous voilà en conversation réglée.

ADOLPHE.

Et vous n'êtes pas plus coupable de me paraître charmante que je ne le suis, moi, de vous le dire.

MADAME DE GONDREVILLE.

Air *du Pot de fleurs.*

C'est effrayant ! quelle flamme subite !

ADOLPHE.

Chez moi l'amour vient à grands pas.

MADAME DE GONDREVILLE.

Il doit alors partir encor plus vite.

ADOLPHE.

Non ; vous ne me connaissez pas.
En trahisons le siècle abonde ;
Je l'avouerai, j'en suis honteux pour lui:
On n'est fidèle à personne aujourd'hui,
Moi je le suis à tout le monde.

SCÈNE VIII.

Les Précédents ; Elise, *en uniforme très-élégant.* Adolphe *est très-près de madame Gondreville.*

ELISE, *dans le fond.*

Il me semble que je fais bien d'arriver.

MADAME DE GONDREVILLE, *l'apercevant.*

Eh! venez donc, mon ami. (*Le présentant à Adolphe.*) C'est mon mari, monsieur, que je vous présente, et devant qui vous pouvez continuer la conversation.

ADOLPHE, *à part, en détournant la tête.*

Ah! il y a un mari; diable! (*s'avançant pour saluer Elise.*) Monsieur... (*La regardant.*) En croirai-je mes yeux!

ELISE, *de même, bas à madame de Gondreville.*

C'est lui, c'est Adolphe!

ADOLPHE, *avec émotion.*

J'avoue, monsieur, que votre vue me cause une surprise... (*Mettant la main sur son cœur.*) Il y a peu de ressemblance aussi frappante... une demoiselle charmante que j'ai eu le bonheur de rencontrer (deux fois seulement, il est vrai) chez madame de Lussan...

MADAME DE GONDREVILLE.

C'est sans doute mademoiselle Elise que vous voulez dire.

ADOLPHE.

Elise! vous la connaissez?

MADAME DE GONDREVILLE, *faisant signe à Elise.*

C'est la sœur de mon mari.

ELISE, *hésitant.*

Oui, monsieur, c'est ma sœur.

ADOLPHE.

Votre sœur! il serait vrai! Ah, madame! ah, monsieur! combien j'ai d'excuses à vous faire! Vous êtes parents de madame de Lussan, femme respectable, qui daignait m'honorer d'une estime particulière, la société la plus aimable, la plus amusante : j'y allais presque tous les jours; et je serais trop heureux de pouvoir m'ac-

quitter envers vous de tout ce que je lui dois. Quand vous êtes arrivé, je faisais à madame des offres de service... Mais ne puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, et quel est le nom de votre mari?

MADAME DE GONDREVILLE.

Monsieur de Gondreville.

ADOLPHE.

Comment! il serait possible! Monsieur de Gondreville qui a servi en Allemagne?

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Qui a eu dernièrement une affaire d'honneur, et qui a été exilé dans ses terres?

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Enfin qui vient d'être rappelé à la cour, et nommé colonel?

MADAME DE GONDREVILLE.

Que dites-vous? mon mari rappelé à la cour, et nommé colonel!

ADOLPHE.

Comment! vous ne le saviez pas encore? (*Donnant à Elise une poignée de main.*) Colonel, que je sois le premier à vous faire mon compliment. Le courrier qui nous l'a annoncé hier nous avait bien

dit que vous étiez loin de vous en douter. Aussi nous ne vous attendions que dans deux ou trois jours. Mais vous voilà, nous sommes trop heureux! Je cours répandre cette bonne nouvelle.

ELISE.

Comment, monsieur, que signifie...

ADOLPHE.

Que votre régiment est ici, le 12e de hussards en garnison à Joigny; un régiment superbe, toutes vieilles moustaches: car tout le monde n'a pas le même bonheur que vous, colonel; à peine entré dans la carrière, vous êtes déjà vieux par vos exploits.

ELISE.

Monsieur...

ADOLPHE.

On nous disait bien que notre colonel était un jeune homme.

Air *de la Robe et les Bottes.*

A dix-huit ans forteresse et redoute,
Tout lui cédait, tout recevait ses lois;
Même on disait... madame nous écoute,
Et je tairai d'autres exploits.
Tant de jeunesse et tant de renommée
Ont droit pourtant de m'étonner ici.

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, j'en conviens, toute l'armée
Ne compte pas deux guerriers tels que lui.

ADOLPHE.

D'honneur, vous serez content : la ville est excellente, et le régiment y est très-bien vu : tous les soirs notre musique fait danser les dames... je suis sûr que cela ne vous déplaira pas, parce qu'en garnison il faut bien... vous comprenez. Tous les matins de grandes manœuvres de cavalerie, qui font l'admiration de tous les bourgeois de Pont-sur-Yonne et de Villeneuve-la-Guyard; car on vient nous voir de dix lieues à la ronde... mais aujourd'hui nous allons nous distinguer, et je cours faire sonner le boute-selle.

ELISE.

Mais, monsieur...

ADOLPHE.

Je comprends, vous n'avez pas vos chevaux; je serai trop heureux de vous offrir un des miens; j'ai un alezan superbe, un peu vif, qui l'autre jour m'a jeté par terre; mais c'était une distraction, et en vous tenant en selle vous ne risquez rien.

ELISE.

Monsieur, je vous remercie infiniment; mais j'aurais un mot à dire à ma femme.

ADOLPHE, *se retirant.*

Comment donc, colonel!

ELISE, *bas à madame de Gondreville.*

Je te préviens que je ne veux pas rester plus long-temps colonel, et sur-tout d'un régiment comme celui-là; je n'ai pas envie de commander des manœuvres de cavalerie, et je ne puis cependant pas lui déclarer maintenant qui je suis.

MADAME DE GONDREVILLE.

Je t'en supplie, conserve encore le commandement; ce ne sera pas long, un quart d'heure tout au plus; je vais m'informer, et, à quelque prix que ce soit, retenir des chevaux..... Je suis d'une joie, d'un ravissement! Mon mari colonel! il me tarde d'être partie pour aller lui annoncer les bonnes nouvelles que je viens d'apprendre. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ELISE, ADOLPHE.

ELISE.

Eh bien! elle me laisse là en tête à tête.

ADOLPHE.

Comment! c'est là le frère d'Elise! je ne trouverai jamais une plus belle occasion de me mettre bien avec la famille. On dit que le colonel est un peu mauvais

sujet; il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre. Je vous fais compliment, commandant, vous avez là une femme charmante, et vous avez l'air de l'aimer passionément.

ÉLISE.

Passionément; non, vous ne me connaissez pas.

ADOLPHE, *souriant.*

Si vraiment... je comprends bien... (*A part.*) On avait raison; c'est un luron.

AIR *du Ménage de garçon.*

Dans notre état jamais de gêne;
Tous les maris, partout ailleurs,
De l'hymen connaissent les chaînes;
Nous n'en avons que les douceurs.
En prenant femme, un militaire
A le double agrément, dit-on,
De n'être plus célibataire,
Et de vivre comme un garçon.

ELISE, *étonnée.*

Comment, monsieur!

ADOLPHE.

Oui, cela n'empêche pas de rendre justice au mérite quand il se rencontre: chaque genre de beauté a le sien; moi je ne suis pas exclusif...

ELISE.

Oui, je vois que vous n'y mettez pas d'esprit de parti, que tout le monde a

droit à vos hommages, et que monsieur devient aisément amoureux.

ADOLPHE.

Mais comme vous, colonel, peu et souvent: je crois que c'est le meilleur régime.

Air *de la Tancrède.*

(*A part.*) Bien, bien! il est ravi:
J'espère
Lui plaire;
Oui, j'espére aujourd'hui
M'en faire un ami.

ELISE.

Quoi! chaque belle...

ADOLPHE.

A des droits à mes vœux;
Je suis près d'elle
Brûlé des plus beaux feux.

ELISE.

A qui vous écoute
Vous le dites.

ADOLPHE.

Sans doute.
Vous le savez bien:
On le dit..

ELISE.

Hé bien?

ADOLPHE.

Et l'on n'en pense rien.

Ensemble.

ADOLPHE.

Bon, bon! il est ravi:
J'espère
Lui plaire;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami.

ELISE.

Oui, c'est indigne à lui...
Dieux! quel caractère!
Pour jamais aujourd'hui
Je renonce à lui.

ADOLPHE.

Lorsque je gagne,
Le jeu me plaît beaucoup,
Et le champagne
Est assez de mon goût:
Mais à bien boire
Je ne mets point ma gloire:
Si je bois
Parfois,
C'est à mes amours...
Et j'aime tous les jours.

Ensemble.

ADOLPHE.

Bon, bon! il est ravi, etc.

ELISE.

Oui, c'est indigne à lui, etc.

Mais, dites-moi, monsieur, si votre exemple devenait contagieux, si les femmes

voulaient imiter cette légèreté dont vous faites gloire, et changer à leur tour?

ADOLPHE.

Ah! colonel, des femmes, c'est bien différent.

ELISE.

Ainsi, monsieur, vous faites des lois pour vous seul.

ADOLPHE.

Je les fais pour vous comme pour moi; qu'est-ce qu'il a donc le colonel? Je vois que vous êtes fâché, parce que vous croyez que j'ai fait la cour à votre femme... Eh bien! vous avez tort, et si j'osais, je vous ferais un aveu: c'est que ça va me nuire dans votre esprit, et peut-être me faire perdre l'estime que vous avez déjà pour moi.

ELISE.

Rassurez-vous, monsieur; mon opinion sur vous est fixée, et rien désormais ne pourrait m'en faire changer.

ADOLPHE.

Ma foi, alors je ne risque rien. Eh bien! colonel, je vous avoue que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête! Je sais ce que vous allez me dire, que cela ne convient pas à un militaire, que cela peut nuire à ses devoirs, à son

avancement; ce n'est rien encore, et quand vous saurez quelle est la personne, vous vous fâcherez peut-être; mais, voyez-vous, moi, il m'est impossible de rien cacher; et puisqu'il faut vous le dire, celle que j'adore, c'est votre sœur.

ELISE.

Comment, monsieur!

ADOLPHE.

Oh! j'étais bien sûr que cela vous fâcherait.

ELISE.

Non, monsieur, non, je ne me fâche pas; je ne peux pas vous empêcher d'aimer ma sœur.

ADOLPHE.

Ah! c'est tout ce que je vous demande.

ELISE.

Comment! est-ce que vous croyez que de son côté...

ADOLPHE.

Elise? du tout, au contraire je suis sûr que je lui ai déplu; je l'ai lu dans ses yeux, et j'en ai été enchanté. J'avais trop bonne opinion de son jugement et de sa raison pour croire qu'un étourdi pût lui plaire; mais enfin un étourdi peut devenir un homme de mérite, et c'est en vous, colonel, que je mets tout mon

espoir ; dites seulement à votre sœur de prendre patience, et d'attendre la première bataille: je ne lui en demande pas davantage.

AIR *de Préville et Taconnet.*

En prononçant le nom d'Elise
Tous deux gaîment nous chargeons l'ennemi:
Il est battu, la ville est prise,
Et je suis blessé, Dieu merci!
Qu'une blessure rend aimable!
Quel intérêt je lui vais inspirer!
Un bras de moins, je peux tout espérer!
Eh! qui sait même? un boulet favorable
Peut m'emporter, et me faire adorer.

ELISE, *à part.*

Allons, il a du bon, et l'on aurait eu tort de le condamner sur les apparences. (*Haut.*) Monsieur Adolphe, je vous avais mal jugé, et pour m'en punir, je crois que je parlerai pour vous.

ADOLPHE, *la serrant dans ses bras.*

Ah! mon colonel!

ELISE, *s'éloignant.*

Un instant, il n'est pas nécessaire...

ADOLPHE.

Vous n'aurez pas dans tout le régiment d'officier plus dévoué; vous me verrez toujours à vos côtés, je ne vous quitte plus ni le jour ni... A propos, il faut que je vous mette au fait: on craignait au ré-

giment que vous ne fussiez un peu sévère, un peu rigide, et pour votre arrivée (ça colonel, c'est un conseil que je me permets de vous donner, et vous en ferez ce que vous voudrez) il me semble que si vous donniez un petit déjeuner à l'état-major, cela produirait le meilleur effet.

ELISE.

Mais je vous avoue...

ADOLPHE.

Vous êtes de mon avis; j'en étais sûr. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un, le garçon. Soyez tranquille, je me mêlerai d'arranger tout cela.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CADET.

ADOLPHE.

Un déjeuner pour vingt personnes; tout ce qu'il y aura de plus délicat dans toute la ville de Joigny; enfin qu'on n'épargne rien. (*A Elise.*) Vous sentez comme moi que quand on fait les choses... Vingt personnes, entends-tu, et le plus bel appartement.

CADET.

Soyez tranquille ; nous avons le salon de cent couverts ; en vous serrant un peu, il est impossible que vous n'y teniez pas à l'aise.

ELISE, *tirant sa bourse.*

Oui ; mais, du train dont vous y allez, je ne sais pas même si j'ai là...

ADOLPHE, *prenant la bourse et la jetant à Cadet.*

C'est égal ; c'est un à-compte ; et si ce n'est pas assez, la parole du colonel suffit. (*A Elise.*) Ce que j'ai fait est dans vos intérêts. Je cours prévenir tout l'état-major, faire moi-même vos invitations, et dans un moment nous viendrons en corps vous présenter nos hommages.

AIR *de vaudeville des Gascons.*

Ah, quel plaisir ! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable !
Ah ! quel plaisir ! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment.
Vous allez voir chacun des nôtres
Boire gaîment à ses exploits ;
Et vous devez, d'après nos lois,
Boire trois fois plus que les autres.

Ensemble.

ELISE.

Le beau plaisir ! dans un moment,

A table,
Quel désordre aimable!
Pour une femme, il est charmant
De traiter tout un régiment.

ADOLPHE.

Ah, quel plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Ah, quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment!

(*Il sort avec Cadet.*)

SCÈNE XI.

ELISE, *puis* MADAME DE GONDREVILLE.

ELISE.

En vérité, je ne sais plus où j'en suis: c'est un feu, une vivacité, à peine si on a le temps de se reconnaître.

MADAME DE GONDREVILLE.

Ah! te voilà. Il vient d'arriver des chevaux; ils étaient retenus par un voyageur qui attend depuis une heure; mais j'ai promis un louis au postillon, et il va atteler. Payons vite, et partons.

ELISE.

Payer, payer; je n'ai plus d'argent?

MADAME DE GONDREVILLE.

Comment, tu n'as plus d'argent?

ELISE.

Eh ! mon Dieu, non! puisque je donne à déjeuner à l'état-major de mon régiment, c'est-à-dire, ton régiment, car je n'y tiens pas du tout.

MADAME DE GONDREVILLE.

Comment, tu vas donner un déjeuner quand nous n'avons que ce qu'il nous faut pour faire notre route.

ELISE.

Mais ce n'est pas ma faute ; c'est M. Adolphe qui a commandé, qui a payé, avec notre bourse. Je ne sais comment cela s'est fait, mais il n'y a qu'un moyen; c'est de tout déclarer à l'aubergiste, de lui emprunter de l'argent et de partir.

MADAME DE GONDREVILLE.

Y penses-tu? cet homme qui ne nous connaît pas voudra-t-il nous croire sur parole ? d'ailleurs ce mystère, ce déguisement ! pour qui nous prendra-t-il ? Il vaut encore mieux se confier à M. Adolphe.

ELISE.

C'est impossible, après ce qui vient d'arriver. Je ne te cache pas qu'il ne m'a parlé que de son amour, qu'il m'a fait une déclaration.

MADAME DE GONDREVILLE.

Eh bien ! il m'en a fait une aussi.

ELISE.

Oui; mais moi c'est bien différent, je ne me suis pas fâchée, j'ai même promis de le servir. Il le fallait bien sous ce maudit habit? Juge donc un peu quelle situation était la mienne.

Air *de Turenne.*

Il me vantait mes charmes à moi-même,
Et je ne pouvais pas rougir;
Il me disait: C'est Elise que j'aime,
Et j'écoutais pour ne pas nous trahir.
Il m'engageait enfin à lui promettre
D'aimer aussi, j'ai dû m'y résigner.

MADAME DE GONDREVILLE.

Voyez pourtant où peut mener
La crainte de se compromettre!

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit?

ELISE.

Ce sont mes invitations qui arrivent. Aide-moi au moins à faire les honneurs. Une femme de colonel! Tu es bien heureuse toi, tu es dans ton rôle.

MADAME DE GONDREVILLE.

Mais, regarde donc toi-même comme je suis!... en habit de voyage.

ELISE.

Bah! ce ne sera rien, en arrangeant un peu tes cheveux.

MADAME DE GONDREVILLE.

Et toi, ton épaulette qui n'est seulement point passée.

ELISE.

Ah! c'est que je n'ai jamais pu en venir à bout. Dépêche-toi donc. (*Elise arrange les cheveux de madame de Gondreville pendant que celle-ci rattache son épaulette.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; ADOLPHE ET TROIS OFFICIERS *dans le fond et s'arrêtant.*

ELISE, *les aperçevant.*

Ah! mon Dieu!

ADOLPHE ET LES TROIS OFFICIERS, *dans le fond.*

AIR: *Bravons, bravons les chaleurs de l'été.*

Honneur (*bis*) au jeune colonel
Qui doit un jour nous mener à la gloire!
Tous d'un accord sincère et fraternel!
Nous lui jurons dévouement éternel.

ELISE, *à Madame de Gondreville.*

Que leur dire?

MADAME DE GONDREVILLE.

Tout ce qui te viendra à la tête.

ELISE *continue l'air.*

Je suis sensible, enfants de la victoire,
A ce transport, à ces veux éclatants;
Ils resteront gravés dans ma mémoire:
De pareils jours on se souvient long-temps.

CHOEUR.

Honneur, honneur, etc.

ADOLPHE.

Mon colonel, nos camarades vous attendent dans la salle à côté; mais ces messieurs avaient à vous parler d'affaires importantes qu'on allait expédier, et puisque vous voilà arrivé..... (*Le Quartier-maître s'avance et salue le colonel en portant la main à son schakos; Elise va pour lui rendre son salut, madame de Gondreville l'arrête.*

ELISE, *bas à madame de Gondreville.*

Quel est ce monsieur-là?

MADAME DE GONDREVILLE.

C'est le quartier-maître!

ELISE.

Ah! c'est... (*Au Quartier-maître qui lui présente un papier.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Mon colonel, ce sont les comptes du régiment.

ELISE, *bas à madame de Gondreville.*

Qu'est-ce qu'il faut dire?

MADAME DE GONDREVILLE, *de même.*

Dis que c'est bien!

ELISE.

C'est bon! je verrai, nous examinerons ensemble. (*Donnant le papier à mad. de Gondr.*) Tiens, mets cela dans ton sac.

LE QUARTIER-MAÎTRE.

Nous venons de voir deux soldats du régiment qui se battaient!

ELISE, *vivement.*

Ah! mon Dieu! quelqu'un serait-il blessé?

LE QUARTIER-MAÎTRE, *froidement.*

Je ne le crois pas; mais je les ai toujours fait arrêter.

ELISE.

Vous avez très-bien fait. Je ne veux pas qu'on se batte du tout, entendez-vous: qu'est-ce que c'est donc que cela?

ADOLPHE.

C'est à juste titre qu'on nous avait vanté la sagesse du colonel. A son arrivée au régiment, son premier soin est de proscrire cette coutume insensée...

ELISE.

Oui, c'est très-vilain: et puis on peut se faire mal.

LE QUARTIER-MAÎTRE,

Vous ordonnez donc alors qu'ils soient sévèrement punis?

ELISE.

Du tout. Je veux qu'on ne punisse personne, qu'on leur pardonne, et que cela ne leur arrive plus.

MADAME DE GONDREVILLE, *bas à Elise.*

Mais, prends donc garde, tu es trop bonne.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; CADET.

CADET.

Ces messieurs sont servis!

ADOLPHE.

Voilà la meilleure nouvelle! (*A madame de Gondreville.*) Nous n'osons espérer que madame veuille bien être des nôtres?

ELISE.

Pourquoi donc? je ne veux pas qu'Hortense me quitte. (*Bas.*) Ne va pas m'abandonner, au moins!

ADOLPHE, *à part.*

Allons, décidément il est jaloux? (*Haut.*) C'est que quelquefois les déjeuners d'officiers sont un peu gais. (*Bas à Elise.*) Vous savez... de ces choses qu'une femme ne peut guère entendre.

ELISE, *à part.*

Ah, mon Dieu!

ADOLPHE.

Mais c'est égal. N'oubliez pas, mon commandant, que c'est à vous de porter tous les toasts, et de nous faire raison. (*Aux autres officiers.*) Parbleu, je veux griser le colonel!

AIR *de Joconde* (*arrangé en contre-danse*).

Allons, messieurs, mettons-nous à table;
Le déjeuner nous attend;
Allons, à ce banquet aimable,
Fêter notre commandant.
Oui, morbleu, du nom militaire
Nous soutiendrons le décorum,
Et gaîment nous allons, j'espère,
Sabler le champagne et le rum.

MADAME DE GONDREVILLE, *à part.*

Ah! c'est fait de nous, je le jure.

ELISE, *de même.*

Moi, qui ne bois que de l'eau pure!

ADOLPHE.

Je le place entre deux flacons,
Et du colonel je réponds.

CHOEUR.

Allons, messieurs, mettons-nous, etc.

(*Adolphe offre la main à madame de Gondreville. Elise tend la main comme pour accepter celle d'un cavalier. Ils entrent touts dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE XIV.

CADET, *seul.*

Vont-ils s'en donner! vont-ils s'en donner!... C'est singulier! ce colonel me fait l'effet d'un luron manqué; ça m'a l'air d'un militaire comme moi; encore je suis bien sûr que si j'étais à la tête de son régiment, j'aurais une autre tournure. Je me vois, moi, sur un cheval de bataille, st', st', st', car j'ai toujours aimé la cavalerie. (*Ayant l'air de faire caracoler un cheval.*)

SCÈNE XV.

LE PRÉCÉDENT, GONDREVILLE, *tenant une lettre à la main.*

CADET, *s'arrêtant.*

Ah! mon Dieu! v'là de l'iufanterie. C'est ce monsieur qui depuis une heure avait demandé des chevaux. Monsieur, on vous a remis ce paquet que vous aviez demandé, adressé à M. Leblanc, poste restante. Il était arrivé d'hier au soir. C'est moi qui avais fait une bêtise.

GONDREVILLE, *lisant toujours.*

C'est bien, il n'y a pas grand mal.

CADET

Quant aux chevaux, vous n'en aurez pas encore.

GONDREVILLE, *froidement.*

C'est bon.

CADET.

Mais, en revanche, vous ne risquez rien d'attendre, parce qu'on vient de prendre ceux qui vous étaient destinés.

GONDREVILLE.

Ça m'est égal.

CADET.

Eh bien! avec celui-là il n'y a pas d'agrément; il est toujours content. Vous ne vous mettez donc pas en colère, monsieur; vous, cependant, qui étiez si pressé?

GONDREVILLE.

Je ne le suis plus. Je reste. (*A part, et montrant la lettre qu'il tient.*) Je ne m'attendais pas à un pareil bonheur. Moi, rappelé! nommé colonel au 12[e] de hussards! ma foi, voilà mon voyage fini; et maintenant je n'irai plus à Paris que pour remercier. (*A Cadet.*) Fais-moi donner à déjeuner; je me sens en état d'y faire honneur.

CADET.

Dam! monsieur, pour le moment c'est difficile.

GONDREVILLE.

Ah ça, je vois que mon jeune capitaine avait raison : il n'y a donc rien ici?

CADET.

Au contraire, monsieur; c'est parce qu'il y a trop. Tout l'état-major du 12e de hussards est là à déjeuner dans la salle à côté; ils célèbrent l'arrivée de leur nouveau colonel.

GONDREVILLE, *à part.*

Comment donc! c'est très aimable à eux, et je vois que mes jeunes officiers sont charmants : mais c'est à moi de les traiter, et je ne souffrirai pas... (*A Cadet.*) Dis-moi, qui est-ce qui paye le déjeuner?

CADET.

Eh bien! c'est le nouveau colonel, M. de Gondreville; et un fameux déjeuner!

GONDREVILLE.

Comment dis-tu? M. de Gondreville!

CADET.

Oui, il est là avec les officiers de son régiment et puis sa femme; une petite femme charmante, des yeux bleus; et ils ont l'air de s'aimer?... Il ne l'appelait que sa chère Hortense!

GONDREVILLE.

Hortense!

CADET.

Et ils arrivent ensemble de Paris, tête à tête dans une chaise de poste. C'est-y gentil?

GONDREVILLE.

Morbleu. (*Se reprenant.*) Allons, contraignons-nous! Il faut éclaircir ce mystère! (*A Cadet.*) Va-t'en, et laisse-moi.

CADET.

Qu'est-ce qu'il lui prend donc? Tenez, voilà le colonel lui-même qui sort de la salle à manger. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

GONDREVILLE, *se tenant un peu à l'écart et examinant Elise.* ELISE, *l'air un peu étourdi et portant la main à son front.*

ELISE.

Ah! je suis tout étourdie. Ils diront ce qu'ils voudront, je suis sortie de table, un bruit, un tapage! Ah! que c'est mauvais du rum : ils m'en ont pourtant fait prendre presque un demi-verre ; et monsieur Adolphe, qui voulait toujours boire avec moi à la santé de ma sœur, tandis

que les autres buvaient à la santé de ma femme! Et le régiment qui est rangé en bataille et qu'il va falloir passer en revue après le déjeuner. Mon dieu! comment sortir de là? les officiers, le régiment, si je pouvais mettre tout ce monde là aux arrêts et m'en aller!

GONDREVILLE, *la saluant.*

Monsieur, n'êtes-vous pas le colonel du 12[e] régiment de hussards?

ELISE.

Oui, monsieur; on le dit.

GONDREVILLE.

M. de Gondreville?

ELISE.

Oui, monsieur.

GONDREVILLE.

Et vous êtes ici avec madame de Gondreville, avant son mariage mademoiselle Hortense de Lussan?

ELISE.

Sans doute, ma meilleure amie... et ma femme. Est-ce que vous la connaissez?

GONDREVILLE, *froidement.*

Oui, beaucoup.

ELISE.

Oh! que c'est heureux! voilà au moins quelqu'un de raisonnable, et avec qui l'on peut s'entendre.

GONDREVILLE.

Le rôle que vous jouez ici doit vous faire comprendre ce que je viens vous demander. Monsieur peut choisir de l'épée ou du pistolet.

ELISE.

Comment! le pistolet?

GONDREVILLE.

Je vois que monsieur préfère le sabre. Eh bien! va pour le sabre. Au fait, c'est notre arme.

ELISE.

Ah ça! monsieur, que signifie?...

GONDREVILLE.

Oh! point de bruit, point d'explication, je n'aime pas le scandale : dans dix minutes je suis à vous. Je ne connais ici personne, et vous ferez bien de prendre un second.

AIR : *Epoux imprudent! fils rebelle!*

Sans adieu, l'honneur vous appelle ;
Un colonel doit en suivre la loi.
Au rendez-vous soyez fidèle :
Vous m'y verrez, et mon sabre avec moi.

ELISE.

Ah! rien n'égale mon effroi!

GONDREVILLE.

Oui, ses atteintes sont certaines :
Ce fer a su venger jadis

Les injures de mon pays ;
Il saura bien venger les miennes !

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

ELISE, *seule.*

Ah ça ! qu'est-ce qu'ils ont donc touts ? c'est un sort attaché à cet uniforme ! Un duel à présent. Avec ça, ce grand monsieur n'est pas de mon régiment. Je ne peux pas le faire mettre aux arrêts. Ah ! c'est fini ! je suis tout-à-fait dégoûtée du service.

SCÈNE XVIII.

ELISE, ADOLPHE, *la serviette à la main.*

ADOLPHE.

Dites-moi donc, colonel, pourquoi nous avez-vous si brusquement quittés ?

ELISE.

Ah ! c'est vous, monsieur Adolphe ; imaginez-vous qu'un monsieur que je ne connais pas vient de me chercher querelle...

ADOLPHE, *se frottant les mains.*

A merveille ! j'avais idée que la journée serait bonne. Et que vous a-t-il dit ?

ELISE.

Je ne sais ; il m'a parlé d'Hortense, de duel, de second...

ADOLPHE, *vivement.*

De second! je suis le plus heureux des hommes!

ELISE.

Eh bien! qu'a-t-il donc? Le voilà enchanté à présent!

ADOLPHE, *avec joie.*

Il vous faut un second: c'est moi, moi qui vous en servirai. Concevez-vous toute ma joie? me battre pour le frère de celle que j'aime! Songez-y donc, colonel; j'acquiers des droits à son estime, à sa reconnaissance, peut-être même à son amour!

Air *de M. Blanchard.*

Ah! cette idée et m'anime et m'enchante;
De cet instant je bénis la douceur
Et le moyen que le sort me présente
Pour mériter la main de votre sœur.
Fier désormais d'une cause si belle,
Je peux braver tous les coups du destin:
Ou l'épouser, ou bien mourir pour elle;
Des deux côtés mon bonheur est certain.

ELISE, *à part.*

Ah, mon Dieu! le pauvre jeune homme! (*Haut.*) Et moi, monsieur, je ne veux pas que vous vous battiez; je ne veux

pas que vous soyez tué. Adolphe, je vous en prie, ne me faites pas ce chagrin-là; et s'il est vrai, monsieur, que vous m'aimiez, vous ne vous battrez pas, n'est-il pas vrai? Mais voyez un peu quelle idée! exposer sa vie sans raison.

ADOLPHE.

Sans raison! et où trouverai-je jamais une plus belle occasion! Allons, partons. Quelle est l'heure et le lieu du combat? quelles sont vos armes?

ELISE.

Que sais-je! je crois qu'il a parlé de sabre.

ADOLPHE, *courant à la boîte qui est restée sur la table.*

Prenez plutôt le pistolet, j'en ai d'excellents, double détente; tenez, colonel, si vous voulez essayer. (*Les lui présentant par le canon.*)

ELISE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu! non, non; éloignez-vous, je n'aime pas cela.

ADOLPHE.

Qu'est ce qu'il a donc, le colonel? il est d'une prudence. Parbleu! ne craignez rien, ils ne sont pas chargés. (*Il en tire un, le coup part.*) Ils l'étaient, mais c'est égal.

ELISE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah!

ADOLPHE.

Eh bien! le colonel qui se trouve mal... Au secours! au secours! (*Tirant l'autre pistolet en l'air, comme pour appeler.*) Arrivez donc!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE GONDREVILLE, TOUS LES OFFICIERS, CADET.

MADAME DE GONDREVILLE.

Qu'y a-t-il donc?

ADOLPHE.

J'en suis encore tout étonné; c'est le colonel qui vient de s'évanouir!

MADAME DE GONDREVILLE.

Grands dieux! si j'avais seulement mon flacon, ou le sien. (*A Cadet.*) Un grand carton sur mon secrétaire... Ce ne sera rien, en lui faisant respirer des sels.

ADOLPHE, *faisant le geste d'ouvrir le dolman du colonel.*

Ou plutôt en donnant un peu d'air! (*Cadet entre dans l'appartement à droite, et rapporte un carton; madame de Gon-*

dreville jette de côté des dentelles et des fichus pour prendre le flacon.)

MADAME DE GONDREVILLE.

La connaissance lui revient. Eh bien! comment te trouves-tu?

(*Dans ce moment M. de Gondreville sort de son appartement, son sabre sous le bras; il s'arrête en voyant tout le monde groupé autour d'Elise.*)

ELISE.

Beaucoup mieux! je t'assure que ce ne sera rien; c'est monsieur Adolphe qui m'a fait une frayeur... (*Apercevant les ajustements qui sont par terre.*) Ah, mon Dieu! mes blondes, mon petit cachemire!

GONDREVILLE.

Le cachemire du colonel!

MADAME DE GONDREVILLE, *l'apercevant.*

Ciel! mon mari!

TOUTS.

Son mari!

MADAME DE GONDREVILLE.

Elise, ma chère Elise, nous sommes sauvées, c'est mon mari!

GONDREVILLE.

Comment! ce serait Elise de Lussan, dont tu me parlais dans toutes tes lettres?

ADOLPHE.

Mademoiselle de Lussan! Ah! malheu-

reux, qu'ai-je fait? moi qui voulais conquérir son estime, je commence par griser celle que j'aime, par la faire battre. Ah! mademoiselle, je suis indigne de pardon; mais si vous saviez dans quelle intention!

(*Pendant la tirade précédente madame de Gondreville a eu l'air d'expliquer à voix basse à son mari ce qui vient d'arriver.*)

GONDREVILLE, *à Elise.*

AIR *de la Sentinelle.*

Je l'avouerai, d'un guerrier tel que vous
C'est à regret que je prive l'armée :
Pour d'autres soins, pour des succès plus doux,
Songez-y bien, l'amour vous a formée.
Ce fer qui pèse à votre bras,
Pour vaincre est moins sûr que vos charmes.
Quittez l'appareil des combats,
Qu'avez vous besoin de soldats?
Tout le monde vous rend les armes.

CADET.

A propos de cela, j'oubliais la carte. Il se trouve que mademoiselle redoit...

ADOLPHE.

Allons, encore! Tais-toi donc.

CADET.

Je vous dis qu'elle redoit huit louis!

GONDREVILLE.

Je me charge de la dette de ces da-

mes, et prie ces messieurs de vouloir bien accepter, pour ce soir, le dîner que leur offre leur véritable colonel?

ADOLPHE.

Ah, mon colonel! (*A madame de Gondreville.*) Ah, madame, si vous ne parlez pas en ma faveur, je suis un homme perdu. (*A Elise.*) Serai-je aujourd'hui le seul malheureux?

ELISE.

Quoi! monsieur, vous osez encore, après la conversation que nous avons eue...

ADOLPHE.

Je m'étais fait mauvais sujet pour vous plaire. (*Montrant M. de Gondreville.*) Je croyais parler à monsieur. (*Se reprenant.*) Mais la vérité pure...

ELISE.

Est que vous êtes querelleur, mauvaise tête, que vous aimez le vin, les dames.

ADOLPHE.

Ça, ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'habit; et vous l'avez bien vu par vous-même. Il n'y a pas une demi-heure que vous le portez, et vous avez déjà sur la conscience du champagne, un duel, et des dettes!

ELISE.

Le fait est que j'aurais mauvaise grace

à me montrer trop sévère. (*A Gondreville.*) Colonel, j'abdique, (*à Adolphe.*) et si malgré la perte de mon rang...

ADOLPHE.

Vous conserverez toujours sur moi le même empire. Soumis à la discipline conjugale, on ne me verra jamais passer sous d'autres drapeaux, et vous serez toujours ma femme, mon guide et mon colonel.

VAUDEVILLE.

GONDREVILLE, *à ses officiers.*

AIR *nouveau.*

Ne craignez point l'austérité sauvage
D'un commandant qui fuit les doux loisirs;
Mêmes dangers seront notre partage,
  Partageons les mêmes plaisirs.
Contre l'état si l'ennemi conspire,
  Les fatigues auront leur tour;
En attendant, aimer, chanter et rire,
  Voilà, messieurs, l'ordre du jour.

MADAME DE GONDREVILLE.

Lorsqu'un amant qui porte l'épaulette
  A la beauté se voit uni,
  Telle est la consigne secrète
  De madame et de son mari.
Lui, dans les camps, où l'honneur le réclame,
  Doit commander; mais en retour,
  Dans son ménage, c'est madame
  Qui doit donner l'ordre du jour.

ADOLPHE.

Dans les périls déployer sa vaillance,
Dans le succès, sa générosité;
Dans le malheur conserver sa constance,
  Et dans tous les temps sa gaîté:
  Fuir l'amour pour aller combattre,
  Des combats voler à l'amour,
C'était l'usage au temps d'Henri Quatre,
  Et c'est encor l'ordre du jour.

ELISE, *au public.*

  Pour solliciter l'indulgence,
De nos auteurs je suis le député;
  Ils comptent sur mon éloquence,
  Je compte sur votre bonté:
  Mais si notre attente est frivole,
Si la critique, orateur à son tour,
Veut contre nous demander la parole,
  Nous demandons l'ordre du jour.

FIN DU COLONEL.

FRONTIN MARI-GARÇON;

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 janvier 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

—

Le comte EDOURAD.
La COMTESSE, sa femme.
FRONTIN, domestique du Comte.
DENISE, sa femme.
LABRANCHE, domestique du Comte.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
UN COCHER.

—

La scène se passe en province, au château du comte Edouard.

Le théâtre représente un parc élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène. A gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de deux vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

FRONTIN
MARI-GARÇON.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *parlant dans le fond à la cantonade.*

Oui, madame la comtesse. (*S'inclinant respectueusement.*) Je souhaite un bon voyage à madame la comtesse. Eh bien! eh bien! Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux! C'est ça... Fouette cocher... Les voilà en route!

SCÈNE II.

FRONTIN, EDOUARD.

EDOUARD.

Frontin, ma femme est-elle partie?

FRONTIN.

Oui, monsieur. Elle sera bientôt arri-

vée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

EDOUARD.

Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante; il y avait long-temps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur, elle l'a dit en partant.

EDOUARD.

Elle est charmante ma femme! bonne, aimable, spirituelle et jolie! Sais-tu, Frontin, que j'en suis toujours amoureux?

FRONTIN.

Vous, monsieur!

EDOUARD, *froidement.*

Comme un fou! Et depuis six mois que nous sommes enfermés tête-à-tête dans cette campagne...

FRONTIN.

Trois mois, monsieur.

EDOUARD.

Tu crois? Qu'importe, le temps n'y fait rien. Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable! Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu!... Si tu savais quelle inquié-

tude elle avait pour ma santé ! Pauvre petite femme !

AIR : *Je loge au quatrième étage.*
Ma femme a vraiment du mérite.

FRONTIN.

C'est ce qu'on répète en tous lieux.

EDOUARD.

Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.

FRONTIN.

Ah ! vous ne pouviez faire mieux.
Chacun bénit ce mariage
Qui doit, dit-on, fixer enfin
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

EDOUARD.

Ah ! pour ça, je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi, Frontin, qu'est-ce que nous allons faire pendant son absence ? Moi, je ne sais que devenir.

FRONTIN.

Il me semble que monsieur est habillé, et prêt à sortir.

EDOUARD.

Oui ; mais faut-il que je sorte ?

FRONTIN.

Comment donc, monsieur, ça vous distraira.

EDOUARD.

Eh bien ! à la bonne heure ; je vais me promener quelques instants.

FRONTIN.

Ah !

EDOUARD.

Frontin, je rentrerai peut-être un peu tard; il serait même possible que... Dans tous les cas, qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN.

Ah, ah ! (*En confidence*) Suivrai-je, monsieur ?

EDOUARD.

Non (*gaîment.*); non, non: j'aime autant que tu restes. Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le salon de ma femme ; tu sais comme elle le désirait : des vases de fleurs, des candélabres. Ah ! tu auras soin aussi de lui faire avoir une femme de chambre, dont elle a besoin, afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise, et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN.

Ah ! monsieur! vous êtes le chef-d'œuvre des maris !

EDOUARD.

Adieu, Frontin. J'aurai peut-être besoin de tes services. Tu es garçon, toi; tu es

célibataire : on peut se fier à toi. Allons, allons, nous verrons.

Air *du vaudeville des deux Matinées.*

Ici, de ma confiance
Reçois un gage nouveau:
Je permets qu'en mon absence
Tu commande au château.

FRONTIN.

Je suis donc propriétaire...

EDOUARD.

Te voilà maître aujourd'hui
De la maison tout entière.

FRONTIN.

La cave en est-elle aussi?

EDOUARD, *souriant.*

Allons, la cave en est aussi.

Ensemble.

EDOUARD.

Je pars, etc.

FRONTIN.

Ici, de sa confiance
J'obtiens un gage nouveau :
Il permet qu'en son absence
Je sois maître du château.

(*Edouard sort.*)

SCÈNE III.

FRONTIN, *seul.*

Maître du château! ma foi, une belle propriété! Madame est absente; monsieur est parti (*se frottant les mains.*); je me doute, à peu près, pour quel motif; en conscience il était temps. Ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien, et j'avais déjà demandé celle d'intendant; mais, heureusement, cela s'annonce bien. Et cette petite Denise qui n'arrive pas! A ce battement de cœur précipité, on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (*Regardant autour de lui.*) Ma femme! Ah, mon Dieu! si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres, ce serait fait de ma fortune! Est-ce étonnant, moi qui, dans ma vie, n'avais jamais eu de goût pour le mariage! Depuis le jour où mon maître me l'a défendu, impossible de résister.

AIR *de Julie.*

Malgré son ordre et mes justes alarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes!
Nous sommes touts enfants d'Adam,

Moi je le suis, et Dieu sait comme,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être fripon... cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

Par bonheur, je suis seul aujourd'hui; j'ai mon château et mes gens. Je peux recevoir Denise chez moi, et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari. Cette petite fille, qui n'est jamais sortie de son village, ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre! (*On frappe au dehors.*) Voilà le signal! C'est Denise! (*Il va ouvrir la porte.*)

SCÈNE IV.

FRONTIN, DENISE.

DENISE.

Ah! c'est bien heureux!

AIR: *Del senor Baroco.*

Depuis une heure entière
Je suis au rendez-vous.
J'viens toujours la première
D'puis qu'il est mon époux.
Avant le conjugo,
Oh!
Vous n'étiez pas comm' ça.
Ah!

Mais changez au plutôt,
Oh!
Ou sans ça l'on verra,
Ah!

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est donc, on verra?

DENISE.

Dam'! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est mariée pour de vrai...

FRONTIN.

Allons, embrasse-moi, et faisons la paix.

DENISE.

Non, monsieur.

FRONTIN.

Tu ne veux pas m'embrasser?

DENISE.

Du tout; je suis fâchée contre vous. Tenez, je viens de chez le petit notaire bossu, qui est au bout du village; il m'a délivré ce papier, qui prouve comme quoi je suis votre femme.

FRONTIN.

Ah! notre contrat. (*Le mettant dans sa poche.*)

DENISE.

Ah ça! n'allez pas le perdre, au moins: ce serait à recommencer.

FRONTIN.

C'est bon.

DENISE.

Il dit aussi que l'usage est de le faire signer à tous nos parents et connaissances.

FRONTIN.

Oui, excellent moyen quand on veut qu'un mariage soit secret.

DENISE.

Mais ce secret-là, ça ne peut pas tenir. Ma tante et moi nous avions d'abord promis de nous taire, parce que nous ne savions pas à quoi nous nous engagions; mais v'là tout-à-l'heure huit jours que ça dure : j'en tomberai malade. La langue me démange, et j'allons mettre tout le village dans la confidence.

FRONTIN.

Je te le demande, de quoi te plains-tu ? Je t'aime à la fureur !

DENISE.

Bel amour, ma foi, qui m' force à m'ennuyer d'un côté, tandis que monsieur s'amuse de l'autre. Enfin, depuis not' mariage, j' sommes, tout juste, comme la lune et le soleil : je n' pouvons plus marcher de compagnie. Arrangez-vous; je n'ai pas épousé un homme en place pour rien. J' veux loger au château,

moi, et jouir, comme vous disiez, des prérogatives de mon rang!

FRONTIN.

Voyez-vous l'ambition?

DENISE.

AIR *du lendemain.*

Je n'veux plus d' ce mystère
Qui m' tient toujours loin d'ici.
J' vous épousai pas, j'espère,
Pour me trouver sans mari!
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre app'ler *mamzelle*,
Quand all' n' l'est plus.

FRONTIN.

Ah! voilà le grand mot lâché! Songe donc qu'il y va de notre fortune. Monsieur le comte Edouard, mon maître, qui, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rente, à la seule condition de rester à son service, et de ne jamais me marier.

DENISE.

C'est drôle! Il déteste donc les femmes?

FRONTIN.

Lui? pas du tout; il les adore! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié ?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu : une femme charmante! soizante mille livres de rente : il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien ; qu'il devient négligent, paresseux.

DENISE.

Ah ça! monsieur Frontin, il n'a pas tort : il est sûr que depuis not' mariage vous êtes bien plus...

FRONTIN.

Enfin, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever : j'ai la promesse d'être son intendant, et tu sens bien qu'alors...

DENISE.

Oui, oui. Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune ?

FRONTIN.

Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt mois.

DENISE.

Tant que ça ?

FRONTIN.

Je sais bien qu'il y a des intendants qui font fortune en moins d'un an, mais ce sont

des fripons que l'on méprise ; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE.

Et aurons-nous un carrosse?

FRONTIN.

Sans doute.

DENISE.

Moi, d'abord, je veux aller en carrosse avant d' mourir.

FRONTIN.

Eh bien! tu iras dès aujourd'hui.

DENISE.

Vrai?

FRONTIN.

Nous dînerons ici, au château, en tête-à-tête, et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin, dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur-le-champ.

DENISE, *sautant de joie.*

Dans la calèche! c'est-i possible! Queu plaisir!

FRONTIN.

Mais j'espère que tu feras un peu de toilette pour donner le bras à un intendant!

DENISE.

J' crois bien. J' vas me requinquer.

FRONTIN.

Tiens, pour que tu ne sois plus obligée

d'attendre, prends la clef de cette porte, et sur-tout dépêche-toi. (*Il lui donne une clef.*)

DENISE.

AIR : *Courons aux prés Saint-Gervais.*

J' vas mettr' mes plus beaux habits;
J' veux éclipser tout le village...
Dans peu vous verrez qu' j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's fill's du voisinage
Autour d' moi vont s'empresser...
Ah! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer!

Ensemble.

Oui, mets tes plus beaux habits;
Mais ne vas pas, suivant l'usage,
Prendre les airs qu'à Paris,
On prend avec certains maris.

DENISE.

J' vas mettr' mes plus beaux habits; etc.

(*Denise sort par la petite porte.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, LABRANCHE, LE MAÎTRE-D'HÔTEL, LE COCHER.

FRONTIN, *appelant.*

Holà! quelqu'un! Viendra-t-on, quand j'appelle? Qu'ils se permettent de faire

attendre mon maître, à la bonne heure; mais moi... Ah! vous voilà, c'est bien heureux! Approchez, j'ai des ordres à vous donner.

LABRANCHE.

Mais, monsieur Frontin, puisque monsieur le comte est parti...

FRONTIN.

Eh bien! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs? Ainsi, point de murmure, point de révolte d'antichambre, ou morbleu!...

AIR: *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Moi je suis au fait du service;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse;
Qu'on commence par mon dîner.

LABRANCHE.

Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, sans rien oublier,
C' que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.

Je serai servi le dernier.

Du tout, messieurs; j'entends qu'on me serve bien. Oh! c'est que je suis ferme sur la discipline domestique. Vous, monsieur le chef... Eh mais! c'est le nouveau cuisinier!

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui, monsieur; je suis entré d'hier.

FRONTIN.

C'est bon. Eh bien! mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat; deux couverts, vous entendez? Il est essentiel que je m'assure de votre capacité: je vous ferai subir un examen très-détaillé. (*Au cocher.*) Pour vous, maître Lapierre...

LE COCHER.

Je suis en train de nettoyer la grande berline.

FRONTIN.

La berline? Non, je ne m'en servirai pas aujourd'hui: je vais faire un tour à la fête de l'endroit; ainsi...

AIR *du vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Allons vite, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche...
Lorsque l'on est contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUTS.

Mais, monsieur Frontin....

FRONTIN.

Pas de réflexions! Le dîner dans deux heures; la calèche au bas du perron: ce sont les ordres de monseigneur, et si l'on réplique je le lui dirai.

EDOUARD, *en dehors.*

C'est bon; attache mon cheval.

LABRANCHE.

Justement, je l'entend. A notre poste. (*Ils sortent.*)

FRONTIN, *déconcerté et regardant à droite.*

Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire? Oui, ma foi, c'est bien lui! Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. Qui diable peut le ramener sur ses pas? Allons, de l'aplomb, et faisons bonne contenance.

SCÈNE VI.

EDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment! monsieur déjà de retour?

EDOUARD, *d'un air agité.*

Oui, je l'avoue, jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité; et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

Si fait, monsieur; je connais déjà votre secret: quelque nouvelle passion qui vous met en campagne.

EDOUARD.

Une passion? non; mais c'est très-singulier: un minois charmant, que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, *à part.*

Une intrigue à conduire, bonne affaire pour moi! (*Haut.*) Voyons, monsieur, que voulez-vous?

EDOUARD.

Air: *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Je veux m'informer en bon maître
Si tous ses vœux sont satisfaits,
Par moi-même je veux connaître
Si ses vertus méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle
Je veux sur-tout... mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle,
Expliquer tout ce que je veux.

Mais, avant tout, il faudrait la joindre, et comment? je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village; je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation: eh bien, mon cher! je n'ai trouvé per-

sonne! et j'avais presque envie d'envoyer Labranche dans les environs.

FRONTIN.

Comment, monsieur! employer Labranche dans une affaire aussi délicate? Je n'ai rien fait, pourtant, pour démériter de monsieur...

EDOUARD.

Sois tranquille : tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune, jolie taille, un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis. (*A part.*) C'est la femme du receveur : depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur, et revient aujourd'hui même. (*Haut.*) Eh bien! monsieur, je vous en réponds!

EDOUARD.

Comment! mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là. (*A part.*) Ce brave recéveur, je ne serais pas fâché... (*Haut.*) Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé, sans vous en rien dire.

(*La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme et paraît interdite en voyant le comte.*)

EDOUARD.

Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service : vingt-cinq louis si tu me l'amènes ici!

FRONTIN.

C'est comme si je les avais!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; DENISE.

EDOUARD, *voyant Denise.*

Qu'ai-je vu? Frontin! mon cher Frontin! (*Tirant une bourse, et la lui donnant.*) Tiens, ils sont à toi.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur! qu'est-ce que vous avez donc?

EDOUARD.

Ne le vois-tu pas? C'est-elle, mon ami, c'est-elle!

FRONTIN, *voyant Denise.*

Dieu! qu'est-ce que j'ai fait-là?

DENISE, *interdite.*

AIR *du Renégat.*

M'sieur Frontin, j' v'nons vous avertir,
(*à Ed.*) Excusez la liberté grande...

EDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir,
Mais c'est moi seul qui vous demande.
(*à p.*) Quel doux minois! quel air simple et discret.

FRONTIN, *bas à Denise.*

C'est monseigneur! songe à notre secret.

Ensemble.

EDOUARD, *à part.*

Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt, je crois,
De l'amour que son cœur ignore
Lui révéler la douce loi. (*bis*)

FRONTIN, *à part.*

On dirait déjà qu'il l'adore.
Pour un époux le bel emploi!
Ça commence mal, et j'ignore,
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi!

DENISE, *à part.*

Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n' reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n' reviens pas de mon effroi.

EDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE.

Denise, monseigneur, nièce de ma tante, la veuve Gervais, qui demeure au bout du village, pour vous servir, en face du marchand de vin.

EDOUARD.

Ah! la veuve Gervais? je la connais beaucoup : une pauvre femme?

ELISE.

Non, monseigneur, elle est riche.

EDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé une place au château.

DENISE.

C'est égal, monseigneur : on est riche, et l'on demande.

EDOUARD.

C'est trop juste. Eh bien! mon enfant, cette place il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce, et nous vous garderons au château. Voyons, Frontin, où la placerons-nous? Ah! pour inspecter la lingerie; cette place vous conviendra parfaitement.

(*Frontin lui fait signe de dire non.*)

DENISE, *imitant le signe de Frontin.*

Non, non, monseigneur; j'y entends rien.

EDOUARD.

Ah! et l'office? (*Même signe.*)

DENISE, *de même.*

Ah! encore moins.

EDOUARD.

C'est malheureux. Et que savez-vous donc faire, charmante Denise?

DENISE, *suivant toujours les signes de Frontin.*

Rien, monseigneur, absolument rien.

EDOUARD.

A quoi passez-vous donc votre temps?

DENISE.

Dam', monseigneur, je bats le beurre, et je fais des petits fromages à la crême.

EDOUARD, *vivement.*

Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler. (*A Frontin.*) Comme c'est heureux qu'elle sache faire des petits fromages! Tu les aimes, Frontin, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Du tout, monsieur; je ne peux pas les souffrir.

EDOUARD.

Moi, j'en suis fou. C'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie.

DENISE.

Mais, monseigneur...

EDOUARD.

Nous allons arranger tout cela. N'est-ce pas, belle Denise, vous consentez à rester avec nous?

DENISE, *toujours embarrassée.*

Dam', monseigneur, faut que je con-

sulte ma tante: v'là justement l'heure de son dîner (*voulant sortir.*), et j' vous demanderai la permission...

EDOUARD, *la retenant.*

Eh, mon dieu, quel dommage! si j'avais eu à dîner au château, je vous aurais retenue.

FRONTIN.

Y pensez-vous, monseigneur, une paysanne à votre table!

EDOUARD.

Oui, c'est d'un bon exemple: cela encourage la vertu, la sagesse; mais on ne m'attendait pas, et rien n'est disposé.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LABRANCHE.

LABRANCHE.

Monsieur Frontin, le dîner est prêt.

EDOUARD.

Comment le dîner?

FRONTIN, *à part.*

Ah, le butor!

LABRANCHE.

Oui: un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de monseigneur;

tout ce qu'il y a de plus délicat, et deux couverts.

EDOUARD, *à Frontin.*

Deux couverts! Toi qui tout à l'heure blâmais... Par exemple, mon ami, voilà une surprise, une attention!... (*A part.*) Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (*Haut.*) C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne me refuserez pas?

DENISE.

Mais, monseigneur, et ma tante?

EDOUARD.

Je vous reconduirai chez elle. (*A Labranche.*) Que l'on tienne la calèche prête, aussitôt après le dîner.

LABRANCHE.

Elle l'est, monseigneur.

EDOUARD.

Comment?

LABRANCHE.

Monsieur Frontin avait fait atteler par ordre de monseigneur.

EDOUARD, *stupéfait d'admiration.*

Ah ça! Frontin, c'est trop fort; je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui-là. (*Lui donnant une autre bourse.*) Tiens, mon garçon.

FRONTIN, *à part.*

Dieu! quelle situation! (*Il met la bourse

dans sa poche d'un air de désespoir.) Mais, monsieur, que va penser la tante de cette petite fille? Elle la croira perdue, enlevée, ou quelque chose comme cela. Moi, je me figure son inquiétude.

EDOUARD.

Tu as parbleu raison, mon ami, tu vas sur-le-champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille; que sa nièce...

FRONTIN, *troublé.*

Moi, monsieur, pourquoi pas plutôt... (*Regardant un autre domestique.*)

EDOUARD.

Oh! tu t'expliqueras mieux; toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment! monsieur...

EDOUARD.

AIR *du vaudeville de la belle Fermière.*

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien!.. ne m'entends-tu pas...
Obéis, quand je le commande.

FRONTIN, *à part.*

Par quelque nouvel assaut,
Mettons mon maître en défaut...
Le péril presse... Allons, il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(*Il sort en faisant des signes à Denise.*)

SCÈNE IX.

EDOUARD, DENISE.

EDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter : tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (*Lui prenant la main.*) Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, *à part.*

Est-ce que par hasard monseigneur voudrait m'en conter, ça s'rait bien fait : ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin, qui ne veut pas m'avouer pour sa femme...

EDOUARD.

Dites-moi, Denise, est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village ?

DENISE.

Dam', faudra bien.

EDOUARD.

Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle.

DENISE.

Comment! monseigneur, vous croyez que je pourrai aller à Paris?

EDOUARD.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

AIR *de Saphira.*

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays,
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours
Trop courts,
L'éclat varie ;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Déjà colore
Vos légers rideaux ;
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son landau,
Pour déjeuner, on vole à Bagatelle.
Vos forêts
Ne sont rien auprès;
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour,
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemire

Les tributs,
Ou les fins tissus.
Partout,
Le goût,
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner
L'heure du dîner,
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin,
Dont le champagne,
Double les douceurs,
Quand l'amour d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles,
Là... sans obstacles,
Vous entrez!... déjà...
Chacun s'écrie,
Qu'elle est jolie!...
Et l'on oublie
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit.
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse:
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En walsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.

A ces
Portraits
Rendez les armes..?
Déja vous verriez
Chacun à vos pieds;
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait entre nous,
Rien de plus joli que vous.

DENISE.

Ah! monseigneur! je ne croirai jamais à tant de belles choses.

EDOUARD.

Si je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRONTIN, *entrant*, *le voit et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.*

FRONTIN, *une serviette sous les bras aux domestiques.*

Aïe! prenez donc garde. Les maladroits! (*On place la table sous le berceau.*)

EDOUARD.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN, *tout troublé.*

Le... le dîner que je vous annonce.

EDOUARD.

Comment! te voilà déjà de retour?

FRONTIN.

J'ai réfléchi que vous auriez besoin de moi pour servir à table: dans ce cas là, il faut un homme de confiance.

EDOUARD.

Oui, il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit, et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (*A part.*) Le cheval de monseigneur était encore sellé, et fouette postillon; mon messager doit être déjà arrivé.

(*Pendant cet à parté, Denise et le Comte se sont mis à table, Frontin s'approche la serviette sous le bras.*)

DENISE.

Ah, mon dieu! à table avec monseigneur! Si ça se savait dans le village, ça ferait de fières jalousies!

EDOUARD, *découpant et servant Denise.*

Eh bien, Denise! vous ne mangez pas?

DENISE.

Oh, monseigneur ! j'ose pas : la joie me coupe l'appétit.

FRONTIN, *à part.*

Quelle humiliation ! Me voir là, la serviette sous le bras, quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

EDOUARD.

Frontin, à boire.

FRONTIN.

Voilà, monsieur. (*A part.*) O soif insatiable des richesses ! (*Il verse.*)

DENISE.

A vot' santé, monsieur Frontin, sans vous oublier, monseigneur.

EDOUARD, *à Frontin.*

Eh bien ! Frontin, comment la trouves-tu?

FRONTIN, *à demi-voix.*

Hum ! au premier coup d'œil, elle a assez d'éclat, mais après...

EDOUARD, *bas.*

Qu'est-ce que tu dis donc? Le minois le plus piquant, un sourire...

FRONTIN.

Un peu niais.

EDOUARD.

Des yeux...

FRONTIN.

Qui ne disent rien.

EDOUARD.

Pour toi c'est possible, mais pour nous autres...

LABRANCHE, *à Frontin.*

Monseigneur a raison; elle est charmante!

FRONTIN, *à part.*

Détestable flatteur! (*Haut.*) Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place; sortez, et songez au service.

(*Labranche sort.*)

EDOUARD.

Belle Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi; mais, tout d' même, j'ons des bouffées d'ambition. On sait ce qu'on vaut, et quelquefois... (*Regardant Frontin en dessous.*) Je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai.

FRONTIN, *à part.*

Merci.

EDOUARD.

Voyons, parlez franchement: combien avez-vous d'amoureux?

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez n'en ai qu'un.

EDOUARD.

Aimable ?

DENISE, *imitant le ton de Frontin.*

Au premier coup d'œil, mais après...

EDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, *à part.*

J'en ai peur.

EDOUARD.

Jaloux peut-être ?

DENISE.

Comme un Turc ! Je suis sûre qu'il m'espionne, et je n'ai qu'à bien me tenir. Quand nous serons seuls, il me fera une scène...

FRONTIN, *à part.*

Ah ! sans les douze cents livres de rente, morbleu ! (*Frappant du pied.*)

EDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris.

DENISE.

Monsieur Frontin, je vous demanderai une assiette.

EDOUARD.

AIR *de Marianne.*

Vraiment on n'est pas plus jolie ;
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, *à part.*
Grand Dieu!

EDOUARD, *à Frontin.*
Mon cher, je l'aime à la folie...

FRONTIN, *à part.*
Pour un pauvre époux, quel aveu!
Ah! je me meurs...
(*Au Comte.*) Songez d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

EDOUARD.
Hein... que dis-tu?

FRONTIN.
Oui, la vertu,
Car j'en ai toujours eu...
Et cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

EDOUARD.
Si vraiment,
Nous la ferons rosière.

FRONTIN, *à part,*
Rosière! Je suis perdu! (*Hors de lui.*) Eh bien, monseigneur, puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LABRANCHE, DEUX VALETS.

LABRANCHE.

Monseigneur, la voiture de madame vient d'entrer dans la cour.

EDOUARD, *troublé.*

Comment! ma femme? qui peut la ramener?

FRONTIN, *s'essuyant le front.*

Je suis sauvé! il était temps.

LABRANCHE.

Madame la comtesse monte l'escalier de la terrasse.

EDOUARD.

Il serait vrai! Déjà de retour! j'en suis enchanté! Eh bien! Labranche, vous restez là? Allez donc au devant de votre maîtresse. (*Aux deux valets.*) Vous, cachez vite cette table. (*Labranche sort; les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent.* (*A Denise.*) Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante; mais l'on va vous accompagner. (*S'approchant de la petite porte, à Frontin.*) Eh bien! comment s'ouvre cette porte?

DENISE.

Ah, mon dieu! la clef sera restée en dehors.

EDOUARD, *a Frontin.*

Et la tienne, bourreau?

FRONTIN, *troublé.*

Moi, la mienne? je ne l'ai pas.

EDOUARD, *vivement.*

Et comment veux-tu que je fasse? Quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes, comment justifier aux yeux de la comtesse la présence de cette petite fille? On vient de ce côté. Il n'y a pas d'autre moyen: entrez dans cet appartement.

(*Denise entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *avec empressement.*

Ah, mon ami? que je suis contente de vous voir. J'avais beau presser les postillons, je craignais toujours d'arriver trop tard. (*Avec intérêt.*) Eh bien! comment vous trouvez-vous?

EDOUARD, *étonné.*

Comment je me trouve?

LA COMTESSE.

Oui. Il paraît que cela va mieux, et que c'est passé.

EDOUARD.

En vérité, je ne vous comprends pas!

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné? Vous voyez bien que je suis instruite; on m'a tout dit : on a eu la bonté de me prévenir.

EDOUARD.

Par exemple!

LA COMTESSE.

Voyez plutôt ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Vous m'avez fait une peur...

EDOUARD, *lisant.*

« Ne perdez pas de temps, madame : votre mari est en ce moment dans le plus grand danger. »

(*Pendant ce temps Frontin donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire.*)

Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé? et d'où vous vient cet avis charitable?

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie; et

il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

EDOUARD, *déconcerté.*

Frontin, y comprends-tu quelque chose?

FRONTIN, *bas.*

Moi, monsieur? je m'y perds.

LA COMTESSE, *avec intérêt.*

J'en étais sûre.

AIR *de Caroline.*

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos, daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire?

FRONTIN.

Ah! pour cela, madame la comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement ce n'était qu'un léger accès.

EDOUARD.

De migraine, ah, mon dieu! pas autre chose; et cela ne valait pas la peine qu'on vous avertît.

FRONTIN.

Si fait, si fait: ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez.

Vous rappelez-vous, monsieur, il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus? J'ai eu peur.

EDOUARD, *impatienté.*

Allons, brisons là. (*A la comtesse.*) Voulez-vous faire un tour de promenade?

LA COMTESSE.

Non; je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

EDOUARD, *à part.*

Ah, mon dieu! (*Haut.*) Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

EDOUARD, *bas à Frontin.*

Frontin, tire-moi de là.

FRONTIN, *se mettant devant la porte.*

Je suis sûr que madame la comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement? La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, *à Edouard.*

Une femme chez moi, en mon absence?

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

EDOUARD, *bas à Frontin.*

C'est bien. (*Haut.*) Comment! vous

vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est cette femme ?

FRONTIN.

La mienne, monsieur.

EDOUARD, *à part.*

Que veut-il dire ?

FRONTIN.

Oui, monsieur, ma propre femme, que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir. Je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le comte ne voulait à son service que des célibataires.

EDOUARD.

Eh bien ?

FRONTIN.

J'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue et fort riche ; un bon parti : la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village. Je l'avais amenée ici en l'absence de madame; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de chambre, puisque madame en a besoin d'une ; et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir. Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de madame, et sur-tout l'approbation de monsieur.

EDOUARD, *à part.*

Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE.

Quoi, mon ami! vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre? Vous pensez à tout.

AIR *du vaudeville d'une Visite à Bedlam.*

Mon ami... quel soin touchant;
Quelle tendresse constante;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, *à part.*

Malgré tous mes droits acquis,
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude que je puis
Etre l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel soin, etc.

(*La comtesse entre dans son appartement. Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître.*)

SCÈNE XIII.

EDOUARD, *seul.*

En vérité, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là! on est heureux

d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire fort à propos : car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant à quoi tient une réputation de bon mari ! Il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie, où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la maladresse des circonstances. Réellement, nous en sommes toujours les victimes.

Air *du vaudeville des Maris ont tort.*

Par des serments que l'on s'engage,
La circonstance les rompra ;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...
Pauvres époux, combien de chances,
Contre nous conspirent, hélas !
Sans compter d'autres circonstances
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

EDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah, mon ami ! je suis enchantée ! vous m'avez fait là un véritable cadeau.

EDOUARD.

Vraiment ? Vous croyez qu'elle pourra vous convenir ?

LA COMTESSE.

Sans doute. Un air de douceur, de naïveté...

EDOUARD.

Oui; je crois l'avoir vue, il n'y a pas long-temps elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Charmante! et puis ce ménage a l'air si uni...

EDOUARD.

Heim!

LA COMTESSE.

J'aime à voir des ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

EDOUARD.

Comment! madame?

LA COMTESSE.

AIR *du vaudeville du Petit Courrier.*

Oh! Frontin est vraiment galant,
Il vous charmerait sur mon ame.
Comme il a l'air d'aimer sa femme,
Comme il est tendre et complaisant!
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

EDOUARD, *à part.*

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, *mystérieusement.*

Enfin, dans un moment où ils étaient

derrière moi, j'ai vu très-distinctement dans la glace...

EDOUARD, *surpris.*

Quoi, madame! vous avez vu...

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait. Où est le mal?

EDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Vouliez-vous que j'interposasse mon autorité? J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

EDOUARD.

Voilà ce que je ne me permettrai pas.

LA COMTESSE.

Comment, à son mari!

EDOUARD.

Son mari, son mari..... tant que vous voudrez; ce n'est pas une raison. Je trouve bien extraordinaire... (*Il appelle.*) Frontin!

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

EDOUARD.

Mais c'est que vous ne savez pas que ce maraud serait capable de profiter... et avec moi, d'abord, les mœurs avant tout. Frontin!... Laissez-moi, ma chère amie; j'ai à le gronder.

LA COMTESSE.

Pour cela?

EDOUARD.

Non : pour des occasions où il s'est oublié d'une manière...

LA COMTESSE.

Eh bien! à la bonne heure! mais de l'indulgence. Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement.

EDOUARD.

A côté de votre appartement, vous avez raison.

(*La comtesse sort.*)

SCÈNE XV.

Frontin, Edouard, *se retournant et apercevant Frontin.*

EDOUARD.

Ah! vous voilà, monsieur! Y a-t-il assez long-temps que je vous appelle?

FRONTIN, *à haute voix.*

Pardon, monsieur, j'étais avec ma femme (*avec sa voix ordinaire*), avec Denise.

EDOUARD, *se contenant.*

Ah! vous étiez avec Denise, et vous lui disiez...

FRONTIN.

Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisît de ses devoirs, et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

EDOUARD, *avec une colère concentrée.*

Frontin, j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton!

FRONTIN.

Comment, monsieur! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

EDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité. Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur, je peux vous jurer...

EDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure?

FRONTIN.

Comment, ce baiser! (*A part.*) Qui diable a pu lui dire?

EDOUARD.

Oh! tu vas encore mentir: j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien! oui, monsieur, c'est la vérité : je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt : j'ai vu que madame la comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service. Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons; j'ai pris alors un parti désespéré, je l'ai embrassée en dissimulant; c'était la meilleure manière de cacher notre jeu; et ce baiser que j'ai donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

EDOUARD.

Si fait, si fait; je trouve au contraire que ton zèle t'emporte trop loin, et j'ai quelque arrière-pensée que tu dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, monsieur?

EDOUARD.

Je vais du reste m'en assurer. Denise vient de ce côté; je serai là (*montrant le bosquet.*), à portée de te voir et de t'entendre, et je saurai au juste, fidèle serviteur, où vous en êtes avec elle.

FRONTIN.

Quoi, monsieur! vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence; mais enfin, si le hasard voulait qu'elle me fît des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

EDOUARD.

Sois tranquille; ce n'est pas cela que je redoute. Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de dissimuler avec elle, je t'assomme et je te chasse.

(*Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps.*)

SCENE XVI.

FRONTIN, DENISE.

FRONTIN.

Dieux! quelle pénible alternative: d'un côté, ma place, de l'autre, ma femme! Ma femme et ma place!

DENISE.

Ah, vous voilà! Que madame la comtesse est donc bonne et avenante, et que je suis contente d'être à son service! et puis ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré,

et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

EDOUARD, *à part.*

Hein! qu'est-ce qu'elle dit donc là.

(*Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes.*)

DENISE.

Hé bien! monsieur Frontin, qu'est-ce que vous avez donc, vous ne répondez pas? Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari?

FRONTIN.

Votre mari, votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment! jusqu'à un certain point? Puisque c'est devant monsieur le comte et madame la comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire, enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien! par exemple, qu'est-ce qui y manque donc?

AIR : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

De nous qu' dira-t-on à la ronde!
V'là c' que c'est que de se cacher,
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher!
Ce que j' croyais avoir m'échappe...
J' m'embrouille avec tout's ces frim's là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape,
A me marier encor comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, *pleurant.*

Qu'est-ce que va dire ma tante? C'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah bien! oui, un mari pour rire, on n'est pas en peine d'en trouver. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

FRONTIN.

Eh bien! il ne manquait plus que cela. Denise, écoutez-moi! (*Haut, de façon que son maître l'entende.*) Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (*Haut à Denise.*) Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites, d'autant plus que monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité, qui fait que..... Enfin, vous devez me comprendre.

DENISE.

Pas tout-à-fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin, aussi j'oublie tout, car je suis trop bonne. Allons, monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, *à part.*

Dieu! Dieu! quel parti prendre?

EDOUARD, *à part.*

Ah ça, je ne la reconnais plus!

DENISE.

Comment! monsieur, vous refusez de vous raccommoder, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas. (*Pleurant.*) Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à monseigneur.

EDOUARD.

Par exemple, c'est trop fort!

DENISE.

Et il me fera rendre justice, car il me le disait encore tout à l'heure, en me baisant la main.

FRONTIN, *à part.*

Hein! comment?

DENISE.

Mais c'est que lui, il est galant, il est aimable.

SCÈNE XVII.

Les Précédents ; la Comtesse.

LA COMTESSE.

Eh bien mes enfants ! qu'est-ce que c'est donc : on se querelle ici ?

DENISE.

Oui, madame, c'est lui qui a tort.

FRONTIN.

Mais non, madame, c'est que je veux...

DENISE.

Au contraire, c'est qu'il ne veut pas.

LA COMTESSE.

Comment ?

DENISE.

Oui, madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination ?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin, faire pleurer votre femme? c'est très-mal! Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez-la.

FRONTIN.

Certainement, vous voyez..... (*Du côté du bosquet.*) Eh bien! Denise, je te de-

mande pardon (*il l'embrasse*), et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, *sautant de joie.*

Ah, madame! que je suis contente!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, EDOUARD.

EDOUARD, *sévèrement.*

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin! vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, *à part.*

C'est fait de moi!

DENISE.

Comment! monseigneur, vous renvoyez mon mari?

EDOUARD, *à part.*

Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon?

EDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves, que je ne puis pas vous dire; mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... Et je vous atteste, madame la comtesse...

LA COMTESSE, *bas à Frontin et à Denise.*

C'est bon. Vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain sans doute il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (*Au comte.*) Vous leur permettez bien au moins de passer cette nuit au château?

EDOUARD.

Quoi! vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfants, à demain. Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, *pleurant.*

Oui, madame; nous y allons. Viens, Frontin.

EDOUARD.

Comment, madame, vous souffrirez.... Vous les laissez partir?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

EDOUARD.

Ah, c'en est trop! Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés?

EDOUARD.

Non, madame. Laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? Il ne sait donc pas...

(*Frontin lui fait signe de se taire.*)

LA COMTESSE.

Comment! cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu... Que m'apprenez-vous là?

EDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler; sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup; moi je tenais à Frontin, mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment! monsieur, il n'y a pas d'au-

tres raisons? Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaite : car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

EDOUARD.

Oui, encore une histoire.

FRONTIN.

Oh, monsieur! cela est authentique (*tirant le contrat de sa poche*), car elle est par devant notaire (*le lui donnant*); lisez plutôt.

EDOUARD.

Que vois-je? « Par devant Martin et son confrère, sont comparus Marie Fidèle Amand Constant Frontin. »

FRONTIN.

Mes noms et qualités!

EDOUARD, *lisant toujours.*

« Intendant de M. le comte de Granville. » (*Le regardant.*) Intendant. « Et Angélique Denise Gervais. » (*Regardant à la fin de l'acte.*) Suivent les signatures et celles des témoins. Ah ça, est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité?

FRONTIN.

Il y a commencement à tout, monseigneur. (*Bas.*) Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous au contraire qui alliez sur les miennes.

EDOUARD, *bas.*

Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette sous le bras. Ah! ah!

FRONTIN, *haut.*

Oui, monseigneur, je n'attendais qu'un moment favorable; je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le comte et madame la comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

EDOUARD.

J'entends, afin de ratifier ta nomination à la place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise.

EDOUARD.

En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (*Regardant Denise.*) Et puisque sa femme et lui vont habiter le château... Qu'est-ce que je demandais, moi, que les convenances fussent respectées. Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah ça, cette fois-ci, est-ce pour tout de bon?

FRONTIN.

Oui, madame Frontin!

VAUDEVILLE.

AIR *du vaudeville de Turenne*

De père en fils tous mes ancêtres
Furent heureux quoique laquais ;
Quelquefois le destin des maitres
Ne vaut pas celui des valets :
Oui, de ce corps j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siégeait au salon,
Et le plaisir à l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménag' vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car v'là toujours ce qui nous fait du tort.
Sans y penser, si le valet de chambre
En conte à maint et maint tendron...
C' n'est pas sa faut' (*regardant Edouard*) mais celle du salon,
Qui s' trouv' trop près de l'antichambre.

EDOUARD.

De l'amour redoutons les armes,
Au hasard il lance ses traits...
Telle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette a bien quelques attraits ;
Maint grand seigneur parfumé d'ambre,
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, *au public.*

Des grands tableaux esquissant la copie,
Le vaudeville, en ses légers essais,

Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français :
Depuis janvier jusqu'en décembre,
Vous, messieurs, qui donnez le ton,
Daignez parfois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.

FIN DE FRONTIN MARI-GARÇON.

V. Sciolla Rev. Arc.

V. Si stampi,
BESSONE per la G. Cancell.

TABLE.

DE L'IMPRIMERIE
DES HÉRITIERS BIANCO ET COMP.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE.

TOME DEUXIÈME.



TURIN 1831.
Chez les FRÈRES REYCEND et C.e
Libraires du Roi, sous les arcades de la Foire.

RODOLPHE,

OU

FRÈRE ET SOEUR,

DRAME EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Madame, le 20 novembre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

RODOLPHE, ancien marin, négociant.
ANTOINE, son associé.
THÉRÈSE, sœur de Rodolphe.
LOUISE, sœur d'Antoine.

La scène se passe à Dantzick.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales. Sur le devant à droite du spectateur, une table de bureau chargée de cartons et de papiers; plus loin, du même côté, un secrétaire.

RODOLPHE,

OU

FRÈRE ET SOEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, *seul*, *assis devant une table*, *et tenant une lettre à la main.*

Ma sœur! il me demande ma sœur en mariage! le moyen de refuser un aussi riche parti! Moi, Rodolphe, capitaine corsaire, et rien de plus. D'un autre côté, je ne peux pas me jouer d'un galant homme; il faut donc lui avouer la vérité, morbleu! (*Il se lève.*) Le jour où j'ai enlevé à l'abordage le pavillon ennemi, j'ai eu moins de peine qu'aujourd'hui en composant cette épître. (*Il lit.*)

« Monsieur, vous m'offrez votre fortune et votre main pour ma sœur Thé-

rèse ; ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser pour cela, car Thérèse ne m'appartient pas ; Thérèse n'est pas ma sœur. C'est un secret que ni elle ni personne au monde ne soupçonnait jusqu'ici ; mais la démarche que vous faite aujourd'hui me force, pour la première fois, à rompre le silence, et à vous confier les principaux évènements de ma vie. » (*S'interrompant.*) Oui, je le dois, ne fût-ce que pour Thérèse. (*Continuant.*) « Il y a quatorze ans, j'en avais seize alors, j'étais simple matelot, et le plus mauvais sujet peut-être de toute la marine. Mal vu par mes chefs, à cause de mon indiscipline ; redouté de mes camarades, avec qui je me battais à chaque instant, j'allais sans doute être mis à l'écart, lorsqu'un jour nous abordons des flibustiers chargés de riches dépouilles ; le combat fut long et terrible. La victoire nous resta ; et, tandis que mes camarades couraient au pillage, j'aperçois une femme mourante, tenant dans ses bras une petite fille de trois ou quatre ans. — Qui êtes-vous? me dit-elle d'une voix faible. — Rodolphe, un simple matelot. — Rodolphe, je vous donne ma fille, cette pauvre orpheline ; que ce soit votre part du butin. Soyez son pro-

tecteur, son frère, et n'oubliez pas qu'un jour je vous en demanderai compte. » (*S'interrompant.*) Oui, je la vois encore. J'ignore ce qui se passa en moi ; mais cette mère expirante qui me léguait sa fille, et qui, de là-haut sans doute, allait toujours veiller sur mes actions ; cette idée seule changea tout mon être, toutes mes habitudes. Plus de vin, plus d'indiscipline, plus de querelles ; je devins le meilleur sujet de l'équipage ; et maintenant encore, n'est-ce pas à son souvenir que je dois mon état, mon bien-être, ma fortune? Eh bien! où en étais-je donc? (*Reprenant la lettre, et lisant.*) « J'acceptai la succession. Je débarquai, tenant dans mes bras ma petite Thérèse que j'appelai ma sœur ; et pendant dix années, tout ce que je gagnai dans mes courses sur mer fut sacré à son éducation et à son établissement. Elle avait quatorze ans, et moi vingt-six, quand nous vînmes nous fixer ici, à Dantzick, auprès du brave Antoine, mon associé. » (*S'interrompant.*) Ah! je le sens bien, c'était alors que j'aurais dû apprendre à nos amis, et à Thérèse elle-même, qu'elle n'était pas ma sœur ; mais il m'en coûtait de renoncer à ce nom ; et puis

il aurait peut-être fallu la quitter, nous séparer, et cela m'était déjà impossible; j'avais pris l'habitude de l'avoir près de moi. Enfin, ses soins et son affection étaient nécessaires à mon bonheur. Qu'ai-je fait? et qu'en est-il arrivé? que Thérèse n'a jamais vu en moi que son frère, et n'aura jamais qu'une amitié de sœur; tandis que moi, je l'aime comme un insensé, comme un furieux: la vue d'un amoureux me met au supplice; et hier, quand j'ai reçu cette lettre, où ce jeune officier me demandait ma sœur en mariage, j'ai sauté sur mes pistolets pour aller lui en demander raison. Il faut prendre un parti. (*Lisant tout bas.*) Oui, je lui dis là toute la vérité; et tantôt, quand nous serons seuls, quand tous les ouvriers seront partis, je ferais le même aveu à Thérèse. Il est vrai que tous les jours je forme ce projet, et que je n'ai pas encore pu l'exécuter; mais aujourd'hui j'en aurai le courage. Ah, mon Dieu! la voici.

SCÈNE II.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Mon frère ! mon frère !

RODOLPHE, *brusquement.*

Qu'est-ce que c'est ? Tu viens encore me déranger.

THÉRÈSE.

Là ! Ne vas-tu pas me gronder ? je viens t'avertir que le déjeuner est prêt.

RODOLPHE, *de même.*

Je ne puis dans ce moment ; je suis à travailler. Mais toi, rien ne t'empêche.

THÉRÈSE.

Non pas ; j'aime bien mieux attendre ; car je n'ai pas d'appétit quand nous ne déjeunons pas ensemble.

RODOLPHE.

Vraiment. (*S'adoucissant.*) Je te demande pardon, Thérèse, de t'avoir brusquée tout à l'heure ; j'étais occupé.

THÉRÈSE.

Oh! je le vois bien, et beaucoup ; car vous n'avez seulement pas songé à m'embrasser.

RODOLPHE.

Tu crois?

THÉRÈSE.

Sans doute; (*Tendant la joue.*) et puisque vous êtes pressé, dépêchez-vous. (*Rodolphe l'embrasse.*) Eh bien! ne semble-t-il pas qu'il me fait une grâce?

RODOLPHE, *vivement.*

Moi! oh! non, certainement; mais vois-tu, Thérèse...

THÉRÈSE, *lui faisant signe de la main.*

C'est bien, c'est bien, monsieur, que je ne vous dérange pas à votre travail. Tiens, je m'en vais prendre le mien; et pendant que tu écriras, je broderai auprès de toi sans faire de bruit. (*Elle va chercher une chaise de l'autre côté du théâtre, et la place auprès de la table où Rodolphe est occupé à écrire.*) De sorte que nous serons chacun à notre ouvrage, sans cesser d'être ensemble.

RODOLPHE, *à part.*

Et comment renoncer à ce bonheur, à cette douce intimité? (*Se mettant à écrire sans la regarder.*) Qu'est-ce que tu fais là?

THÉRÈSE.

Une cravate brodée pour toi. (*Se levant et s'appuyant sur le dos du fauteuil de Rodolphe.*) Et vous, monsieur, toujours dans

vos livres à parties doubles. Voilà-t-il des colonnes de chiffres!

RODOLPHE.

Oui. J'établis mon compte, et celui de ce bon Antoine, mon associé.

THÉRÈSE.

Mon ami, sommes-nous bien riches?

RODOLPHE.

Juges-en toi-même. Nous avons pour notre part plus de cent mille francs: moi qui, il y a quelques années, n'avait pas un sou vaillant; et quand je pense que c'est à Antoine que je dois tout cela!

THÉRÈSE.

Il serait possible!

RODOLPHE.

C'est lui qui, dans l'origine, m'a prêté de l'argent, m'a associé à ses bénéfices; c'est lui qui, par ses soins et sa prudence, a doublé ici nos capitaux, tandis que je les exposais sur mer.

THÉRÈSE.

Oui, tu as toujours été pour les entreprises et les aventures.

RODOLPHE.

Que trop! car il y a quelques années, j'avais voulu, contre ses avis, tenter à moi seul une expédition qui avait complètement échoué; j'étais ruiné. Antoine vint

me trouver, m'apporta sa part, me força d'en prendre la moitié. Il fallut bien accepter, quitte à lui rendre plus tard; et c'est ce que je fais aujourd'hui, à son insu. Mais, excepté cela, tu sens bien que depuis je n'ai rien fait sans le consulter.

THÉRÈSE.

Et tu as bien raison. Ce brave M. Antoine! quel excellent cœur! Depuis que je sais cela, je vais l'aimer encore plus qu'auparavant.

RODOLPHE.

Tu l'aimes donc beaucoup?

THÉRÈSE.

Sans doute; et lui aussi, il me le dit du moins à chaque instant.

RODOLPHE, *se levant.*

Comment! il te le dit? je ne m'en suis cependant pas aperçu.

THÉRÈSE.

Je crois bien; quand tu es ici, vous ne parlez que de commerce et de spéculations, mais quand nous sommes tous deux, ou avec Louise, sa sœur; il est si bon et si aimable!

RODOLPHE, *à part.*

Il se pourrait! lui, Antoine, mon ami! s'il est vrai.

THÉRÈSE.

Eh bien! qu'as-tu donc?

RODOLPHE.

Rien. (*A part.*) Qu'allais je faire? soupçonner mon bienfaiteur! Pauvre Antoine! qui n'a pour nous deux qu'une amitié de frère! Il en est d'autres plus redoutables! et cette lettre...

THÉRÈSE.

Rodolphe, d'où vient le trouble où je te vois, et quel est ce papier?

RODOLPHE.

Il vous concerne autant que moi; c'est de M. Muller, ce jeune officier que plusieurs fois nous avons rencontré à la promenade.

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu! celui à qui tu as cherché querelle, et avec qui tu voulais te battre, parce que quelquefois il m'avait regardée.

RODOLPHE, *avec amertume.*

J'avais peut-être tort. Voilà qu'aujourd'hui il vous demande en mariage.

THÉRÈSE, *avec joie.*

Moi! en mariage! quel bonheur! je craignais que ce ne fût un cartel. Tu lui répondras, n'est-ce pas, et bien honnêtement.

RODOLPHE.

Que lui dirai-je?

THÉRÈSE.

Qu'il nous fait bien de l'honneur; mais que je ne veux pas me marier; que je veux toujours rester avec toi.

RODOLPHE.

Il serait vrai!

THÉRÈSE.

Eh bien! est-ce que cela t'étonne? toi qui parles, n'as-tu pas déjà refusé plusieurs fois de riches partis? tu ne me l'as pas dit, mais je l'ai su. Eh bien! je veux suivre ton exemple; nous sommes si heureux! pourquoi changer? Un frère et une sœur qui s'aiment bien, il n'y a rien de plus doux au monde. Tous les ménages que je vois ont des querelles, des disputes; nous, jamais, non; ce que veut l'un de nous est toujours ce que l'autre désire; de sorte qu'aucun n'obéit, et pourtant nous commandons tous deux.

RODOLPHE.

Oui, oui, Thérèse, tu as raison; je crois que je suis bien heureux.

THÉRÈSE, *avec joie.*

Oui, n'est-ce pas, je tiens bien ton ménage? tu es content de moi?

RODOLPHE.

Oui, Thérèse, oui, ma bonne sœur.

THÉRÈSE.

Dame! je mets le plus d'économie que

je peux; mais c'est toi qui dépenses toujours; à chaque instant des robes nouvelles, des fichus que tu achètes pour moi; aussi le dimanche, quand tu me donnes le bras, et que nous nous promenons ensemble, en passant près de nous, on dit souvent à voix basse : « Voilà un joli couple. » Je ne fais pas semblant de comprendre, mais cela me fait plaisir, et je te serre le bras pour te dire : *Entends-tu?*

RODOLPHE.

Oui, morbleu! je n'entends que trop bien, sur-tout quand il y a des jeunes gens comme M. Muller. Mais n'en parlons plus; je vais lui envoyer ta réponse, et si tu savais combien elle m'a fait plaisir; si je te disais, Thérèse, pour quelle raison... Hein! qui vient déjà nous déranger?

THÉRÈSE.

C'est notre ami Antoine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE.

ANTOINE.

Oui, mes amis, je viens de faire un tour sur le port, et j'apporte de bonnes nou-

velles. Rodolphe, le brick l'*Aventure* est en rade; on l'a signalé ce matin.

RODOLPHE.

En vérité!

ANTOINE.

Il y a là-dessus vingt mille francs de marchandises qui nous appartiennent. Hein, mon garçon, encore quelques voyages comme celui-là, et nous pourrons expédier aussi des navires à notre compte. Quel plaisir! quand nous entendrons dire sur le port : « A qui appartient ce brick, ou ce beau trois-mâts? » et qu'on répondra : « C'est à la maison ANTOINE, RODOLPHE *et Compagnie.* »

RODOLPHE, *en riant.*

Voyez-vous l'ambition du commerce?

ANTOINE.

Par exemple, il faudra chercher pour notre navire un beau nom. C'est mademoiselle Thérèse qui se chargera de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est déjà fait; il s'appellera le brick LES DEUX AMIS!

ANTOINE, *attendri.*

Les Deux amis! Oui, elle a raison; il n'y a pas de plus beau nom que celui-là. C'est pourtant bien simple; eh bien! il

m'aurait fallu un mois pour le trouver. Ah çà, je ne te dérange pas?

RODOLPHE.

Non, sans doute.

ANTOINE.

C'est que, me trouvant près de chez toi, je me suis dit : Je vais lui faire une petite visite d'amitié. J'ai bien fait, n'est-il pas vrai? (*Lui donnant une poignée de main.*) Tu ne sais pas? les cotons sont en baisse, les cafés se soutiennent, et on offre des colzas à vingt-cinq florins. Qu'est-ce que tu en penses?

THÉRÈSE.

Il me semble, monsieur Antoine, que vos visites d'amitié ressemblent à des conférences de commerçants.

ANTOINE.

Non, ce que j'en dis, ce n'est pas pour affaires, c'est pour causer, et voilà tout. A propos, j'oubliais. Dites donc, mes amis, je marie ma sœur.

RODOLPHE.

Comment !

THÉRÈSE.

Et c'est aujourd'hui que vous nous l'apprenez ?

ANTOINE.

Eh! parbleu, je ne le sais que d'hier.

J'étais à faire une addition, et Louise travaillait auprès de moi.

THÉRÈSE, *regardant Rodolphe.*

Comme nous, ce matin.

ANTOINE.

Quand je m'aperçois qu'elle pleurait. « Louise, que je lui dis, pourquoi que tu pleures pendant que je travaille ? ça me fait tromper. » Elle me répond : « Ce n'est pas ma faute, c'est que Julien va partir. — Tu l'aimes donc? — Eh ! oui, sans doute. » Julien est un jeune homme, notre voisin, qui est commis chez un marchand. Je laisse là mon addition, je prends mon chapeau, et je vais à la boutique. « Julien, est-il vrai que vous partez ? — Oui, monsieur. — Et pourquoi? — Pour faire fortune, et revenir ici m'établir. — Et si je vous donne cinquante mille francs? — Je refuserai. — Et ma sœur par dessus le marché ? — J'accepterai. » Et déjà il voulait se jeter à mes pieds. Je le reçois dans mes bras, je le mène dans ceux de ma sœur ; et, dans une demi-heure tout a été arrangé. C'est aujourd'hui que nous signons le contrat, et que nous faisons le repas des fiançailles. Tu en seras, n'est-ce pas? ainsi que vous, mademoiselle Thérèse ?

THÉRÈSE.

Oui, sans doute; mais c'est chez nous qu'on dînera.

RODOLPHE.

Tu as raison, et tu nous commanderas un fameux dîner; entends-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Sois tranquille.

ANTOINE.

Eh bien! voilà des bêtises, et je ne le veux pas; aller ainsi dépenser de l'argent pour rien.

RODOLPHE.

Ça te convient bien de parler; toi, qui viens de donner cinquante mille francs à ta sœur!

ANTOINE.

Quelle différence! cela, c'est utile, et puis, s'il faut te le dire, c'est à contrecœur que je fais ce mariage; car j'aurais voulu voir à ma sœur un autre époux que celui-là, quoiqu'il soit bien gentil.

THÉRÈSE.

Et qui donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu, mon ami Rodolphe, ici présent. Moi, je n'y entends pas de finesse, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour que lui et ma sœur eussent à s'adorer. Ça

n'a jamais pris, ça n'est pas de ma faute.

THÉRÈSE, *émue.*

Eh bien! par exemple, de quoi vous mêliez-vous? et pourquoi les forcer?

ANTOINE.

Je ne les forçais pas, mais enfin, si cela avait pu s'arranger?

THÉRÈSE, *vivement.*

Cela ne se pouvait pas, puisque Louise en aimait un autre. Vous auriez donc voulu la rendre malheureuse?

ANTOINE.

Moi! la rendre malheureuse? (*A Rodolphe.*) Ah çà, qu'est-ce qu'elle a donc, ta sœur? je ne l'ai jamais vue comme ça.

RODOLPHE, *avec émotion.*

Rien; c'est par amitié pour Louise, et par intérêt pour toi-même.

ANTOINE.

A la bonne heure, mais il ne faut pas me rudoyer pour ça. Je voulais que tu fusses mon frère, c'est manqué; n'y pensons plus. (*Regardant Thérèse.*) Il y aura peut-être quelqu'autre moyen de s'entendre là-dessus.

THÉRÈSE, *qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre.*

Eh! c'est ma chère Louise, c'est la nouvelle mariée!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LOUISE.

LOUISE.

Eh bien ! Antoine, qu'est-ce que tu fais donc ! je t'ai cherché partout. Heureusement que, quand tu n'es pas à ton comptoir, tu es toujours ici, alors j'étais sûre de te trouver. Bonjour, monsieur Rodolphe ! Bonjour, Thérèse ! Vous savez, n'est-ce pas ?...

ANTOINE.

Oui, oui, n'en parlons plus, je leur ai tout dit.

LOUISE.

Tant pire, je leur aurais raconté. (*A Antoine.*) Mais tu es là à causer, et pendant ce temps-là il s'impatiente, il se désespère peut-être.

ANTOINE.

Eh ! qui donc ?

LOUISE.

Julien qui t'attend chez le notaire : le contrat ne se fera pas tout seul ; il faut encore convenir des articles ; mais voilà comme tu es, dès qu'il ne s'agit plus de commerce.

ANTOINE.

Allons, ne vas-tu pas me faire aussi une scène? Je me rends chez ton notaire, et, mieux que cela, je vais lui porter la dot.

LOUISE.

A la bonne heure, mais dépêche-toi; je me figure ce pauvre Julien...

ANTOINE.

N'est-il pas bien à plaindre! Voyons Rodolphe, toi qui es notre caissier, donne-moi des fonds.

RODOLPHE.

Attends, je suis à toi. (*Ouvrant un tiroir.*) Mais auparavant, comme ami de la famille, permets-nous, à Thérèse et à moi, d'offrir notre cadeau à la mariée.

ANTOINE.

La! encore des bêtises, vois-tu, Rodolphe, je te l'ai dit cent fois, tu n'es pas plus né pour le commerce que...

LOUISE.

Dieu! la belle chaîne d'or!

THÉRÈSE, *bas à Rodolphe.*

Ah! que tu es aimable!

RODOLPHE, *de même.*

Ce n'est pas moi, c'est toi qui la lui donnes, car c'est pour Thérèse que je l'avais achetée. (*Il va se mettre à sa table, et compte des billets.*)

ANTOINE.

Je vous le demande, une chaîne d'or à une petite fille comme celle-là! Qu'est-ce qu'il donnera donc à sa sœur, quand elle se mariera! car voilà un bel exemple, mademoiselle Thérèse, j'espère que vous en profiterez.

LOUISE, *mettant la chaîne à son cou.*

Oui, oui, il faut vous marier; c'est si gentil... Regardez donc comme ça brille... Et puis quand vous voudrez, vous ne manquerez pas d'amoureux.

ANTOINE.

Pour ça, j'en réponds; car moi, qui vous parle, j'en connais plus d'un.

RODOLPHE, *qui est à la table, et qui a donné plusieurs fois des marques d'impatience.*

Viens donc au moins m'aider, je ne sais pas si j'ai là ton compte.

ANTOINE, *sans le regarder.*

Eh! va toujours, je m'en rapporte à toi. (*A Thérèse.*) Et ceux dont je vous parle là, mademoiselle Thérèse, ce sont des gens qui vous recherchent pour vous, et non pour les écus de votre frère.

RODOLPHE.

C'est pour toi que je fais ce bordereau; si tu ne viens pas examiner...

ANTOINE.

J'y suis, j'y suis, mon ami: vingt, vingt-

cinq, trente; voilà trente mille francs. (*A Thérèse.*) Vous penserez à ce que je vous ai dit, à vos moments perdus, à votre aise, parce que j'ai pour vous un jeune homme en vue.

LOUISE.

Je gage que je le connais.

ANTOINE.

Je te dis que non.

LOUISE.

Je te dis que si.

ANTOINE.

Eh! je te dis que non.

RODOLPHE, *impatienté, les interrompant.*

Ah çà, morbleu! finirez-vous? Il me semble que quand il s'agit d'affaires, on doit être à ce que l'on fait.

ANTOINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend donc? j'y suis plus que toi. (*Regardant le bordereau.*) Quarante mille francs en effet, les voici. Plus, dix mille francs comptant.

RODOLPHE.

Ou c'est tout comme; un billet passé à mon ordre, que je dois toucher aujourd'hui chez Durand, négociant.

ANTOINE.

Eh bien! cours vite les chercher pen-

dant que je vais arrêter les comptes et signer le reçu.

RODOLPHE.

Ils ont un caissier qui va me tenir un quart d'heure.

LOUISE.

Encore des retards, raison de plus pour se presser. (*Prenant le bras de Rodolphe.*) J'y vais avec vous.

ANTOINE.

Eh bien! allez vite, allez donc.

LOUISE, *en sortant.*

Ne vous faites pas attendre, c'est pour midi. (*Elle sort avec Rodolphe.*)

SCÈNE V.

ANTOINE, THÉRÈSE.

ANTOINE, *les regardant sortir.*

C'est ça. J'aime autant qu'ils s'en aillent, parce que, s'il faut vous le dire, mademoiselle Thérèse, je ne suis pas fâché de me trouver seul avec vous.

THÉRÈSE.

Et pourquoi?

ANTOINE.

Oh! pourquoi. Tenez, moi, j'ai un style de négociant, et, dans mes conversations

comme dans mes lettres de commerce, je vais droit au fait; voici donc l'affaire en question. Je suis le meilleur ami de votre frère, je suis son associé; tout entier à mon négoce, rien jusqu'ici n'avait manqué à mon bonheur; mais depuis quelque temps, ça n'est plus ça, je ne suis plus heureux.

THÉRÈSE.

Vous, M. Antoine, il se pourrait?

ANTOINE.

J'étais bien sûr que ça vous ferait du chagrin, parce que vous êtes bonne. Oui, mademoiselle Thérèse, je trouve que ma maison est trop vaste, que mon comptoir est trop grand; il y a toujours là, à côté de moi, quelque chose que je cherche et que je ne trouve pas. Enfin, ce qui me manque, c'est une bonne femme, et si vous le voulez, mademoiselle, nous arrangerons cette affaire-là; car c'est de vous que je suis amoureux.

THÉRÈSE.

O ciel! je n'en reviens pas, m'avouer ainsi tout uniment...

ANTOINE, *froidement.*

Dame! je vous le dis comme ça est: j'ai trente-cinq ans, une jolie fortune et une bonne réputation. Vous ne trouverez

pas en moi un malin, mais un bon enfant. Vous mènerez tout à votre gré, comme ici, comme chez votre frère, ou plutôt, comme vous l'aimez autant que moi, nous ne nous quitterons pas, nous ferons ménage ensemble. Ce n'est pas quand je vais être heureux, que je veux qu'il cesse d'être mon associé.

THÉRÈSE.

Antoine, que de bonté! que de générosité!...

ANTOINE.

Du tout! ça ne me coûte rien; votre bonheur d'abord! et puis le mien après, si ça se peut sans vous gêner.

THÉRÈSE.

Si vous saviez dans quel embarras je me trouve! Je ne sais comment reconnaître, comment vous répondre. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cela à mon frère?

ANTOINE.

Je m'en serais bien gardé! Rodolphe est mon ami, mon débiteur, puisque j'ai été assez heureux pour lui rendre quelques services, et si je lui avais dit : Frère, j'aime ta sœur, veux-tu me la donner? Il m'aurait répondu sur-le-champ, comme moi ce matin à Julien : Tiens, la voilà, elle est à toi; et peut-être, Thérèse, cela ne vous

aurait-il pas convenu; parce qu'il peut y avoir des raisons, des causes que les frères ne connaissent pas; par ainsi je me suis dit : Je vais d'abord en parler à Thérèse, et si elle y consent, le reste ne sera pas long.

THÉRÈSE.

Peut-être vous trompez-vous; car si ma franchise doit égaler la vôtre, je vous avouerai que je n'ai pas l'idée de me marier.

ANTOINE.

Je comprends, vous en aimez un autre.

THÉRÈSE.

Non, et même, si j'avais un choix à faire, c'est vous, Antoine, que je préférerais.

ANTOINE.

Il serait possible!

THÉRÈSE.

Mais je vous l'ai dit, je ne vois en vous que l'ami de mon frère, que le mien; je crains de vous fâcher en vous l'avouant, mais je n'ai point d'amour pour vous, je n'ai que mon amitié à vous offrir.

ANTOINE.

Dites-vous vrai? eh bien! morbleu! c'est tout ce que je demande, et puis le reste viendra plus tard. Qu'un joli garçon soit exigeant, rien de mieux. Mais moi je suis

encore trop heureux de ce que vous voulez bien m'accorder. (*Lui baisant la main.*) Oui, ma petite Thérèse, je vous jure que cet aveu-là suffit à mon bonheur, et que jamais...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; RODOLPHE, *qui est entré avant la fin de la scène.*

RODOLPHE.

Qu'ai-je entendu!

THÉRÈSE.

Ah! mon frère!

ANTOINE.

Eh bien! il arrive à propos, et il va être joliment content. (*Allant à lui.*) Viens donc, mon ami, si tu savais...

RODOLPHE, *brusquement.*

Laissez-moi.

ANTOINE.

Eh bien! à qui en as-tu donc? est-ce à moi que tu parles?

RODOLPHE.

A vous-même.

THÉRÈSE.

Mon frère.

RODOLPHE, *avec emportement.*

Taisez-vous; mêlez-vous de ce qui vous regarde.

ANTOINE.

Ah! je vois ce que c'est : parce que toi, qui es sévère en diable, tu m'as vu lui baiser la main; mais sois tranquille, quand tu connaîtras mes intentions....

RODOLPHE.

Du tout, monsieur, du tout! ce n'est pas cela. Ma sœur... ma sœur est sa maîtresse, qu'on lui fasse la cour, qu'elle prête l'oreille à tous les propos, cela m'est parfaitement indifférent.

THÉRÈSE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

RODOLPHE.

Ce qu'il m'importe, c'est d'avoir un associé qui s'occupe de son état et qui songe à ses affaires. (*S'approchant de la table.*) J'en étais sûr, le compte n'est pas arrêté, le reçu n'est pas fait; vous aviez apparemment d'autres soins plus importants.

ANTOINE.

Que diable de querelle vient-il me chercher là? Que je le signe à présent ou dans une heure, qu'est-ce que cela fait?

RODOLPHE.

Cela fait... cela fait que chaque jour il

en est ainsi, que toutes les affaires sont négligées, et pourquoi? parce qu'au lieu de rester à son comptoir, monsieur est toute la journée hors de chez lui, et c'est sur moi seul que retombe tout le travail.

ANTOINE.

Eh mais! au bout de dix ans, voilà la première fois qu'il s'en plaint.

RODOLPHE, *éclatant.*

Parce qu'il y a un terme à tout, parce que cela devient insupportable, et que je ne peux plus y tenir.

ANTOINE.

Ah ça, morbleu! tu le prends là sur un ton...

RODOLPHE.

J'en ai le droit; et s'il ne vous convient pas, il y a un moyen de nous mettre d'accord. Dans une heure, vous recevrez l'argent qui vous revient, celui que je vous dois. J'en ai fait le compte ce matin, et désormais nous ne travaillerons plus ensemble.

THÉRÈSE.

Rodolphe, qu'est-ce que tu dis là?

ANTOINE, *stupéfait.*

Comment!

RODOLPHE.

Il faut que cela finisse; quand on ne

s'entend plus, le mieux est de ne pas se voir.

ANTOINE.

Comment! tu me chasses de chez toi! tu te souviendras que c'est toi.

THÉRÈSE.

Antoine, Antoine! moi, je vous conjure de rester.

ANTOINE.

Non pas; je suis fier aussi, moi, et si jamais je remets les pieds ici...

RODOLPHE.

A la bonne heure.

ANTOINE.

Après un pareil traitement, il faudrait que je fusse bien lâche. (*En sanglottant.*) Ne crois pas que je te regrette, au moins.

RODOLPHE.

Et moi donc.

ANTOINE.

Un mauvais caractère.

RODOLPHE.

Un brouillon.

ANTOINE.

Un ingrat.

RODOLPHE.

Un fou.

ANTOINE.

Je trouverai dix amis qui vaudront mieux que toi.

RODOLPHE.

Eh bien ! prends-les, et que je n'entende plus parler de toi.

ANTOINE, *étouffant.*

C'est dit; oui, oui, et je suis enchanté de ne plus te revoir. (*A part, en s'en allant.*) Ah ! mon Dieu, mon Dieu! j'étouffe; j'en mourrai, c'est sûr.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, RODOLPHE.

(*Thérèse est assise dans un coin, et pleure; Rodolphe, sans la regarder, se promène avec agitation.*)

RODOLPHE.

Comptez donc sur les amis ! ils profitent de votre confiance pour vous trahir. Moi, qui tous les jours les laissais ensemble; moi qui, ce matin encore, le vantais à Thérèse, tandis que depuis longtemps j'aurais dû me douter de ses projets! (*S'arrêtant devant Thérèse.*) Eh bien! vous pleurez, vous êtes désolée de son départ.

THÉRÈSE.

Oui, sans doute; mais plus encore

d'avoir vu mon frère injuste et cruel : c'est la première fois.

RODOLPHE.

C'est votre faute, pourquoi m'avez-vous trompé.

THÉRÈSE.

Moi !

RODOLPHE.

Oui, vous n'avez refusé ce matin M. Muller, ce jeune officier, que parce qu'en secret vous aimiez Antoine ; non pas, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne soyez libre de l'épouser, ce n'est certainement pas moi qui vous en empêcherai, mais j'ai dû être blessé de votre manque de confiance.

THÉRÈSE.

Comment ! tu peux supposer que M. Antoine...

RODOLPHE.

Vous me ferez peut-être accroire que tantôt ici, il ne vous a pas parlé d'amour ?

THÉRÈSE.

Pourquoi le nierai-je ? c'est la vérité.

RODOLPHE.

Vous voyez donc bien qu'il voulait vous séduire.

THÉRÈSE.

Il m'a offert son cœur, sa fortune et sa main.

RODOLPHE, *à part.*

Le perfide ! (*Haut.*) Et je suis arrivé au moment où il vous remerciait.

THÉRÈSE.

Oui, il me remerciait de mon amitié, car c'est la seule chose que je lui aie accordée.

RODOLPHE.

Que dites-vous ? Vous lui auriez répondu...

THÉRÈSE.

Que je l'acceptais pour ami, et non pour époux.

RODOLPHE, *confondu.*

Quoi !

THÉRÈSE.

J'ai ajouté ce que vous saviez déjà, que je ne voulais pas me marier, que je voulais toujours rester avec vous ; il est vrai qu'alors je vous croyais meilleur : je ne vous avais jamais vu aussi méchant qu'aujourd'hui.

RODOLPHE, *à part.*

Dieu ! qu'ai-je fait ! (*Haut.*) Oui, Thérèse, tu as raison, je suis un malheureux ; je suis indigne de votre amitié à tous deux ! Pauvre Antoine ! comme je l'ai traité ! lui, mon ami, mon bienfaiteur !

THÉRÈSE.

Tu a rompu avec lui.

RODOLPHE.

Est-ce possible ?

THÉRÈSE.

Tu l'as chassé de chez toi.

RODOLPHE.

Oh! non, non, pour cela je ne le crois pas.

THÉRÈSE.

Et le jour où sa sœur se marie, le jour où il devait venir dîner avec nous en famille.

RODOLPHE.

Je l'ai chassé! mon meilleur ami! mon frère! (*A Thér.*) J'étais donc bien en colère?

THÉRÈSE.

Jamais je ne t'ai vu dans un état pareil ; tes traits étaient renversés, ta physionomie n'était pas reconnaissable ; bien certainement, Rodolphe, tu souffrais.

RODOLPHE.

Oui, j'éprouvais un mal affreux ; ma tête n'était plus à moi ; mais cela va mieux, et si je revoyais Antoine, je serais tout-à-fait heureux. Dis-moi, Thérèse, crois-tu qu'il revienne.

THÉRÈSE.

Non, il l'a juré ; mais si tu allais chez lui, si tu lui tendais la main.

RODOLPHE.

Tu as raison, mais je n'ose pas; après ce qui s'est passé, j'aurais honte à paraître devant lui, du moins dans ce moment.

THÉRÈSE.

Eh bien! j'irai.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne!

THÉRÈSE.

Je lui dirai: « Antoine, je viens de la part de mon frère; embrassons-nous, et que tout soit oublié. »

RODOLPHE.

Ah! tu l'embrasseras? Oui, oui, tu as raison, ou plutôt, si tu lui écrivais de venir te parler, et que ce fût ici que notre réconciliation eût lieu.

THÉRÈSE.

Comme tu voudras, j'écrirai.

RODOLPHE.

Adieu, Thérèse, adieu, ma sœur; j'ai besoin de prendre l'air, cette scène m'a bouleversé; je vais un moment sur le port. Tu vas écrire, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Oui. Tu ne m'en veux donc pas?

RODOLPHE, *revenant et l'embrassant.*

Moi, jamais. Adieu, adieu, Thérèse. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, *seule.*

Qu'a-t-il donc? je ne l'ai jamais vu dans un pareil trouble, et moi-même ?..... Je ne sais pourquoi : mais tout-à-l'heure, quand il m'a serré dans ses bras, j'étais tout émue, mon cœur battait avec violence ; par un mouvement involontaire, je me suis éloignée de lui : quoique heureuse, il me semblait que je faisais mal. (*En souriant.*) Allons suis-je folle ? où est le mal d'embrasser son frère ? Ecrivons. Aussi, je vous le demande, ce Rodolphe, qui d'ordinaire est la bonté et la douceur même, aller s'emporter ainsi à l'idée seule de mon mariage. Eh bien ! je le conçois presque ; car tantôt, lorsque Antoine a parlé du projet qu'il avait eu de marier Louise et mon frère, j'ai senti un mouvement de dépit et de colère ; peu s'en est fallu que je ne lui cherchasse querelle. Je voudrais bien savoir si toutes les sœurs sont comme cela pour leurs frères ; il faudra que je demande... Ah ! c'est Louise. (*Se levant et fermant la lettre.*)

SCÈNE IX.

Thérèse, Louise, *un mouchoir à la main, en costume de mariée.*

LOUISE, *pleurant.*

Ah! mon Dieu, mon Dieu! qui est-ce qui se serait attendu à cela?

THÉRÈSE.

Qu'as-tu donc, ma chère Louise?

LOUISE.

Pardine! mamzelle, vous le savez bien; puisque vous étiez témoin. Est-ce que mon frère ne vient pas de rentrer dans un état à fendre le cœur? il jure, il pleure, il s'emporte, tout cela à la fois. Ah, mon Dieu! que les hommes ont un vilain caractère! se fâcher comme cela, et au moment d'une noce encore! comme s'ils n'auraient pas pu attendre après mon mariage; mais les frères n'ont aucun égard.

THÉRÈSE.

Calme-toi, tout cela s'arrangera.

LOUISE.

Du tout; car Julien aussi se désole. Si vous saviez comme à son tour Antoine l'a traité! ce pauvre garçon a eu le con-

tre-coup, lui, et le plus terrible, c'est que mon frère ne veut plus entendre parler de mariage; c'est qu'il veut que je rende tout de suite... tout de suite, la belle chaîne d'or que M. Rodolphe m'a donnée: je vous demande pourquoi; car enfin je ne suis pas brouillée avec votre frère.

THÉRÈSE.

Sois tranquille, Rodolphe est déjà revenu à la raison, et j'espère que bientôt Antoine lui-même.....

LOUISE.

Ah! tâchez, je vous en prie, et le plus tôt possible, car la cérémonie est pour deux heures; mais enfin dites-moi donc comment ça est venu?

THÉRÈSE.

Je ne sais; j'étais là à causer avec Antoine, et je crois qu'il me baisait la main lorsque Rodolphe est entré.

LOUISE.

Et c'est pour cela qu'il s'est fâché? Ah bien! mon frère est bien meilleur enfant; on m'embrasserait bien tant qu'on voudrait, que cela lui serait égal.

THÉRÈSE.

Quoi! ça ne lui cause aucune émotion?

LOUISE.

Du moins je ne m'en suis pas aperçue.

Mais Julien, c'est différent, il est comme un lion; mais cette colère-là n'empêche pas de l'aimer, au contraire; seulement ça dégoûterait presque d'être coquette, parce que, voyez-vous, dès qu'il est malheureux, je le suis aussi.

THÉRÈSE.

Bonne Louise! et tu partages de même tous les chagrins de ton frère?

LOUISE.

Oh! je l'aime beaucoup, c'est vrai; mais ce n'est pas tout-à-fait de même.

THÉRÈSE.

Comment, est-ce que ce sentiment-là n'est pas le plus doux, le premier des devoirs? Est-ce que ton frère n'est pas l'objet constant de toutes tes pensées?

LOUISE.

Dam'! j'y pense quand ça vient, quand il est là; mais pour Julien, c'est autre chose. Je ne sais pas comment ça se fait, mais le jour, la nuit, son image est toujours devant mes yeux.

THÉRÈSE, *un peu émue.*

Comment! lorsque ton frère te quitte, lorsqu'il s'éloigne de toi pour quelques instants, cela ne te fait pas de chagrin?

LOUISE.

Ma foi non, parce que je me dis: « Il

reviendra. » Mais, par exemple, quand Julien fait seulement un petit voyage, il me semble que je ne dois plus le revoir, que tout est fini pour moi, que je suis seule au monde. Pour abréger le temps, je me désespère, je compte les heures, les minutes; et dès que je l'aperçois, oh! j'éprouve une joie, un bonheur qui fait tout oublier.

THÉRÈSE, *à part, avec émotion et frayeur.*

Ah, mon Dieu! (*Haut.*) Et, dis-moi, Louise, quand ton frère te prend la main, quand il t'embrasse.

LOUISE.

Je ne m'en aperçois seulement pas; mais Julien (*à voix basse*), c'est bien différent. Je ne peux pas dire... j'éprouve d'abord comme une émotion, et puis comme un battement de cœur qui me coupe la respiration.

THÉRÈSE.

Il se pourrait?

LOUISE.

Mais ça n'est pas étonnant, et je v en dirai bien la cause, si vous voulez; c'est que j'aime l'un comme mon frère, et l'autre comme mon amoureux. (*A Thérèse qui chancelle, et qui s'appuie contre le fauteuil.*) Eh bien! eh bien! mademoiselle Thérèse, qu'avez-vous donc?

THÉRÈSE, *se cachant la figure.*

Ah ! malheureuse !

LOUISE.

Est-ce que je vous ai fâchée ? est-ce que je vous ai fait de la peine ?

THÉRÈSE.

Non, non, je te remercie. Louise, va trouver ton frère, remets-lui cette lettre, je veux lui parler ; crois-tu qu'il vienne ?

LOUISE.

Ah! oui, mademoiselle; car tout-à-l'heure, chez nous, tout en disant qu'il ne reviendrait jamais ici, à chaque instant il prenait son chapeau comme pour sortir ; et tenez, tenez, le voici.

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon, laisse-nous.

LOUISE.

Vous arrangerez cela, n'est-ce pas ? et quant à la chaîne d'or, s'il vous en parle, dites-lui que je l'ai rapportée, et qu'on n'en a pas voulu.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE, *qui est entré d'un air rêveur, lève les yeux et aperçoit sa sœur.*

ANTOINE, *à Louise.*

Que fais-tu ici?

LOUISE.

Rien, mon frère; je m'en vais. (*A part.*) Je m'en vais consoler Julien. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

ANTOINE, THÉRÈSE.

(*Antoine a un air embarrassé et regarde de tous côtés.*)

THÉRÈSE, *regardant du côté de la chambre de Rodolphe.*

Oui, il n'y a pas à hésiter, je n'ai qu'un seul moyen. (*Allant au devant d'Antoine qui est dans le fond.*) Vous voici, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Oui, j'étais sorti pour prendre l'air, et en revenant, en voyant cette maison où

je venais chaque jour, je me suis trompé de porte, je croyais rentrer chez moi.

THÉRÈSE.

Vous avez eu raison.

ANTOINE.

Au fait, j'ai juré de ne plus voir Rodolphe; mais vous, Thérèse, c'est bien différent!

THÉRÈSE.

Je vous remercie (*montrant la lettre qui est sur la table*); car je vous avais écrit pour vous supplier de revenir, de vous raccommoder avec mon frère.

ANTOINE.

Moi! après la manière dont il m'a traité!

THÉRÈSE.

Il reconnaît ses torts, il brûle de vous en demander pardon; mais il n'ose pas vous voir et vous embrasser.

ANTOINE.

Vraiment! Rodolphe! mon ami! où est-il! Venez, conduisez-moi vers lui.

THÉRÈSE.

Un instant. Pour mieux sceller votre réconciliation, pour que désormais vous soyez toujours unis, j'ai une demande à vous faire.

ANTOINE.

Vous, morbleu! parlez; tout ce que je possède est à vous deux.

THÉRÈSE.

Vous m'avez dit ce matin que vous m'aimiez, que vous vouliez m'épouser.

ANTOINE.

Ah! c'eût été le bonheur de ma vie.

THÉRÈSE.

Eh bien! si vous m'aimez encore, si ma main peut avoir pour vous quelque prix, je vous la donne, elle est à vous.

ANTOINE, *d'un air incrédule.*

Comment? il se pourrait! Je vous en prie, Thérèse, ne m'abusez pas; il y aurait de quoi en mourir.

THÉRÈSE.

Je suis prête à vous épouser cette semaine, demain, aujourd'hui, si cela se peut.

ANTOINE.

O ciel! un bonheur si grand, si inattendu! c'est tout au plus si j'ai la force d'y résister.

THÉRÈSE.

Antoine, mon bon Antoine, mon ami, calmez-vous, et écoutez-moi. J'y mets une condition: c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous irez demander le consentement de mon frère.

ANTOINE.

J'y vais.

THÉRÈSE.

Et s'il hésitait ?

ANTOINE.

Il n'hésitera pas.

THÉRÈSE.

Enfin, vous lui direz que c'est moi, moi qui le veux, entendez-vous, Antoine?

ANTOINE.

Parbleu! si j'entends... Tenez, le voici; c'est lui. Restez, et voûs allez voir.

THÉRÈSE.

Non, je vous en supplie. (*En s'en allant.*) Ah! devant lui, je n'en aurais pas le courage. (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE XII.

ANTOINE, RODOLPHE.

(*Rodolphe entre d'un air rêveur. Il lève les yeux; il aperçoit Antoine. Tous les deux se regardent un instant, et, sans parler, se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

RODOLPHE.

Mon frère!

ANTOINE.

Mon ami!

RODOLPHE.

Mon ami! Antoine, tu me pardonnes?

ANTOINE.

Oui, oui, tout est oublié, à une condition, c'est que nous ne parlerons jamais de ce qui s'est passé.

RODOLPHE.

Oui, oui, tu as raison; mais j'ai besoin de te dire combien je t'aime, combien je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers toi.

ANTOINE.

Eh bien! Rodolphe, sois content, je viens t'en offrir l'occasion.

RODOLPHE.

Parle.

ANTOINE.

Nous nous aimons comme deux amis, et, si tu veux, nous pouvons nous aimer comme deux frères.

RODOLPHE.

Que veux-tu dire?

ANTOINE.

J'aime ta sœur, donne-la-moi pour femme.

RODOLPHE, *vivement.*

Comment! Thérèse?

ANTOINE.

Eh bien! ne vas-tu pas recommencer? Que diable a-t-il donc aujourd'hui?

RODOLPHE, *se reprenant.*

Non, mon ami, pardonne. Certainement, moi je ne demande pas mieux, tu sens bien que je serais trop heureux; mais je crois connaître les sentiments de ma sœur, et, quelque amitié que j'aie pour toi, je ne peux pas la contraindre.

ANTOINE.

Quoi! c'est pour cette raison que tu hésites?

RODOLPHE.

Oui, mon ami, sans cela...

ANTOINE, *lui sautant au cou.*

Ah! quel bonheur! partage ma joie, c'est Thérèse, Thérèse elle-même qui m'envoie vers toi.

RODOLPHE.

Que dis-tu?

ANTOINE.

Ce matin, il est vrai, elle m'avait refusé, mais elle a changé d'idée, elle me donne son consentement; elle m'a chargé d'avoir le tien... Eh bien! qu'est-ce qu'il te prend, Rodolphe, mon ami, qu'astu donc?

RODOLPHE.

Rien, la surprise, l'émotion...

ANTOINE.

C'est comme moi, tout-à-l'heure, ça

m'a produit cet effet-là, j'étais bien sûr que tu en serais enchanté; mon bon Rodolphe, mon ami, nous voilà donc frères!

RODOLPHE, *affectant un air tranquille.*

Elle t'aime donc, tu en es sûr?

ANTOINE, *avec bonhomie.*

Dam'! elle me l'a dit.

RODOLPHE, *avec effort.*

C'est bien, Thérèse est à toi.

ANTOINE.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Sa dot est prête depuis long-temps.

ANTOINE.

Sa dot! est-ce que j'en ai besoin! est-ce que ce n'est pas moi, maintenant, qui suis le plus riche! Adieu, mon ami, je cours tout disposer, prévenir ma sœur, et Julien, ces pauvres enfants, je les ai fait pleurer, et j'en suis désolé; il est si cruel, quand on est heureux, de faire de la peine à quelqu'un. (*Lui prenant la main.*) N'est-ce pas, mon ami? Adieu, dans l'instant je reviens, en jeune homme, en marié, le bouquet au côté, et le contrat à la main. Nous le signerons touts deux en même temps. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

RODOLPHE, *seul.*

Je ne puis en revenir ! quelle perfidie! quelle fausseté! Thérèse qui tout-à-l'heure encore me promettait de ne pas me quitter ! Mais de quoi ai-je à me plaindre ? En épousant Antoine, elle ne croit pas manquer à sa parole ; c'est lui qui est son amant, et moi, moi, je ne suis que son frère. Ah ! qu'elle sache du moins..... et pourquoi, pour nous rendre encore plus étrangers l'un à l'autre, pour briser jusqu'au dernier lien qui l'attachait à moi ; non, maintenant, moins que jamais ; elle l'ignorera toujours. Oui, Thérèse, j'ai promis à ta mère expirante de m'occuper de ton bonheur ; je l'ai fait, même aux dépens du mien ; et vous qui me l'aviez confiée, reprenez-la maintenant, mes serments sont remplis ! C'est elle ! allons, du courage.

SCÈNE XIV.

RODOLPHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *tremblante.*
Mon frère, Antoine est parti?

RODOLPHE.
Oui, il me quitte à l'instant.

THÉRÈSE, *de même.*
Vous a-t-il parlé?

RODOLPHE.
Il m'a tout dit; j'ai donné mon consentement, et ce soir vous serez sa femme.

THÉRÈSE, *à part, levant les yeux au ciel.*
Allons, tout est fini.

RODOLPHE.
Un seul mot, Thérèse; pourquoi tantôt ne m'avez-vous pas dit la vérité? Vous m'avez déclaré ce matin que vous ne vouliez pas vous marier.

THÉRÈSE.
C'est vrai; mais je le veux maintenant.

RODOLPHE.
Qui a pu vous faire changer d'idée?

THÉRÈSE.
Je ne puis le dire, et je vous prie de ne jamais me le demander, c'est le seul secret que j'aurai jamais pour vous.

RODOLPHE.

Thérèse, tu ne m'aimes donc plus?

THÉRÈSE, *avec tendresse.*

Moi, je ne t'aime plus!... (*S'arrêtant et faisant un effort sur elle-même.*) Enfin, je veux me marier, et je ne veux pas d'autre époux qu'Antoine.

RODOLPHE.

Tu as raison, c'est un honnête homme, et il te rendra heureuse! (*Allant au secrétaire et en tirant des papiers.*) Tiens, voilà notre fortune; c'est pour toi que je l'ai acquise, ce n'était pas là l'usage que je comptais en faire! Mais n'importe, prends, c'est ta dot.

THÉRÈSE.

C'est bien, c'est bien.

RODOLPHE.

Sois heureuse, pense à ton frère, adieu.

THÉRÈSE.

Où vas-tu?

RODOLPHE.

M'embarquer sur le premier vaisseau qui mettra à la voile.

THÉRÈSE.

Quoi! tu abandonnes ces lieux; je partirai avec toi, je ne te quitte pas.

RODOLPHE.

Et Antoine!

THÉRÈSE.

Peu m'importe.

RODOLPHE.

Lui, ton prétendu.

THÉRÈSE.

Mon devoir est de suivre tes pas.

RODOLPHE.

Toi, me suivre ! un mot seul va t'en empêcher. Oui ! Thérèse, apprends donc la vérité, jusqu'à présent tu n'as vu en moi qu'un ami, un frère.....

THÉRÈSE.

N'achève pas, fuis, éloigne-toi.

RODOLPHE, *à part.*

Grand Dieu ! quel espoir ! (*Haut.*) Oui, Thérèse, tu as raison, il faudrait te fuir si tu m'aimais comme je t'aime, si mon amour était partagé.

THÉRÈSE, *hors d'elle-même.*

Va-t'en, va-t'en.

RODOLPHE.

Dieu ! que viens-je d'entendre ! (*A Thérèse qui se cache la figure.*) Thérèse, calme ton effroi ; s'il est vrai que tu m'aimes, tu le peux sans crime, sans remords ; je ne suis pas ton frère.

THÉRÈSE.

Que dis-tu ? il se pourrait !

RODOLPHE.

J'en atteste ta mère qui t'a donnée à moi, qui nous entend peut-être, et qui sait que je ne suis pas indigne de tant de bonheur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, *en dehors.*

Thérèse! Thérèse! (*Elle entre.*) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? Venez-vous, vous n'êtes pas encore prêts? tout le monde est réuni chez le notaire; si vous saviez, Thérèse, combien nous sommes touts enchantés, moi d'abord de vous avoir pour sœur, et puis Antoine, votre prétendu, il est d'une joie, d'une ivresse!

RODOLPHE, *à part.*

Dieu! que lui dire?

THÉRÈSE, *à part.*

Et comment lui apprendre?

LOUISE.

Ce pauvre Antoine, je ne le reconnais plus, il ne peut pas rester en place, et voilà pourquoi nous sommes venus touts deux vous chercher.

THÉRÈSE.

Et où est-il donc?

LOUISE.

Il m'a dit d'entrer toujours, parce qu'il a rencontré à votre porte un jeune officier, M. Muller, qui l'a arrêté et qui s'est mis à lui parler tout bas.

RODOLPHE, *à lui-même.*

Muller, à qui j'ai écrit ce matin.

LOUISE.

Eh bien! qu'avez-vous donc tous deux?... quel air triste pour une mariée; ah bien! mon frère n'est pas comme cela, lui, et tenez, le voici. (*Apercevant Antoine qui entre pâle et défait.*) Ah, mon dieu! est-ce que cela gagne tout le monde?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE.

ANTOINE, *prenant la main de Rodolphe.*

Rodolphe, je t'en veux beaucoup, tu m'as trompé, tu as eu des secrets pour moi.

RODOLPHE.

Antoine.

ANTOINE.

Je sais tout! Muller vient de me mon-

trer la lettre que tu lui as écrite ce matin. J'aurais pu pardonner (*à Rodolphe.*) à toi ta colère; (*à Thérèse.*) à vous mes espérances déchues; mais m'avoir exposé à vous rendre malheureux, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais!

THÉRÈSE.

Vous avez raison, vous aviez ma parole, et maintenant encore si vous l'exigez.

ANTOINE, *avec joie.*

Bien vrai! elle serait à moi; je suis donc plus heureux que tu n'étais, (*les unissant.*) car je peux la donner à mon ami.

THÉRESE, *à Rodolphe.*

Grand Dieu!

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que cela signifie? car moi je pleure sans savoir.

ANTOINE.

On te l'expliquera; mais sois tranquille, cela ne dérange pas ton mariage. Venez, mes amis, venez, on vous attend; il vous faut un témoin; vous voulez bien de moi, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Antoine, c'en est trop, tu souffres.

ANTOINE.

Moi, souffrir! quand ma sœur, quand mes amis sont heureux; non, non, j'aurai

pour me consoler ton amitié, (*tendant la main à Thérèse.*) la sienne, et sur-tout l'aspect de votre bonheur. (*Détachant le bouquet qui est à sa boutonnière.*) Tiens, frère, voilà mon bouquet! viens signer le contrat.

FIN DE RODOLPHE.

LE

CHARLATANISME ;

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Madame, le 10 mai 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

PERSONNAGES.

DELMAR, homme de lettres.
RONDON, journaliste.
RÉMY, médecin.
M. GERMONT.
SOPHIE, sa fille.
MADAME DE MELCOURT, nièce de M. Germont.
JOHN, } domestiques de Delmar.
FRANÇOIS, } domestiques de Delmar.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delmar, rue du Mont-Blanc.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, et deux portes latérales; aux côtés de la porte de fond, deux corps de bibliothèque garnis de livres, et surmontés, l'un du buste de Piron, l'autre de celui de Favart; à la droite du théâtre, un bureau; à gauche, une table, sur laquelle Delmar est occupé à écrire au lever du rideau.

LE

CHARLATANISME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELMAR, JOHN.

DELMAR, *travaillant à son bureau.*

Heim! qui vient là me déranger! Voilà une scène que je n'achèverai jamais. Eh bien, John! qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Monsieur, c'est aujourd'hui le 15 avril; et le monsieur qui a retenu l'appartement du quatrième vient s'y installer.

DELMAR.

Est-ce que je l'en empêche?

JOHN.

Non, monsieur; mais il veut vous parler, parce que c'est lui qui a aussi retenu l'appartement du premier, vis-à-vis: c'est pour des personnes de province.

DELMAR.

Je dis qu'il n'y a pas moyen de travailler, quand on est homme de lettres, et qu'on a le malheur d'être propriétaire. Je sais bien que l'inconvénient est rare. Mais enfin, voilà une scène d'amour, une situation dramatique...

AIR *de Partie carrée.*

A chaque instant on m'importune!
Il faut quitter les muses pour l'argent;
On veut avoir et génie et fortune,
Tout à la fois! impossible, vraiment!
Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
L'esprit ne fait qu'embarrasser;
Voilà pourquoi tant de gens de finance
Aiment mieux s'en passer.

JOHN.

Monsieur, je vais renvoyer le locataire.

DELMAR.

Eh non! ce ne serait pas honnête. Qu'est-ce que c'est?

JOHN.

Je crois que c'est un médecin.

DELMAR.

Un médecin! diable, les médecins, c'est bien usé! J'aurais préféré un locataire qui eût un autre état, un état original; cela m'aurait fourni quelques sujets. (*à John.*) C'est égal, fais entrer. (*John sort.*) J'ai justement un vieux médecin à mettre en

scène; et peut-être, sans qu'il s'en doute, ce brave homme pourra me servir.

SCÈNE II.

DELMAR, RÉMY, JOHN.

JOHN, *annonçant.*

M. le docteur Rémy.

DELMAR, *se levant.*

Rémy! (*Courant à Rémy.*) Mon ami, mon ancien camarade! Comment! c'est toi qui viens loger chez moi?

RÉMY.

Cette maison t'appartient?

DELMAR.

Eh oui, vraiment!

RÉMY.

Je n'en savais rien. Il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus!

DELMAR.

Tu as raison. Autrefois, quand nous étions étudiants, moi à l'école de droit, toi à l'école de médecine...

RÉMY.

Nous ne nous quittions pas, nous vivions ensemble.

DELMAR.

Et quand j'étais malade, quel zèle! quelle

amitié! comme tu me soignais! deux fois je t'ai dû la vie. Mais que veux-tu? je suis un malheureux, un ingrat; depuis que je me porte bien, je t'ai oublié.

RÉMY.

Non, tu ne m'as pas oublié; tu m'aimes toujours, je le vois à la franchise de ton accueil; mais les évènements nous ont séparés. J'ai été passer deux ans à Montpellier. Je travaillais beaucoup, je t'écrivais quelquefois; et toi, lancé au milieu des plaisirs de la capitale, tu n'avais pas le temps de me répondre. Cela m'a fait un peu de peine; et pourtant je ne t'en ai pas voulu; tu as la tête légère, mais le cœur excellent; et en amitié, cela suffit.

DELMAR.

Ainsi donc, tu abandonnes le quartier Saint-Jacques pour la rue du Mont-Blanc? Tant mieux, morbleu!

AIR *de Préville et Taconnet.*

Comme autrefois nous vivrons je l'espère :
Pour commencer, plus de bail, plus d'argent.

RÉMY.

Quoi, tu voudrais?...

DELMAR.

Je suis propriétaire!
Tu garderas pour rien ton logement,
Ou nous aurons un procès sur-le-champ.

RÉMY.

Mais permets donc...

DELMAR.

Allons, cher camarade,
Daigne accepter les offres d'un ami ;
Ne souffre pas que l'on dise aujourd'hui
Qu'Oreste envoie un huissier à Pilade,
Pour le forcer à demeurer chez lui.

RÉMY.

Un procès avec toi! certes, je ne m'y exposerai pas; car, autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu as fait fortune au barreau.

DELMAR.

Du tout.

RÉMY.

Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton dernier examen.

DELMAR.

J'en suis resté là; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la scène.

RÉMY.

Vraiment! tu as toujours eu du goût pour la littérature.

DELMAR.

Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre qu'on a inventée depuis, et qui est plus expéditive. Je me rappelais l'exemple de Gilbert, de Malfilâtre et com-

pagnie, qui sont arrivés au Temple de Mémoire en passant par l'hôpital; et je me disais : « Pourquoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire fortune? pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des imbécilles et des sots? pourquoi sur-tout un homme de lettres irait-il fatiguer les grands de ses importunités? Non, morbleu! il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses travaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans marchander, et qui paie ceux qui l'amusent; c'est le public. »

RÉMY.

Je comprends; tu as fait quelques tragédies, quelques poèmes épiques.

DELMAR.

Pas si bête! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine dans la haute littérature; on s'enrichit dans la petite. Soyez donc dix ans à créer un chef-d'œuvre! Nous mettons trois jours à composer les nôtres; et encore souvent nous sommes trois : ainsi calcule.

RÉMY.

C'est l'affaire d'un déjeuner.

DELMAR.

Comme tu dis, les déjeuners jouent un grand rôle dans la littérature : c'est comme

les dîners dans la politique. De nos jours, combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette ! Je sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours ; quelques-uns ont été jusqu'à quinze ; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité, et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier.

RÉMY.

Et tu es heureux ?

DELMAR.

Si je suis heureux !

AIR *des Amazones.*

N'allant jamais implorer la puissance,
Je ne crains pas qu'on m'arrête en chemin ;
Libre, et tout fier de mon indépendance,
Par le travail j'embellis mon destin ;
Aux malheureux je peux tendre la main.
Quand je le veux, je cède à la paresse ;
L'amour souvent vient agiter mon cœur.

(*Prenant la main de Rémy.*)

J'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse,
Dis-moi, mon cher, n'est-ce pas le bonheur ?

Et toi, mon cher, comment vont les affaires ?

RÉMY.

Assez mal ; j'ai peu de réputation, peu de clients.

DELMAR.

C'est inconcevable ! car je ne connais pas dans Paris de médecin qui ait plus de talent.

RÉMY.

Dans notre état, il faut du temps pour se faire connaître : nous ne jouissons que dans l'arrière-saison ; et quand la réputation arrive...

DELMAR.

Il faut s'en aller ; comme c'est gai ! Mais, dis-moi, pour qui est cet appartement que tu as loué sur le même palier que moi ?

RÉMY.

Ce n'est pas pour moi, mais pour une famille qui arrive de Montpellier, et qui m'a prié de lui retenir un logement. Le père d'abord est un excellent homme, et puis la jeune personne...

DELMAR.

Ah, ah ! il y a une jeune personne ! Permettez donc, monsieur le docteur, est-ce que nous serions amoureux ?

RÉMY.

A toi je peux te le confier. Eh bien ! oui, je suis amoureux et sans-espoir.

DELMAR.

Sans espoir ! laisse donc : c'est quand

les médecins n'en ont plus, que cela va toujours à merveille.

RÉMY.

Le père est un riche propriétaire, M. Germont.

DELMAR.

M. Germont, de Montpellier ! Nous voilà en pays de connaissance. Il a ici à Paris une nièce, madame de Melcourt, chez laquelle je suis reçu, et qui me parle souvent de son oncle, un original sans pareil qui tient à la gloire et à la réputation, et qui a pensé mourir de joie en voyant un jour son nom imprimé dans le journal du département.

RÉMY.

C'est lui-même. Il ne recherche pas la fortune, car il en a beaucoup ; mais quand j'étais à Montpellier, il m'a promis la main de sa fille à condition que je retournerais à Paris, que je m'y ferais connaître, que je deviendrais un docteur à la mode ; et pour tout cela, il ne m'a donné que trois ans.

DELMAR.

C'est plus qu'il n'en faut.

RÉMY.

Non, vraiment ; car nous voilà à la fin de la troisième année ; j'ai travaillé

sans relâche, et je suis encore inconnu.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ma clientelle est bien loin d'être bonne.

DELMAR.

Les vivants sont tous des ingrats.

RÉMY.

Pourtant je n'ai tué personne.

DELMAR.

Mon pauvre ami, tu ne parviendras pas.
Il faut, à vous, d'illustres funérailles.
Un médecin est comme un conquérant :
Autour de lui, sur les champs de bataille,
Plus il en tombe, et plus il paraît grand.

C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plus tôt, nous aurions cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vaudevilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton mariage était décidé.

RÉMY.

Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais consenti?...

DELMAR.

Pourquoi pas? Mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre heures devant nous; et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris bien des réputations. Justement; voici mon ami Rondon, le journaliste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; RONDON.

RONDON.

Bonjour, mon cher Delmar. (*A Rémy qu'il salue.*) Monsieur, votre serviteur. (*A Delmar.*) Je t'apporte de bonnes nouvelles, car je sors du comité de lecture, et l'ouvrage que nous avons terminé hier a produit un effet...

DELMAR.

C'est bien; nous en parlerons dans un autre moment. Tu viens pour travailler?

RONDON.

Oui, morbleu! (*Appelant.*) John, à déjeuner! car moi, je suis un bon convive et un bon enfant.

DELMAR.

Je te présente le docteur Rémy, mon camarade de collége, et mon meilleur ami, un jeune praticien, qui est persuadé que, pour réussir, il suffit d'avoir du mérite.

RONDON.

Monsieur, vient de province?

DELMAR.

Non; du faubourg Saint-Jacques.

RONDON.

C'est ce que je voulais dire.

DELMAR, *à Rémy.*

Apprends donc, et mon ami Rondon te le dira, que, dans ce siècle-ci, ce n'est rien que d'avoir du talent.

RONDON.

Tout le monde en a.

DELMAR.

L'essentiel est de le persuader aux autres; et pour cela, il faut le dire, il faut le crier.

RONDON.

Monsieur a-t-il composé quelque ouvrage?

RÉMY.

Un *Traité sur le croup* qui renferme, je crois, quelques vues utiles; mais toute l'édition est encore chez Ponthieu et Delaunay mes libraires.

RONDON.

Nous l'enlèverons; j'en ai enlevé bien d'autres.

DELMAR.

Ne fais-tu pas un cours?

RÉMY.

Oui, tous les soirs, je réunis quelques étudiants.

DELMAR.

Nous en parlerons.

RONDON.

Nous vous ferons connaître. Avez-vous une nombreuse clientelle?

RÉMY.

Non, vraiment.

RONDON.

C'est égal, on le dira de même.

DELMAR.

Cela encouragera les autres! et puis, j'y pense, il y a une place vacante à l'académie de médecine de Paris.

RONDON.

Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs?

RÉMY.

Moi! et des titres?

DELMAR.

Des titres! à l'académie! c'est du luxe. As-tu adopté quelque innovation, quelque système? pourquoi n'entreprends-tu pas l'*Acupuncture?*

RONDON.

Ah, oui! le système des aiguilles?

AIR *du vaudeville de Fanchon.*

Pour guérir on vous pique,
Système économique,
Qui, depuis ce moment,
Répand
La joie en nos familles:
Car nous avons en magasins

Plus de bonnes aiguilles
Que de bons médecins.

DELMAR.

Les jeunes ouvrières,
Les jeunes couturières,
Ont remplacé la Faculté;
Ces novices gentilles
Vont, en servant l'humanité,
Avec un cent d'aiguilles,
Nous rendre la santé.

RONDON.

Je te prends ce trait-là pour mon journal, car je parle de tout dans mon journal; mais je ne me connais pas beaucoup en médecine; et si monsieur veut me donner deux ou trois articles tout faits...

RÉMY.

Y pensez-vous! Employer de pareils moyens, ce serait mal, ce serait du charlatanisme.

DELMAR.

Raison de plus.

RONDON.

Du charlatanisme! mais tout le monde en use à Paris; c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie courante.

DELMAR.

Témoin notre dernier succès.

RONDON.

D'abord la représentation était au bé-

néfice d'un acteur, qui se retirait définitivement pour la quatrième fois.

DELMAR.

Depuis un mois, les journaux annonçaient qu'il n'y avait plus de places, que tout était loué.

RONDON.

Et la composition du spectacle!

DELMAR.

Et celle du parterre! je ne t'en parle pas; mais il ne faut pas croire que nous soyons les seuls. Dans tous les états, dans toutes les classes, on ne voit que charlatanisme.

RONDON.

Le marchand affiche une cessation de commerce qui n'arrive jamais.

DELMAR.

Le libraire publie la troisième édition d'un ouvrage avant la première.

RONDON.

Le chanteur fait annoncer qu'il est enrhumé, pour exciter l'indulgence. Charlatans, charlatans! tout ici bas n'est que charlatans.

DELMAR.

Je ne te parle pas des compères.

RONDON.

Nous serons les vôtres. Je vous offre mes

services et mon journal, car moi je suis bon enfant.

RÉMY.

Je vous remercie, messieurs, mais j'ai aussi mon système; et je suis persuadé que, sans intrigue, sans prôneurs, sans charlatanisme, le véritable mérite finit toujours par se faire connaître et acquérir une gloire solide et plus durable.

DELMAR.

Oui, une gloire posthume : essaie, et tu m'en diras des nouvelles.

RÉMY.

Adieu; je vais faire quelques visites.

DELMAR, *le retenant.*

Mais, écoute donc.

RÉMY.

Si les personnes que j'attends arrivaient en mon absence, charge-toi de les recevoir et de leur montrer leur appartement.

DELMAR.

AIR : *En attendant que le punch se présente.*

Quand par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité ;
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.
Songe à l'amour que ton cœur abandonne !
Songe à la gloire...

RÉMY.

On doit en être épris ,

Quand d'elle-même à nous elle se donne ;
Dès qu'on l'achète, elle n'a plus de prix.

Ensemble

RONDON *et* DELMAR.

Quand par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité ;
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière;
Tu vas languir dans ton obscurité.

RÉMY.

Quand par vos soins, votre appui tutélaire,
Je puis marcher à la célébrité,
Quand des honneurs vous m'ouvrez la carrière,
Moi j'aime mieux mon humble obscurité.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

RONDON, DELMAR.

RONDON.

C'est donc un philosophe que ton ami le médecin ?

DELMAR.

Non, mais c'est un obstiné qui, par des scrupules déplacés, va manquer un beau mariage.

RONDON.

C'est cependant quelque chose qu'un beau mariage, et puisque nous en som-

mes sur ce chapitre, j'ai une confidence à te faire. Il est question, en projet, d'un superbe établissement pour moi; vingt mille livres de rente.

DELMAR.

Vraiment! et quelle est la famille?

RONDON.

Je ne te le dirai pas, car je n'en sais rien encore; mais on doit me présenter au beau-père, dès qu'il sera arrivé.

DELMAR.

Ah! il n'est pas de Paris?

RONDON.

Non; mais il vient s'y fixer; un homme immensément riche, qui aime les arts, qui les cultive lui-même, et qui ne serait pas fâché d'avoir pour gendre un littérateur distingué et un bon enfant; et je suis là.

DELMAR.

C'est cela, te voilà marié, et tu ne feras plus rien.

Air : *de la robe et les bottes.*

Prends-y bien garde, tu t'abuses!
Oui, tu compromets ton état;
Quand on se voue au commerce des muses,
On doit rester fidèle au célibat.

RONDON.

Crois-tu l'hymen si funeste à l'étude?

DELMAR.

L'hymen, mon cher, est funeste aux auteurs:
A nous sur-tout, nous qui, par habitude,
Avons toujours des collaborateurs.

Et voilà pourquoi je veux rester garçon.

RONDON.

Oui, et pour quelqu'autre raison encore. Il y a, de par le monde, une jolie petite dame de Melcourt.

DELMAR.

Y penses-tu? la femme d'un académicien! Un instant, monsieur, respect à nos chefs, aux vétérans de la littérature!

RONDON.

Oh! je suis prêt à ôter mon chapeau; mais il n'en est pas moins vrai qu'un mari académicien est ce qu'il y a de plus commode! d'abord, l'habitude qu'ils ont de fermer les yeux.

DELMAR.

Halte-là, ou nous nous fâcherons. Madame de Melcourt est la sagesse même. Avant son mariage, c'était une amie de ma sœur; et il n'y a entre nous que de la bonne amitié. Ingrat que tu es! c'est à elle que nous devons nos succès, c'est notre providence littéraire. Vive, aimable, spirituelle, répandue dans le grand monde, partout elle vante nos ouvrages. *Divin!*

délicieux! admirable! elle ne sort pas de là; et il y a tant de gens qui n'ont jamais d'avis, et qui sont enchantés d'être l'écho d'une jolie femme! Et aux premières représentations, il faut la voir aux loges d'avant-scènes. Elle rit à nos vaudevilles, elle pleure à nos opéras comiques. Dernièrement encore, j'avais fait un mélodrame... qu'est-ce qui ne fait pas de sottise? j'avais fait un mélodrame à Feydeau; elle a eu la présence d'esprit de s'évanouir au second acte, cela a donné l'exemple; cela a gagné la première galerie; toutes les dames ont eu des attaques de nerfs, et moi un succès fou. Si ce ne sont pas là des obligations!...

RONDON.

Allons! allons! tu as raison; mais il faudra lui parler de notre pièce d'aujourd'hui, celle que je viens de lire, pour que d'avance elle l'annonce dans les bals et dans les sociétés; cela fait louer des loges.

DELMAR.

A propos de cela, parlons donc de notre ouvrage, donne-moi des détails sur la lecture.

RONDON.

Je sors du comité, il était au grand complet. Comme c'est imposant, un co-

mité! On y voit de tout, de graves professeurs, des militaires, des employés, des avoués, et même des hommes de lettres.

DELMAR.

As-tu bien lu?

RONDON.

Comme un ange.

DELMAR.

Et nous sommes reçus?

RONDON.

Je n'en doute pas, ils ont ri; et le directeur m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier, en disant qu'on allait m'écrire. (*Se mettant à la table.*) Aussi je vais annoncer notre réception dans le journal de ce soir.

DELMAR.

Il n'y a en toi qu'une chose qui me fâche, c'est que tu sois à la fois auteur et journaliste; tu te fais des pièces et tu t'en rends compte, tu te distribues, à toi, des éloges, et à tes rivaux des critiques; cela ne me paraît pas bien.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque l'on est sorti de la carrière,
Lorsque l'on goûte un glorieux repos,
On peut porter un arrêt littéraire,
On peut alors parler de ses rivaux.
Oui, le pouvoir que déjà tu te donnes,
A nos anciens il faut l'abandonner :

Ceux qui jadis ont gagné des couronnes,
Seuls à présent ont le droit d'en donner.

RONDON.

Ecoute donc ; il faut se faire craindre des directeurs et des confrères.

DELMAR.

Et même dans les pièces où tu ne travailles pas avec moi, tu ne m'épargnes jamais les épigrammes.

RONDON.

C'est vrai ; je t'aime, je t'estime, j'aime tous mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès. — Moi ! un succès me fait mal ; j'en conviens franchement, je suis bon enfant, mais... Tiens, écoute. (*Il lit ce qu'il vient d'écrire.*) « On a reçu aujourd'hui au théâtre de... » Faut-il nommer le théâtre ?

DELMAR.

Pourquoi pas ?

RONDON, *lisant.*

« On a reçu aujourd'hui au théâtre de MADAME, un vaudeville qu'on attribue à deux auteurs connus par de nombreux succès. »

DELMAR.

La phrase de rigueur, et si la pièce tombe, tu mettras : « Elle est de deux hommes d'esprit, qui prendront leur revanche. »

RONDON.

C'est juste! (*Continuant à lire.*) « On assure que cette pièce ne peut qu'augmenter la prospérité d'un théâtre qui s'efforce de mériter, chaque jour, la bienveillance du public. Le zèle des acteurs, l'activité de l'administration, l'intelligence du directeur, du comité... »

DELMAR.

Il y en a pour tout le monde.

RONDON.

Dam! ils ont touts ri. Et puis, si une pièce est bonne, il ne faut pas, parce qu'elle est de nous, que cela m'empêche d'en dire du bien. Moi, je ne connais personne; la vérité avant tout.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN.

JOHN.

Monsieur, c'est de l'argent.

DELMAR.

Bon, mes droits d'auteur du mois dernier.

JOHN.

Oui, monsieur, quatre mille francs.

DELMAR.

Quatre mille francs! ô Racine! ô Molière! (*Les prenant de la main de John.*) C'est bien; mille francs pour l'économie, et mille écus pour les plaisirs. (*Il les renferme dans son secrétaire.*)

JOHN.

Et puis voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

RONDON, *se levant, et prenant la lettre.*

Eh! c'est la lettre de réception! (*Il lit tout haut.*) « Messieurs, votre petite pièce » petite pièce, elle est parbleu bien grande! « votre petite pièce petille d'esprit et d'originalité; les caractères sont bien tracés, le dialogue est vif et naturel, les scènes abondent en intentions comiques; mais on a trouvé que le genre de l'ouvrage ne convient pas à notre théâtre. Je vous annonce donc à regret que la pièce a été refusée... »

DELMAR.

Refusée!

RONDON.

« A l'unanimité. Croyez bien, messieurs, que l'administration..... » Oui, les termes de consolation! C'est une horreur!

DELMAR.

Tu disais qu'ils avaient ri.

RONDON.

Mais à mes dépens, à ce qu'il paraît. C'est prendre les gens en traître. C'est une indignité!

DELMAR.

Ils sont fiers, parce qu'ils ont la vogue.

RONDON.

Ils ne l'auront pas long-temps, je me vengerai; et pour commencer, un bon article, bien juste... (*Il se met à la table, et écrit.*) « Les recettes du théâtre de MADAME commencent à baisser; son astre pâlit!

DELMAR.

Comment! tu vas...

RONDON.

Ecoute donc! je suis bon enfant; mais cela a des bornes : il ne faut pas non plus se laisser faire la loi. (*Il écrit et répète à haute voix.*) « La négligence de l'administration, la révoltante partialité des directeurs, la nullité des membres du comité, le honteux monopole, le marivaudage, etc., etc., etc. » Au lieu de prendre pour modèle les administrations voisines; celle de Feydeau, par exemple, si douce, si paternelle...

DELMAR.

Est-ce que tu veux porter notre pièce à l'Opéra-Comique?

RONDON.

Sans doute.

DELMAR.

On sonne.

RONDON.

Feydeau est un théâtre royal, un théâtre estimable, ennemi des cabales.

DELMAR.

Oui, si l'on nous reçoit.

JOHN, *annonçant.*

Madame de Melcourt.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE MELCOURT.

DELMAR.

Qu'entends-je? madame de Melcourt chez moi! quel bonheur inattendu!

MADAME DE MELCOURT, *étonnée.*

Monsieur Delmar! eh mais! monsieur, comment êtes-vous ici pour me recevoir? Je venais voir mon oncle, pour qui on a retenu un logement dans cette maison, et l'on m'a dit : « Montez au premier. »

DELMAR.

Je récompenserai mon portier; c'est un homme qui a d'heureuses idées.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je le gronderai. M'exposer à vous faire une visite ! Que dira M. Rondon, qui est mauvaise langue ?

RONDON.

Oh ! madame, je suis bon enfant.

DELMAR.

N'allez-vous pas me reprocher un bonheur que je ne dois qu'au hasard? Monsieur votre oncle va arriver dans l'instant; j'ai promis au docteur Rémy de le recevoir.

MADAME DE MELCOURT.

Le jeune Rémy ! vous le connaissez ? vous êtes bien heureux ; c'est l'homme invisible : il m'était recommandé ; mais jamais il ne s'est présenté chez moi, et cependant j'y prends le plus vif intérêt. J'ai reçu de ma jeune cousine une lettre si pressante !... Il faut absolument faire connaître ce jeune homme.

DELMAR.

Il ne le veut pas.

MADAME DE MELCOURT.

Comment, il ne le veut pas ! il le faudra bien; nous lui donnerons de la vogue malgré lui, et sans qu'il s'en doute.

DELMAR.

Ce serait admirable !

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi pas, si vous me secondez?

RONDON.

Ce sera une conspiration.

MADAME DE MELCOURT.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, conspirons pour l'unir à sa belle.

DELMAR ET RONDON.

Nous sommes prêts.

MADAME DE MELCOURT.

Marchons donc hardiment;
Et si le sort nous était infidèle,
(*Montrant son aigrette.*)
Ralliez-vous à mon panache blanc.

DELMAR.

Du Béarnais jadis c'était l'emblème.

MADAME DE MELCOURT.

Avec raison je l'invoque en ces lieux :
Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

Ensemble.

Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

MADAME DE MELCOURT.

Il faut d'abord quelques articles de journaux.

DELMAR.

Voici Rondon qui s'en chargera.

RONDON.

Certainement, un médecin, ce n'est

pas un confrère ; moi, je suis bon enfant. Donne-moi des notes. (*Il va s'asseoir à la table, et écrit.*) « Le docteur Rémy. »

DELMAR.

Auteur d'un ouvrage *sur le croup.*

RONDON, *écrivant.*

« Le docteur Rémy, le sauveur de l'enfance, l'espoir des mères de famille... »

DELMAR.

Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

RONDON.

Un petit cours! (*Ecrivant.*) « C'est aujourd'hui que le célèbre docteur Rémy termine son cours de physiologie. On commencera à sept heures précises. Les voitures prendront la file au coin de la rue Neuve-des-Mathurins, et sortiront par la rue Joubert. »

DELMAR.

Parfait! Dès qu'on promet de la foule, tout le monde y court. (*Il appelle*) John, John! tu iras à la préfecture demander deux gendarmes.

JOHN.

Oui, monsieur.

DELMAR.

Gendarmes à cheval sur-tout! on les

voit mieux, et cela attire de plus loin.

MADAME DE MELCOURT.

Attendez donc : il y a une place vacante à l'académie de médecine de Paris.

DELMAR.

C'est ce que nous disions ce matin.

RONDON.

Il faut qu'il l'ait.

MADAME DE MELCOURT.

Il l'aura ; c'est aujourd'hui que l'on prononce. On est incertain entre deux rivaux ; de sorte qu'un troisième qui se présenterait pourrait tout concilier.

RONDON.

Oui ; mais encore faudrait-il faire quelques visites ; et jamais ce monsieur ne s'y décidera.

DELMAR.

Je les ferai pour lui, et sans qu'il le sache. J'irai voir le président, et je mettrai des cartes chez les autres.

MADAME DE MELCOURT.

Moi j'irai voir leurs femmes.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Je tâcherai de séduire ces dames,
Qui séduiront leurs époux. C'est ainsi
Que l'on parvient, c'est toujours par les femmes;
Voilà comment j'ai placé mon mari.

RONDON.

Nous courrons touts.

MADAME DE MELCOURT.

Grâce à nos promenades,
Notre docteur est dans le bon chemin ;
Rien ne lui manque.

DELMAR.

Excepté des malades.
Et le voilà tout-à-fait médecin !

MADAME DE MELCOURT.

C'est vrai; il faut lui trouver quelques malades riches, des malades de bonne compagnie ou des petits malades de grande maison. Attendez! l'ambassadrice d'Espagne me demandait ce matin un médecin pour sa femme de chambre. Ensuite je connais une princesse polonaise dont le singe s'est cassé la cuisse, la princesse *Jockoniska*.

DELMAR.

Cela suffit pour commencer. (*Il appelle.*) John, John! Dès que le docteur Rémy sera rentré, et qu'il y aura du monde... (*Il lui parle bas.*) Tu m'entends, l'air inquiet, effaré.

JOHN.

Oui, monsieur.

MADAME DE MELCOURT.

On monte l'escalier; je reconnais la voix de mon oncle, celle de sa fille; ce sont nos voyageurs.

RONDON.

Moi, je vais à l'imprimerie; je sors par la porte dérobée.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! monsieur a deux sorties à son appartement.

DELMAR.

Les architectes ont tout prévu.

RONDON.

Sans doute, un garçon! et un auteur dramatique!... mais je n'en dis pas davantage, parce que je suis bon enfant. (*Il sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

DELMAR, MADAME DE MELCOURT, M. GERMONT, SOPHIE.

TOUTS.

AIR : *du Valet de chambre.*

Ah! quel plaisir (*bis.*)
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir touts se réunir!

(*Ils s'embrassent.*)

DELMAR, *les regardant.*

Les scènes de reconnaissance
Ont toujours l'art de m'attendrir!

TOUTS.

Ah! quel plaisir!

GERMONT.

Paris, Paris! j'en suis avide:
Que rien n'échappe à mes regards!

MADAME DE MELCOURT.

C'est moi qui serai votre guide.

GERMONT.

Tu sais que je tiens aux beaux arts,
A la peinture, à la musique;
Mais j'aime avant tout, je m'en pique,
La littérature...

DELMAR.

Bravo!
Nous vous mènerons voir Jocko.

TOUTS.

Ah! quel plaisir
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir touts se réunir.

MADAME DE MELCOURT.

Ah ça, mon oncle, vous venez sans doute à Paris pour marier ma cousine.

GERMONT.

Mais, oui, c'est mon intention.

MADAME DE MELCOURT.

Elle sera vraiment charmante quand elle aura un mari, et une robe de chez Victorine. Victorine, ma chère, il n'y a qu'elle pour les robes, Nattier pour les

fleurs, Herbault pour les toques; c'est cher, mais c'est distingué.

GERMONT.

C'est bon, c'est bon; à demain les affaires sérieuses. Occupons-nous de notre appartement, et, avant tout, montons chez ce cher Rémy : à quel étage demeure-t-il?

DELMAR, *bas à madame de Melcourt.*

Décemment je ne peux pas dire qu'il loge au quatrième. (*Haut.*) Monsieur, vous êtes chez lui.

MADAME DE MELCOURT.

Y pensez-vous?

DELMAR, *bas.*

Je partagerai avec lui: ce n'est pas la première fois.

GERMONT.

Comment diable! au premier, dans la chaussée d'Antin!

DELMAR.

Et l'appartement qui vous est réservé est ici en face, sur le même palier.

GERMONT.

Et un mobilier charmant, d'une fraîcheur! d'une élégance! une bibliothèque! et des bustes!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

J'aperçois là deux docteurs qu'on renomme
C'est Hippocrate et Galien.

DELMAR, *bas à madame de Melcourt.*
Oui, c'est Favart, c'est Piron... le brave homme!

GERMONT.

Ah! tous les deux je les reconnais bien. (*bis.*)
N'est-il pas vrai? c'étaient deux fortes têtes?
Deux grands docteurs...

DELMAR.

C'étaient deux grands talents

A part.

Pour les couplets.

GERMONT.

Ils ont l'air bons vivants!

DELMAR.

Je le crois bien. Si j'avais leurs recettes,
Je serais sûr de vivre bien long-temps.

GERMONT, *à Delmar.*

Monsieur est de la maison?

DELMAR.

Je suis le propriétaire; et si ce n'étaient les services que M. Rémy m'a rendus, il y a long-temps que je lui aurais donné congé.

SOPHIE.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Pourquoi, mademoiselle? parce que je ne peux pas dormir, parce qu'on m'éveille toutes les nuits. La nuit dernière encore, deux équipages qui s'arrêtent à ma porte,

et l'on frappe à coups redoublés. « N'est-ce pas ici le célèbre docteur Rémy? on le demande chez un riche financier qui a une indigestion; chez la femme d'un ministre destitué qui a des attaques de nerfs. » C'est à n'y pas tenir. Je n'ose pas le renvoyer; mais à l'expiration du bail, je serai obligé de l'augmenter, je vous en préviens.

GERMONT.

Qu'est-ce que vous me dites là? Ce pauvre Rémy a donc un peu de réputation?

DELMAR.

Lui! il n'a pas un moment de repos, ni moi non plus.

SOPHIE.

Ah! que je suis contente! vous voyez bien, mon père, j'étais sûre qu'il parviendrait.

GERMONT.

Et où est-il en ce moment?

DELMAR.

Dieu le sait! il est monté dans son cabriolet, et il court Paris.

GERMONT.

Qu'entends-je! il a un cabriolet?

DELMAR.

AIR : *du piége.*

Eh! oui monsieur ; c'est bien juste en effet :

Tous les docteurs un peu célèbres
Ont au moins un cabriolet
Payé par les pompes funèbres.
On doit beaucoup à leurs secours;
Pourrait-on sans leur faire injure,
Les voir à pied? eux qui font tous les jours
Partir tant de gens en voiture.

GERMONT.

Et vous, ma chère nièce, que dites-vous de tout cela?

MADAME DE MELCOURT.

Qu'il y a beaucoup d'exagération?

GERMONT.

Quoi! vous pensez que le docteur Rémy?...

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je n'en dis rien, parce que je ne puis pas le souffrir. C'est un homme insupportable, qu'on ne trouve jamais: toutes les dames en sont folles, et je ne sais pas pourquoi.

SOPHIE, *à voix basse.*

Mais taisez-vous donc!

MADAME DE MELCOURT.

Et pourquoi donc me taire? je dis ce que je pense; il m'a enlevé mes spasmes nerveux, j'en conviens; car il guérit, c'est vrai, il guérit; il n'a que cela pour lui: il faut bien qu'il ait quelque chose.

DELMAR.

Vous voilà! toujours injuste, exagérée quand vous n'aimez pas les gens.

MADAME DE MELCOURT.

Et vous, toujours prêt à partager l'engoûment général.

GERMONT.

Mais, ma nièce... mais, monsieur...

MADAME DE MELCOURT.

Vous verrez ce que deviendra votre docteur Rémy. Malgré tous ses succès, je ne lui donne pas dix ans de vogue.

DELMAR.

Eh bien! par exemple!

SOPHIE.

Fi! ma cousine; c'est indigne à vous!

SCÈNE VIII.

Les Précédents; Rémy.

MADAME DE MELCOURT.

Eh! tenez; voici encore quelqu'un qui vient le demander, et qui ne le trouvera pas.

DELMAR, *bas à madame de Melcourt.*

C'est lui-même.

MADAME DE MELCOURT, *à part.*

Ah, mon Dieu! ce que c'est que de ne pas connaître les personnes que l'on vante!

RÉMY.

Enfin, vous voilà donc arrivés!

GERMONT.

Ce cher Rémy! embrasse-moi donc.

RÉMY.

Bonjour, monsieur; bonjour, mademoiselle; un si aimable accueil...

GERMONT.

Ne doit pas t'étonner, toi qui partout es reçu et fêté! nous savons de tes nouvelles.

RÉMY.

De mes nouvelles! et comment?

GERMONT.

Parbleu! par la renommée.

RÉMY.

Par la renommée? je ne croyais pas qu'elle s'occupât de moi.

MADAME DE MELCOURT.

Ah! quoique médecin, monsieur est modeste; voilà une qualité qui va nous raccommoder ensemble.

SOPHIE, *à Rémy.*

C'est madame de Melcourt, ma cousine, et une de vos malades.

RÉMY.

De mes malades! je ne pense pas avoir eu l'honneur...

MADAME DE MELCOURT.

Qu'est-ce que je vous disais, c'est in-

supportable! et nous allons de nouveau nous brouiller; il ne reconnaît même pas ceux à qui il a rendu la santé!

DELMAR.

Parbleu! je le crois bien, sur la quantité! mais, pardon, monsieur, avant de sortir, j'aurais un mot de consultation à demander au docteur sur des douleurs que j'éprouve.

RÉMY.

Il serait vrai! qu'est-ce que c'est? parle vite, mon cher Delmar.

DELMAR, *conduisant Rémy à l'extrémité du théâtre à gauche.*

Rien; mais j'ai une confidence à te faire. M. Germont a pris l'appartement en face, sur le même palier; je lui ai dit que tu demeurais ici avec moi.

RÉMY.

Et pourquoi donc?

DELMAR.

Belle question! pour que tu aies plus d'occasion de voir ta prétendue.

RÉMY.

Je te remercie; quel bonheur! Mais quant à cette dame, elle se trompe, je ne la connais pas.

DELMAR.

Qu'est-ce que cela te fait? ne va pas la contredire, ce n'est pas honnête.

MADAME DE MELCOURT, *bas à Germont.*

Ce jeune homme qui cause avec lui, est M. Delmar, son propriétaire, un auteur très-distingué.

GERMONT.

Comment! c'est M. Delmar, l'auteur? je logerais dans la maison d'un auteur! Tu sais bien, ma fille, cet opéra que nous avons vu à Montpellier... M. Delmar... les paroles de cet air que tu chantes si bien sur ton piano... M. Delmar...

MADAME DE MELCOURT.

J'espère que vous vous rencontrerez chez moi avec monsieur, qui me fait souvent l'honneur d'y venir; c'est aussi un ami du docteur.

GERMONT.

Je lui en fais compliment. Si je me fixais à Paris, je ne voudrais voir que des poètes, des artistes, des gens célèbres. J'aimerais à paraître en public avec eux, parce que c'est agréable d'être remarqué, d'être suivi, d'entendre dire autour de soi : « C'est monsieur un tel, c'est sûr, le voilà; et quel est donc ce monsieur qui lui donne le bras? C'est monsieur Germont de Montpellier, son ami intime. » C'est une manière de se faire connaître. Voilà pourquoi j'ai toujours vou-

lu pour gendre un homme célèbre; il en rejaillit sur la famille et sur le beau-père une illustration... relative.

RÉMY.

Je suis désolé, monsieur, de vous voir de pareilles idées, non pas qu'elles ne soient très-louables en elles-mêmes; mais, malheureusement pour moi, mon peu de réputation...

SOPHIE.

Que voulez-vous donc de plus?

DELMAR.

Tu es bien difficile; après les ouvrages que tu as fait, après ton *Traité sur le croup*.

MADAME DE MELCOURT.

C'est-à-dire que c'est une modestie qui ressemble beaucoup à de l'orgueil.

RÉMY, *à Delmar qui lui fait des signes.*

Non, morbleu! je ne veux point tromper un honnête homme; je veux qu'il sache que j'ai peu de réputation, peu de clients.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN.

JOHN.

Monsieur le docteur, on vous fait demander chez l'ambassadeur d'Espagne.

RÉMY.

Moi?

JOHN.

Oui, vous, le docteur Rémy, et l'on vous prie de ne pas perdre de temps, car madame l'ambassadrice est très-inquiète.

GERMONT.

L'ambassadrice!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Monsieur le docteur, c'est de la part d'une princesse polonaise, qui vous supplie de passer chez elle ce matin.

RÉMY.

A moi! une princesse polonaise?

FRANÇOIS.

La princesse Jockoniska; elle vous at-

tend en consultation pour une personne de sa maison qui est gravement indisposée.

RÉMY.

Je vous jure que je ne les connais pas.

MADAME DE MELCOURT.

C'est tous les jours de nouveaux clients.

DELMAR.

Air, *de Marianne.*

Voyez combien d'argent il gagne!
Il n'a pas un moment à lui !
C'est la Pologne et c'est l'Espagne ;
Il soigne le Nord, le Midi.

GERMONT.

Chez la princesse,
Chez son altesse,
Puisqu'on t'attend,
Allons, pars à l'instant.

RÉMY.

Non, je l'atteste,
Ici je reste ;
L'ambassadeur
Me fait par trop d'honneur.

GERMONT.

Hé quoi ! dans l'état qu'il exerce,
Refuser un pareil client !

DELMAR.

C'est Ippocrate refusant
Les présents d'Artaxerce.

GERMONT.

Et moi j'exige que vous partiez. Tantôt, à dîner, nous nous reverrons.

DELMAR, *lui donnant son chapeau.*

Voilà ton chapeau, le cabriolet est en bas, et le cheval est attelé.

RÉMY.

Mais est-ce que je peux profiter...

DELMAR, *bas.*

Eh! oui, sans doute; tu reviendras plus vite.

RÉMY.

A la bonne heure; mais il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* RÉMY.

DELMAR.

Il doit vous paraître fort original; mais il a une ambition telle qu'il croit toujours n'être rien.

GERMONT.

Tant mieux, tant mieux! C'est ainsi qu'on arrive; et je vois maintenant que c'est là le gendre qu'il me faut.

SOPHIE.

N'est-ce pas mon père?

GERMONT.

Oui, mais je me trouve dans un grand

embarras, dont il faut que je vous fasse part.

MADAME DE MELCOURT.

Ah mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ?

GERMONT.

Ne me doutant pas de la réputation du docteur Rémy, j'avais renoncé à cette alliance ; et ma fille sait que j'avais donné ma parole à un de mes amis qui demeure à Paris.

SOPHIE.

Aussi, c'est bien malgré moi.

GERMONT.

Que veux-tu ! il m'avait proposé pour gendre un littérateur connu.

DELMAR.

Il faut rompre avec lui.

GERMONT.

Sans doute, mais cela demande des ménagements. Il faudrait le voir, lui parler. C'est un homme qui travaille pour le théâtre, et pour les journaux. (*A Delmar.*) Et vous, qui fréquentez ces messieurs, si vous vouliez me donner quelques renseignements.

DELMAR, *bas à madame de Melcourt.*

Comme si j'avais le temps ! et nos visites à l'académie ?

GERMONT, *fouillant dans sa poche.*

J'ai là son nom, et une note sur ses ouvrages.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; RONDON.

DELMAR.

Mais, tenez ; voici un de mes amis qui connaît tout le monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait, et tout ce qu'il ne sait pas ; c'est un dictionnaire biographique ambulant. (*Bas à Rondon.*) C'est le provincial que nous attendions, le beau-père du docteur ; ainsi, soigne-le.

RONDON.

Sois tranquille, tu sais que je suis bon enf...

DELMAR.

Eh oui ! c'est connu. Adieu, monsieur ; je vais faire quelques courses.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, je vais conduire Sophie dans votre nouvel appartement. Viens, ma chère, nous avons tant de choses à nous dire. Messieurs, nous vous laissons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

RONDON, GERMONT.

GERMONT.

Monsieur est un ami du jeune M. Delmar? un auteur sans doute?

RONDON.

Oui, monsieur, connu par quelques succès agréables.

GERMONT.

Monsieur, je cultive aussi les sciences et les arts, mais en amateur. J'ai composé un *Cours d'Agriculture;* et, dans ma jeunesse, je maniais le pinceau; j'ai fait un *Massacre des Innocents*, qui, j'ose dire, était effrayant à voir.

RONDON.

Monsieur, je m'en rapporte bien à vous; mais, que puis-je faire pour votre service?

GERMONT.

Je ne sais comment reconnaître votre obligeance, monsieur; c'est sur un de vos confrères que je voudrais vous consulter. (*Regardant le papier qu'il tire de sa poche.*) Connaissez-vous un monsieur Rondon?

RONDON.

Heim ! qu'est-ce que c'est ?

GERMONT.

Un littérateur qui travaille à plusieurs ouvrages périodiques.

RONDON.

Oui, monsieur, oui, je le connais beaucoup, je ne suis pas le seul.

GERMONT.

Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que vous en pensez ?

RONDON.

Mais, monsieur, je dis que... (*A part.*) Quelqu'habitué qu'on soit à faire son éloge, on ne peut pas, comme cela de vive voix..... si c'était imprimé, encore passe. (*Haut.*) Je dis, monsieur, que c'est un garçon à qui généralement l'on reconnaît du mérite.

GERMONT.

Tant mieux ; mais est-ce un homme aimable, un bon enfant ?

RONDON.

Oh ! pour cela, il s'en vante ; mais oserai-je vous demander pourquoi toutes ces questions ?

GERMONT.

Je m'en vais vous le dire. Sans le connaître, je suis presque engagé avec

lui. Un ami commun, M. Derbois...

RONDON.

M. Derbois! je le connais beaucoup.

GERMONT.

Un conseiller à la cour royale, M. Derbois, lui avait proposé ma fille en mariage.

RONDON, *à part.*

Quoi c'était là le parti qu'il me destinait! A merveille. (*Haut.*) Eh bien! monsieur!

GERMONT.

Eh bien! monsieur, je n'ose pas l'avouer à mon ami Derbois, qui a cette affaire très à cœur; mais je ne veux plus de M. Rondon pour gendre.

RONDON.

Comment, monsieur?

GERMONT.

Je cherche quelque moyen de le lui faire savoir avec politesse et avec égards. Si vous vouliez vous en charger.

RONDON.

Je vous remercie de la commission.

GERMONT.

Est-ce que vous croyez qu'il le prendra mal?

RONDON.

Sans doute, car encore voudra-t-il savoir pour quelles raisons.

GERMONT.

Oh ! c'est trop juste ; et je m'en vais vous le dire, c'est que j'ai préféré pour gendre le docteur Rémy.

RONDON, *à part.*

Qu'entends-je ? notre jeune protégé ! c'est bien différent. (*Haut.*) Rémy qu'est-ce que c'est que ça ?

GERMONT.

Le célèbre docteur Rémy ! ce médecin si connu dans Paris !

RONDON.

Je ne le connais pas, et je vous dirai même que jamais je n'en ai entendu parler.

GERMONT.

Il serait possible ! et ses malades? et ses ouvrages ?

RONDON.

Pour des malades, il est possible qu'il en ait fait ; mais pour des ouvrages, je crois qu'excepté ses libraires, personne n'en a eu connaissance.

GERMONT.

AIR : *du Partage de la richesse.*

Qu'ai-je entendu ! ma surprise est extrême !

RONDON.

Mon témoignage est peut-être douteux ;
Voyez, monsieur, interrogez vous-même.

GERMONT.

Dans mes projets je suis bien malheureux;
Moi qui cherchais à donner à ma fille
Un nom fameux... Dès long-temps je voulais
Voir un génie au sein de ma famille;
Ah! c'en est fait... nous n'en aurons jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mon oncle, mon oncle, je quitte ma cousine qui vient de me faire ses confidences.

GERMONT.

Il suffit, ma nièce. Je ne croirai désormais aucun rapport; je ne veux me fier qu'à moi-même, à mon propre jugement; je vais chez mon ami Derbois, un conseiller, un excellent homme qui est toujours malade; et qui toutes les semaines change de médecins, ainsi il doit en avoir l'habitude; il doit connaître les meilleurs; je lui parlerai du docteur Rémy.

MADAME DE MELCOURT.

Pourquoi me dites-vous cela?

GERMONT.

Suffit, je m'entends. Je passerai après

cela chez les libraires du Palais-Royal; et je verrai si, par hasard, l'édition entière ne serait pas dans leurs boutiques; car il ne faut pas croire que nous autres provinciaux...

MADAME DE MELCOURT.

Voulez-vous que je vous accompagne? j'ai là ma voiture.

GERMONT.

Du tout, je rentre chez moi, je vais m'habiller; je demanderai un fiacre, et nous verrons. Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RONDON.

Monsieur, je descends avec vous. (*A madame de Malcourt.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

SCÈNE XV.

MADAME DE MELCOURT, *seule*, *puis* DELMAR.

MADAME DE MELCOURT.

Nous voilà bien! toute la conspiration est découverte! C'est vous, Delmar.

DELMAR, *entrant par la porte à gauche.*

Je rentre par mon escalier dérobé, j'ai fait nos visites; j'ai vu beaucoup de mon-

de, tout va bien, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

MADAME DE MELCOURT.

Et moi, j'en ai de mauvaises. Sophie m'a tout raconté. Cet homme de lettres, qu'on lui destinait pour mari, n'est autre que votre ami Rondon.

DELMAR.

Dieu! quel faute nous avons faite en le mettant dans notre parti!

MADAME DE MELCOURT.

Il n'en est déjà plus; il est passé à l'ennemi.

DELMAR.

Eh bien! tant mieux, si vous me secondez.

Air: *de Julie.*

J'étais jaloux, au fond de l'ame,
De le voir en tiers avec nous.
Je suis bien plus heureux, madame,
De ne conspirer qu'avec vous :
Ne craignez point qu'ici je vous trahisse ;
Que n'avez-vous (c'est là mon seul souhait)
Un secret qui vous forcerait
A n'avoir que moi pour complice ?

MADAME DE MELCOURT.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur, mais de mon oncle à qui l'on a tout dit, et qui va lui-même courir aux informations chez M. Derbois, conseiller, qui connaît

tous les médecins de Paris; il va partir dans l'instant, car il a même fait demander un fiacre.

DELMAR.

Un fiacre! c'est bon; nous avons du temps à nous; vite l'almanach des vingt-cinq mille adresses. (*Il l'ouvre.*)

MADAME DE MELCOURT.

De là, il doit aller au Palais-Royal, chez les libraires du docteur, pour demander le fameux *Traité du croup*, et sa visite fera époque, car c'est peut-être le premier exemplaire qui se sera vendu de l'année.

DELMAR.

Rassurez-vous, car l'on peut tout réparer. (*Appelant.*) John! François! Toute la maison! (*Allant à son secrétaire.*)

MADAME DE MELCOURT.

Eh bien! que faites-vous donc?

DELMAR.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans notre sagesse ordinaire,
Notre budget tantôt fut arrêté;
Et voilà, dans mon secrétaire,
Trois mille francs que j'ai mis de côté.

MADAME DE MELCOURT.

Chez un auteur, mille écus! quel prodige!

DELMAR.

Pour mes plaisirs je les avais laissés ;
Ils vont sauver un ami que j'oblige ;
Selon mes vœux les voilà dépensés.

(*A John et à François qui entrent.*)
Approchez, vous autres, et écoutez bien.
Il me faut du monde, des amis dévoués, et il m'en faut beaucoup; enfin, comme s'il s'agissait d'une première représentation.

JOHN.

Je comprends, monsieur, on fera comme la dernière fois.

DELMAR.

C'est bien, ce sera enlevé! quatre de vos gens iront, à dix minutes de distance, chez M. Derbois, conseiller, rue du Harlay; ils monteront, ils sonneront fort ; ils demanderont si on n'a pas vu M. le docteur Rémy. Ils ajouteront qu'on le cherche dans tout le quartier, qu'il doit y être, qu'il faut qu'on le trouve, attendu qu'il est demandé par un ministre, par un prince et par un banquier.

JOHN.

Oui, monsieur.

DELMAR.

Pendant ce temps, les autres courront les galeries du Palais-Royal, entreront

chez tous les libraires, et achèteront tous les exemplaires qu'ils pourront trouver d'un *Traité sur le croup, par le docteur Rémy*. Comprends-tu bien?

JOHN.

Oui, monsieur.

DELMAR.

Sur-tout ne va pas te tromper et en acheter un autre! quelque confrère dont on enlèverait l'édition!

JOHN.

Soyez tranquille.

DELMAR.

Tous les exemplaires, à quelque prix que ce soit; quand les derniers devraient coûter 20 francs! tenez, prenez, voilà de l'argent; et s'il en faut encore, n'épargnez rien.

JOHN.

Monsieur sera content.

DELMAR.

Ce gaillard-là a de l'intelligence. Il faudra que je le pousse au théâtre. Partez.

MADAME DE MELCOURT.

Moi, je vais porter les derniers coups. Tout ce que je crains maintenant, ce sont les articles de Rondon.

DELMAR.

Ne craignez rien, c'est lui, je l'en-

tends ; je vais parer ce dernier coup, car je connais son côté faible.

(*Madame de Melcourt sort.*)

SCÈNE XVI.

DELMAR, RONDON.

RONDON.

J'avais fait pour le docteur un article d'amitié, mais la justice doit reprendre ses droits ; et dans celui-ci, je l'ai traité en conscience.

DELMAR.

Ah ! te voilà Rondon ? as-tu envoyé l'article de ce matin sur l'ouvrage du docteur Rémy ?

RONDON.

Oui, oui, il était même imprimé ; et dans un quart d'heure, il va paraître, si je ne fais rien dire. Mais j'ai prié qu'on attendît, parce que je veux en envoyer un autre que je viens de composer dans ton cabinet.

DELMAR,

Un second ! c'est trop beau, et je t'en remercie. Mais tu as bien fait, et sans t'en douter, tu te seras rendu service à toi-même.

RONDON.

Que veux-tu dire ?

DELMAR.

Le journal où tu travailles vient d'être acheté secrètement par M. de Melcourt, l'académicien.

RONDON.

Secrètement ?

DELMAR.

Sans doute, à cause de sa dignité. Madame de Melcourt, enchantée de la complaisance, de la bonne grâce que tu as mise à la seconder, te fera d'abord conserver ta place, qui est, je crois, de cinq à six mille francs ?

RONDON.

C'est vrai.

DELMAR.

Elle peut encore, par la suite, te faire augmenter, tandis que, si tu avais refusé de la servir, si tu y avais mis de la mauvaise volonté... Tu sais ce que peut le ressentiment d'une femme.

RONDON, *ployant et déchirant son article.*

Oui, sans doute, mais ce que j'en fais dans cette occasion, c'est plutôt pour toi que pour elle; car, s'il faut te parler à cœur ouvert, j'ai découvert que ce docteur était mon rival.

DELMAR.

Vraiment?

RONDON.

Il vient m'enlever un très-beau mariage; et la délicatesse ne m'oblige pas à le servir. Je laisse aujourd'hui le premier article comme il est, parce qu'il est imprimé, et qu'il ne faut pas se brouiller avec le propriétaire de son journal; mais j'en resterai là, je serai neutre.

DELMAR.

On ne t'en demande pas davantage; et pourvu que tu ne dises rien au beau-père, et que tu le laisses choisir entre vous deux.

RONDON.

Non pas, non pas, j'ai déjà parlé; j'en conviens franchement, parce que je suis bon enfant; j'ai dit du mal! mais de vive voix.

DELMAR.

Il se pourrait! Ah, tant mieux! sa réputation est faite. Il ne lui manquait plus que cela; il ne lui manquait plus que des ennemis, et j'allais lui en chercher; mais te voilà.

RONDON.

Dam! on me trouve toujours dans ces occasions-là; et puis cela te fait plaisir, tu peux être tranquille; mais nous allons voir

comment il se tirera des informations que le beau-père a été prendre sur lui.

DELMAR.

Tiens, justement, les voilà de retour.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; M. GERMONT, RÉMY.

GERMONT, *tenant Rémy embrassé.*

Mon cher Rémy, mon gendre! Je te trouve au moment où tu descendais de ta voiture, et je ne te quitte plus; il faut que je te demande pardon des soupçons que j'ai osé concevoir.

RÉMY.

A moi! des excuses!

GERMONT.

Oui, sans doute, je viens de chez M. Derbois, un conseiller à la cour, rue du Harlay, un de mes vieux amis, qui est toujours malade, et entouré de médecins.

RÉMY.

Je ne le connais pas.

GERMONT.

Oui, mais lui te connaît. Depuis ce matin il n'entend parler que de toi dans son quartier; on est même venu chez lui, trois ou quatre fois, et comme il est mécon-

tent de son docteur, il le quitte, et c'est toi qu'il choisit; il te supplie, dès demain, de vouloir bien lui donner tes soins, si tes occupations te le permettent.

RÉMY.

Comment donc? et avec plaisir.

GERMONT.

Encore un client.

DELMAR, *à part.*

Encore un compère; mais celui-là est de bonne foi, et ce sont les meilleurs.

GERMONT.

De là, je suis passé au Palais-Royal; j'ai demandé ton *Traité sur le croup.*

RÉMY, *à part.*

Ah, mon dieu!

RONDON, *de même.*

Je respire.

DELMAR.

Eh bien! monsieur?

GERMONT.

Impossible d'en trouver un exemplaire!

RONDON.

Cela n'est pas croyable!

RÉMY.

Vous vous êtes mal adressé.

GERMONT.

Je me suis adressé à tout le monde, et tous les libraires du Palais-Royal m'ont

assuré qu'excepté la campagne de Moscow de M. de Ségur, et les brochures de M. de Sthendal, il n'y avait pas un exemple d'une vogue pareille ; c'était une rage, une furie ; on s'arrachait les exemplaires ; aujourd'hui sur-tout, il paraît que la vente a pris un élan...

DELMAR.

Et vous n'avez pas pu vous procurer...

GERMONT.

Si, vraiment ; un seul, et le voilà ; c'est, je crois, le dernier ; et je l'ai payé quarante francs.

RÉMY.

Au lieu de deux francs?

GERMONT.

Oui, mon ami ; et encore le libraire ne voulait pas me le donner. Mais c'est l'ouvrage de mon gendre, lui ai-je dit ; je veux l'avoir, je l'aurai, dût-il m'en coûter cent écus. Votre gendre, m'a-t-il répondu en ôtant son chapeau! Vous êtes le beau-père du docteur Rémy? Monsieur, dites-lui de ma part que s'il veut dix mille francs de la seconde édition, je les ai à son service.

RÉMY.

Il se pourrait!

DELMAR, *à part.*

Encore des compères.

RONDON.

C'est ça, voilà comme ils sont à Paris! maintenant qu'il est lancé! je voudrais l'arrêter que je ne pourrais pas!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; SOPHIE.

SOPHIE.

Mon père! mon père! voilà des voitures, des gendarmes!

GERMONT.

Des voitures! des gendarmes!

DELMAR.

Oui, ils arrivent pour son *Cours de Physiologie* qu'il termine aujourd'hui!

GERMONT.

Nous y assisterons touts! un cours de physiologie, c'est très-amusant.

SOPHIE.

Et puis, voici les journaux du soir; ils viennent d'arriver; il y a un article superbe sur M. Rémy. Tenez, lisez plutôt. On y dit en toutes lettres qu'il y a une place vacante à l'académie de médecine et que, s'il y avait une justice, c'est lui qui devrait être nommé.

RÉMY.

Vraiment!

GERMONT, *qui a regardé le journal.*

C'est ma foi vrai, c'est imprimé.

RONDON.

Il ne manquait plus que cela pour leur tourner la tête.

GERMONT.

Ah, mon Dieu! ma fille! mes enfants! il est question de moi.

DELMAR, *prenant le journal.*

Ce n'est pas possible!

RONDON, *bas.*

Si vraiment, j'avais soigné le beau-père.

DELMAR, *lisant le journal et regardant Germont.*

« Un peintre célèbre, l'honneur de la province, vient d'arriver à Paris; c'est M. Germont, auteur du fameux tableau du *Massacre des Innocents*. On dit qu'il s'est enfin déterminé à publier son *Cours d'agriculture*, si impatiemment attendu par les savants. »

GERMONT.

Je commence donc à percer?

DELMAR.

C'est à votre gendre que vous devez cela. Tout ce qui tient à un homme célèbre acquiert de la célébrité.

GERMONT, *à Rondon.*

Eh bien! monsieur, vous qui prétendiez que Rémy n'avait ni talent ni réputation, que dites-vous de cet article-là, de cet article où on lui donne de si grands éloges?

RONDON, *avec noblesse.*

Je dis, monsieur, que l'article est de moi.

GERMONT ET RÉMY.

Il se pourrait!

RONDON.

Je suis Rondon, homme de lettres, celui qu'on vous avait proposé pour gendre. Comme rival, je n'étais point obligé de dire du bien de monsieur; mais comme juge, je devais la vérité, et je l'ai dite.

DELMAR, *à part.*

C'est bien cela! charlatanisme de générosité!

RÉMY, *allant à Rondon.*

Monsieur, je n'oublierai jamais un trait aussi généreux; vous êtes un homme d'honneur, vous êtes un galant homme.

RONDON.

Monsieur, je suis un bon enfant, et voilà tout.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT.

Mes amis, mon cher Rémy, recevez mon compliment; j'étais chez la femme du vice-président à attendre le résultat de l'élection académique : vous êtes nommé.

TOUTS.

Il serait vrai!

RÉMY.

Je ne peux pas en revenir; car enfin je ne m'étais pas mis sur les rangs; je n'avais pas même fait de visites. Eh bien! mes amis, que vous disais-je ce matin? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver.

DELMAR.

Oui, tu as raison. (*A part.*) Mes chevaux sont en nage. (*S'essuyant le front.*) Et moi je n'en puis plus.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN, *avec un gros ballot sur les épaules.*

JOHN.

Monsieur, nous sommes sur les dents; il y a encore deux ballots comme cela en bas : c'est toute l'édition.

DELMAR.

Veux-tu bien te taire!

JOHN.

Il n'y manque qu'un seul exemplaire qui a été enlevé.

DELMAR.

C'est bon; porte la première édition dans ma chambre : (*à part*) cela servira pour la seconde.

RÉMY.

Que veux-tu dire, et quels sont ces livres?

DELMAR.

Tu le sauras plus tard; jouis de ton triomphe; tu le peux sans rougir; car cette fois du moins la vogue a rencontré le mérite; mais disons, en l'honneur de la morale, que les réputations qui se font en vingt-quatre heures se détruisent de même; et que si le hasard ou l'amitié commen-

cent les renommées, c'est le talent seul qui les soutient et qui les consolide.

VAUDEVILLE.

Air : *du Vaudeville du Ménage de Garçon.*

GERMONT.

Lorsque l'on vante à tous propos
Les savants et leur modestie,
La conscience des journaux,
Les travaux de l'Académie,
Les nymphes du Panorama,
Les beaux effets du magnétisme,
La clémence du grand pacha,
La morale de l'Opéra,
Encore du *charlatanisme !*

RONDON.

Des noces j'observe parfois
Les brillantes cérémonies ;
Et je me dis, lorsque je vois
L'air content des bonnes amies,
Des parents le ton doctoral,
Et du maire le pédantisme,
De l'époux l'air sentimental,
Et... jusqu'au bouquet virginal...
Encore du *charlatanisme !*

RÉMY.

Celui qui fait l'indépendant,
Et qui par d'autres sollicite ;
Et celui qui fait l'important,
Pour que l'on croie à son mérite ;
Et ces gros banquiers, nos amis,
Qui, grâce à leur patriotisme,
A nos frais se sont enrichis,
En criant : « C'est pour mon pays ! »
Encore du *charlatanisme !*

GERMONT.

Pour se déguiser à grands frais,
Comme à Paris chacun travaille!
Ces chapeaux qui cachent les traits,
Ces blouses qui cachent la taille!
Et ces corsets si séduisants,
Qui feraient croire à l'optimisme!
Et ces pantalons complaisants,
Si favorables aux absents!
Encore du *charlatanisme!*

DELMAR.

Traînant les amours sur ses pas;
Riche d'attraits et de jeunesse;
Cette mère tient dans ses bras
Son jeune fils qu'elle caresse;
Et regardant sur un sofa
Son vieil époux à rhumatisme,
Elle dit: « Vois cet enfant-là;
« Comme il ressemble à son papa! »
Encore du *charlatanisme!*

MADAME DE MELCOURT, *au public.*

Quand une pièce va finir,
Les auteurs viennent, d'ordinaire,
Dire: « Daignez nous applaudir. »
Nous, messieurs, c'est tout le contraire;
Nous venons, mais pour signaler
La pièce à votre rigorisme:
Nous vous prions même d'aller
Cent fois de suite la siffler...
Est-ce là du *charlatanisme!*

FIN DU CHARLATANISME.

LE DIPLOMATE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Madame, le 23 octobre 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

Le GRAND-DUC.
Le prince RODOLPHE, son neveu.
La marquise DE SURVILLE.
Le comte DE MORENO, envoyé d'Espagne.
ISABELLE, sa fille.
Le baron DE SALDORF, envoyé de Saxe.
CHAVIGNI, envoyé de France.
M. DE RHINFELD, secrétaire des commandements du prince Rodolphe.
HERMAN, domestique de madame de Surville.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne, dans une maison de campagne de la marquise de Surville.

LE DIPLOMATE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne fort élégant ; au fond, des jardins. A droite et à gauche, portes latérales conduisant aux appartements.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE RODOLPHE ET LA MARQUISE DE SURVILLE, *sortant de l'appartement à droite de l'acteur.*

LA MARQUISE.

Partez, mon ami, il y a déjà long-temps qu'il est jour.

RODOLPHE.

Un instant ; il est de si bonne heure, et tu me renvoies déjà. C'est toujours toi qui la première me dis adieu.

LA MARQUISE.

Que c'est mal à vous de parler ainsi!... J'ai déjà tant de peine à avoir du courage. Si vous me le reprochez, je n'en aurai plus, je vous en préviens.

RODOLPHE.

Chère Elise!...

LA MARQUISE.

Rodolphe, va-t'en, je t'en supplie. On sera inquiet au palais. (*Baissant les yeux.*) Et si quelqu'un à cette heure rencontrait votre altesse!

RODOLPHE.

Ah! que j'aime ce respect! Mais rassure-toi; mon altesse n'a rien à craindre. Quand on me verrait sortir de cette maison de campagne, qui pourrait se douter que je suis ici en bonne fortune, auprès de ma femme?

LA MARQUISE.

On est pas obligé de savoir que nous sommes mariés, et si on le savait, ce serait encore pis, sur-tout quand on a, comme vous, monsieur, le malheur d'avoir pour oncle un grand-duc, un souverain, un prince allemand, qui n'entend pas raison sur les mésalliances; vous auriez beau lui dire que, quand vous m'avez offert votre main, son fils existait encore, et

que vous ne pouviez présumer alors être un jour l'héritier du trône; vous auriez beau lui répéter que depuis cinq ans, vous m'aimiez, vous m'adoriez... Ces raisons, que moi j'ai trouvées excellentes, n'auraient pas le même pouvoir auprès de votre oncle; le mariage serait rompu, et je vous demande, monsieur, si cela serait juste?

RODOLPHE.

Non, car ce pouvoir, ces honneurs, qui m'attendent, je ne les veux, je ne les désire que pour toi.

Air: *De ma Céline amant modeste.*

Si j'occupais le rang suprême,
Toi seule en ces lieux règnerais;
Et je ne suis déja moi-même
Que le premier de tes sujets.

LA MARQUISE.

Un sujet à sa souveraine
Doit obéir.

RODOLPHE.

Ordonne de mes jours.

LA MARQUISE.

Ah! je voudrais, si j'étais reine,
T'ordonner de m'aimer toujours.

RODOLPHE.

Ne crains pas que nous soyons jamais séparés.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai que, dans ce moment, j'ai quelque espoir.

RODOLPHE.

Il serait vrai!... Dites-moi vite.

LA MARQUISE.

Mais il est trop tard... Retournez au palais.

RODOLPHE.

On ne m'y attend pas... Il y a ce matin une partie de chasse dans ces environs, je dois y rejoindre le grand-duc; ainsi, j'ai encore quelques instants... C'est bien le moins que nous parlions un peu de nos affaires, je ne viens que pour cela.

LA MARQUISE.

Et c'est au moment de partir que vous y pensez?

RODOLPHE.

A qui la faute? Parlez vite.

LA MARQUISE.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, quand vous vîntes en France avec votre gouverneur...

RODOLPHE.

Oui, pour y faire mes études.

LA MARQUISE.

Et que vous m'y faisiez la cour; j'étais

dame d'honneur de la plus aimable et de la meilleure des princesses. Je ne vous ferai pas son éloge, il nous mènerait trop loin... D'ailleurs, je ne vous apprendrais rien, vous la connaissez... Eh bien, monsieur, c'est à elle seule que j'avais appris notre mariage. Depuis, et quoique éloignée d'elle, j'ai continué à lui confier mes inquiétudes, mes craintes pour l'avenir. Jugez si j'avais raison de compter sur son amitié, dans ce moment elle agit en notre faveur.

RODOLPHE.

Il se pourrait!

LA MARQUISE.

Elle m'écrivait, dans sa dernière lettre, que d'ici à peu de jours il arrivera de la cour de France quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, quelqu'un de fort habile, qui, sans aucune mission apparente, sera chargé en secret de pressentir le grand-duc sur notre mariage, et de l'amener, par tous les moyens possibles, à y donner son consentement.

RODOLPHE.

Ah! c'est mon seul espoir... Et jamais protection ne sera arrivée plus à propos... Si vous saviez dans quel embarras je me trouve!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?... Achevez, je vous en conjure... Mon cœur ne connaît ni la défiance, ni la jalousie... mais quel est ce portrait qu'hier vous avez caché à mon arrivée?

RODOLPHE.

Quoi! vous auriez vu?

LA MARQUISE.

Oui, et je n'osais vous en parler.

RODOLPHE.

Ni moi non plus; car ce portrait, ce ne serait rien encore... Mais si vous saviez... Apprenez qu'il y en a deux.

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

RODOLPHE.

Silence, on vient...

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; c'est un de nos gens, c'est Herman, qui nous est dévoué...

SCÈNE II.

Les Précédents; Herman.

HERMAN.

Une lettre pour madame la marquise, et l'on attend la réponse.

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, *lui donnant la lettre.*

Voyez vous-même...

RODOLPHE, *lisant.*

« Un ancien ami, qui arrive de France, demande à madame la marquise de Surville la permission de lui offrir ses respects. Il a des nouvelles à lui donner de Paris et des amis qu'elle y a laissés; mais il n'ose se présenter ce matin à la campagne sans sa permission. *Signé* le chevalier DE CHAVIGNI. »

LE MARQUISE.

Le chevalier de Chavigni!... Il est au service de la princesse, il vient de sa part, c'est celui que nous attendons. (*A Herman.*) Qu'il vienne ce matin, sur-le-champ, le plus tôt qu'il pourra.

HERMAN.

Oui, madame...

RODOLPHE.

Herman, un instant.

HERMAN.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ne vaudrait-il pas mieux lui donner rendez-vous au palais? Car il faut absolument que je cause avec lui d'une

affaire importante que vous ignorez.

LA MARQUISE.

Au palais! quelle idée!... Songez donc qu'il vient ici en secret s'entendre avec nous, avant de parler au grand-duc; et vous, dont toutes les démarches sont observées?

RODOLPHE.

Oui, vous avez raison... il serait imprudent... j'aviserai à quelque autre moyen. Adieu, je vous laisse, et maintenant quand pourrai-je vous revoir?

LA MARQUISE.

Je l'ignore.

RODOLPHE.

Par quel moyen me le ferez-vous savoir?

LA MARQUISE.

Cela dépendra de vous.

RODOLPHE.

Comment cela?

LA MARQUISE, *baissant les yeux.*

Ces deux portraits dont nous parlions tout-à-l'heure...

RODOLPHE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Eh bien, vous pourrez venir... le jour où ils me seront remis.

RODOLPHE, *vivement.*

Vous les aurez aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Vraiment!... Adieu... adieu, partez vite. Herman, suivez son altesse, et voyez si rien ne s'oppose à son départ.

HERMAN.

Monseigneur sera obligé de sortir par la porte du parc; car de ce côté, au salon, il y a du monde.

LA MARQUISE.

Déjà, et qui donc?

HERMAN.

Un homme d'un certain âge, et sa fille... le comte de Moreno.

RODOLPHE.

L'envoyé d'Espagne?

LA MARQUISE.

Quand donc est-il arrivé?

RODOLPHE.

Hier au soir... Vous le connaissez?

LA MARQUISE.

Je l'ai reçu quelquefois à Paris. Mais prenez garde qu'il ne vous voie... Il a tant d'habileté et de finesse, qu'il aurait bien vite deviné notre secret.

RODOLPHE.

Ne craignez rien..... Herman, faites-le entrer... Moi, pendant ce temps, je tra-

verserai le parc..... Adieu, tout ce que j'aime.

LA MARQUISE.

A ce soir.

HODOLPHE.

Et plus tôt, si je le puis. (*Il sort par le fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE DE MORENO, ISABELLE, HRRMAN, *annonçant.*

HERMAN.

Le comte de Moreno et dona Isabelle. (*Il sort. Le comte de Moreno et dona Isabelle entrent par la porte à gauche.*)

LA MARQUISE.

Quelle aimable surprise! Comment, monsieur le comte, vous voilà dans ce pays!

LE COMTE.

Oui, madame, un voyage d'agrément; j'ai amené avec moi ma fille qui ne connaissait point l'Allemagne, et que j'ai l'honneur de vous présenter. J'ai voulu que notre première visite vous fût consacrée, car nous arrivons à l'instant, nous descendons de voiture.

ISABELLE.

C'est-à-dire, mon père, hier au soir.

LE COMTE.

Hier après minuit, c'est comme si c'était aujourd'hui; et je sens déjà que ce voyage m'a fait beaucoup de bien.

ISABELLE.

Oh non!.. Vous étiez trop inquiet; à chaque instant, vous vous informiez si le baron de Saldorf, si l'envoyé de Saxe ne nous avait pas précédés. Je vous demande ce que cela fait d'arriver une heure plus tôt?

LE COMTE.

Isabelle!..

ISABELLE.

Ah, mon dieu! est-ce que j'ai eu tort de dire cela? est-ce que cela vous fâche?

LE COMTE.

Moi, en aucune façon.

ISABELLE.

Ne m'en voulez pas, je ne parlerai plus de ce voyage, d'autant que nous voilà arrivés, et j'espère bien me dédommager ici des ennuis de la route.

LA MARQUISE.

Je n'ose vous le promettre. Dans cette résidence, on est très-sérieux, il y a peu de plaisirs, peu de fêtes.

ISABELLE.

Il y en aura ; du moins je m'en doute, car mon père ne me dit jamais rien, mais il m'a ordonné d'emporter mes robes de bal : et une robe de bal, vous savez ce que signifie..... Moi d'abord j'ai compris de suite. Bien plus, il a eu la bonté (car excepté de parler, mon père ne me refuse rien), il a eu la bonté de commander un manteau de cour magnifique.

LE COMTE.

Moi !

ISABELLE.

Vous savez bien, comme ceux que portaient les dames d'honneur au mariage de notre reine.

LA MARQUISE.

O ciel!

ISABELLE.

C'est peut-être alors pour quelque cérémonie de ce genre-là.

LE COMTE, *vivement.*

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah, mon dieu! est-ce que j'ai encore eu tort de dire cela ? Ne vous fâchez pas, je ne parlerai plus jamais de robe de cour, de bal, ni de mariage.

LA MARQUISE, *affectant de sourire.*

Au contraire, parlons-en. Comment, monsieur le comte, vous ne me prévenez pas; vous! un ancien ami! je ne vous reconnais pas là; car enfin comme Française, on a une réputation à soutenir; on ne veut point se laisser éclipser par les dames de la cour. Parlez vite, monsieur, mon intérêt vous répond de ma discrétion.

LE COMTE.

Je suis fâché que l'étourderie de ma fille m'ait ôté le mérite d'une confidence que mon intention était de vous faire. Connaissant le crédit et l'estime dont vous jouissez, vous vous doutez bien que j'avais dessein de réclamer vos bons offices.

LA MARQUISE.

Vraiment! nous autres femmes, cependant, avons si peu de suites dans les idées, nous comprenons si peu les graves intérêts qui vous occupent. Moi d'abord si vous me parlez d'autre chose que de modes nouvelles, je n'y suis plus.

ISABELLE.

C'est comme moi, aussi mon père ne veut jamais rien me confier.

LE COMTE.

Il me semble que je n'ai pas si grand

tort. Aujourd'hui cependant, et par exception, je veux bien tout vous dire, vous n'en sentirez que mieux la nécessité de vous taire. Il s'agit du mariage d'une princesse de notre maison avec le prince Rodolphe.

LA MARQUISE, *à part.*

O ciel!... (*Haut.*) Et il paraît qu'il y a des obstacles.

LE COMTE.

De très-grands.

LA MARQUISE, *à part.*

Je respire.

LE COMTE.

J'ai appris, à n'en pouvoir pas douter, par des moyens trop longs à vous expliquer, que la Saxe avait dans ce moment les mêmes intentions.

LA MARQUISE, *à part.*

Un ennemi de plus. Ah, mon dieu!

LE COMTE.

Le baron de Saldorf, son envoyé, doit arriver incessamment pour négocier cette grande affaire. Il y a entre nous d'anciennes rivalités; et, à quelque prix que ce soit, il faut que je l'emporte sur lui.

LA MARQUISE.

Si cependant le prince ne voulait pas se marier...

LE COMTE.

Il n'est pas maître de s'y opposer, il se doit à l'état.

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

Des peuples voulant le bonheur,
Les princes, dans ces alliances,
Consultent rarement leur cœur;
Mais ils cèdent aux convenances.
Ils ne sont pas les seuls, je crois;
Et, dans la ville et les provinces,
Je sais bien des maris bourgeois
Qui sont heureux comme des princes.

Vous sentez bien que depuis mon arrivée, depuis cette nuit, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà su me ménager des intelligences, qui me tiendront au courant de tout ce qui se passe; et de plus, j'ai eu ce matin une entrevue avec la grand-duc qui est fort bien disposé, mais qui ne se prononce pas encore.

ISABELLE.

Tant de choses depuis hier! et je ne m'en doutais seulement pas. On ne dort donc point quand on est diplomate?

LE COMTE.

Maintenant, ce que je vous demande, madame, c'est de parler dans notre sens, non seulement au prince, mais à la cour, mais chez vous. C'est dans les salons que se fait l'opinion; aussi, quand on veu

réussir à présent, il faut avoir pour soi les femmes, sur-tout les femmes d'esprit; car l'esprit maintenant est une puissance.

LA MARQUISE.

Sous ce rapport-là, je me défie de mon pouvoir.

LE COMTE.

Il y a des souverains qui ne connaissent pas leur force, et voilà où vous en êtes. Le second service que j'attends de votre amitié, c'est de vouloir bien, pendant mon séjour en cette résidence, garder ma fille auprès de vous; je ne connais pas de société ni de maison plus agréable que la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous me demandez là un service dont je vous devrai de la reconnaissance. (*La marquise passe du côté d'Isabelle.*)

ISABELLE.

Ah, madame, que vous êtes bonne! Mon père, je le vois, craint mes indiscrétions; c'est pour cela qu'il m'éloigne de lui.

LE COMTE.

Moi, quelle idée! Si vous voulez, ma chère amie, que je vous parle, là, bien franchement, diplomatie à part, je vous mets sous la protection de madame, parce

qu'il y a quelqu'un au monde dont je crains les assiduités, quelqu'un que vous connaissez très-bien, et que partout, en voyage, nous retrouvons sous nos pas...

ISABELLE.

C'est peut-être par hasard!

LE COMTE.

Un franc étourdi, qui avait un nom, de la naissance, qui pouvait parvenir à tout, le fils d'un ancien ami, à qui moi-même, j'avais donné les premières leçons, mais que j'ai été forcé d'abandonner, car il ne fera jamais rien.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'il ne fera jamais un homme d'état; mais il peut faire autre chose. Croiriez-vous, madame, que ce pauvre jeune homme, afin de plaire à mon père, et de mériter ma main, a essayé d'être diplomate? Il a étudié pendant deux ans à Paris, aux affaires étrangères. Il ne peut pas, il n'y entend rien; ce n'est pas sa faute. Il n'a pas de vocation; c'est pour cela que mon père ne peut pas le souffrir. Et moi, si j'avais le droit d'avoir un avis, c'est pour cela que je le préfèrerais. Je ne veux pas être la femme d'un ambassadeur, je ne suis pas assez discrète pour cela. Quand il faut

tous les matins demander à son mari la physionomie qu'on doit avoir dans la journée, c'est terrible, c'est une contrainte, un déguisement continuel : la vie entière a l'air d'un bal masqué, et le bal masqué est si ennuyeux !

LE COMTE.

Pas toujours : n'est-il pas vrai, madame ? mais quelles que soient mes idées, ce n'est pas ici le moment de les discuter ; l'important, d'abord, est de veiller sur ma fille, ce qui m'est impossible. J'ai trop d'affaires pour m'occuper des miennes, et, obligé par état à connaître ce qui se passe chez les autres, je n'ai pas le temps de savoir ce qui se fait chez moi ; mais en vous la confiant, me voilà bien tranquille, et je défierai bien désormais monsieur de Chavigni.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur de Chavigni, un Français !

ISABELLE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

C'est lui que vous craignez ?

LE COMTE.

Je ne le crains plus, madame ; et ce n'est pas ici qu'il oserait venir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; HERMAN, *entrant par la porte à gauche.*

HERMAN, *annonçant.*

Monsieur de Chavigni.

ISABELLE.

Ah, mon dieu.

LE COMTE.

Comment se trouve-t-il en ces lieux? qui l'y amène?

LA MARQUISE, *un peu troublée.*

En vérité, je n'en sais rien, et j'ignore comme vous... (*A part.*) Quel contretemps! et comment détourner ses soupçons?

LE COMTE.

Quand je vous disais qu'il nous poursuit partout, et qu'il semble prendre à tâche de déjouer mes projets!

ISABELLE, *à part.*

Mon père a beau dire; pour quelqu'un qui n'y entend rien, ce n'est pas si maladroit. (*Le comte de Moreno et sa fille se retirent au fond du théâtre à droite.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; CHAVIGNI.

CHAVIGNI, *entrant et saluant la marquise.* Que je suis heureux, madame, de pouvoir vous présenter mes hommages!

AIR: *de Marianne.*

Après un aussi long voyage,
Combien il est doux pour mon cœur
De voir sur ce lointain rivage,
Une Française! quel bonheur!
Fidèle au lieu où je naquis,
Je regrettais partout ces bords chéris.
Vous retrouver en ce pays,
C'est retrouver et la France et Paris.
En voyant la grâce légère
Qui brille à mes yeux étonnés,
Je dis: « A tous les cœurs bien nés
Que la patrie est chère! »

(*Les personnages sont placés en scène de la manière suivante: Isabelle, le comte de Moreno, Chavigni, la marquise.*)

(*Apercevant M. de Moreno et sa fille.*)

Eh! mon dieu, monsieur le comte de Moreno! (*Saluant.*) Dona Isabelle, c'est aujourd'hui le chapitre des reconnaissances, et en voilà trois admirables selon moi.

LE COMTE.

Et sur-tout bien imprévues, n'est-il pas vrai ? vous ne vous attendiez pas à nous voir ici ?

CHAVIGNI.

D'honneur, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'aviez dit que vous alliez en Danemarck ; ce qui me désolait, parce que je suis chargé d'affaires très-importantes qui me retiendront quelques temps dans cette résidence.

LE COMTE.

Vous, des affaires ?

CHAVIGNI.

Oui, vraiment, une grave négociation.

LA MARQUISE, *à part.*

Imprudent...

CHAVIGNI.

Cela étonne votre excellence, j'en étais sûr ; vous avez de moi une si bonne opinion ! Vous ne me croyez pas en état de rédiger un protocole. Et c'est tout au plus, selon vous, si j'ai la capacité nécessaire pour porter des dépêches diplomatiques. Eh bien, on a une tout autre idée de moi à la cour de France. On consent à m'employer ; et, comme nul n'est prophète en son pays, on m'envoie en Allemagne.

ISABELLE.

Ah mon Dieu!..... c'est tout ce que je craignais... Vous voilà ambassadeur?

CHAVIGNI.

A peu près. (*A Moreno.*) Il faut que je vous conte cela; vous me conseillerez.

LA MARQUISE.

Y pensez-vous? faire jouer à monsieur un rôle secondaire, un rôle de confident, à lui, à l'envoyé d'Espagne!

CHAVIGNI.

Vraiment, vous êtes aussi envoyé extraordinaire? J'aurai donc une fois par hasard l'honneur d'être votre collègue. C'est égal; ma nouvelle dignité ne m'éblouit pas, et je reconnais toujours votre supériorité. Voici ce dont il s'agit. Il y a à la fin de ce mois un bal, une fête magnifique que donne la cour; il y aura, dans ce bal, des quadrilles de différentes nations. On voudrait y paraître en costumes de ce pays, ces costumes villageois qui sont si piquants, si pittoresques! Mais comment les avoir bien exacts et bien fidèles, les grands sont si souvent trompés! Moi, alors, je me suis présenté, j'ai proposé de venir les chercher ici même, sur les lieux; et, connaissant mon intégrité et mon dévouement, on a daigné

me charger de cette mission importante, avec les pouvoirs les plus étendus. Voilà ce qui m'amène.

LA MARQUISE, *à part.*

Il m'a compris, je respire, et c'est s'en tirer assez gaîment.

CHAVIGNI.

Jusqu'à présent, mon ambassade s'annonce sous les plus heureux auspices. Ce matin déjà, à quelques lieues de la ville, l'aventure la plus amusante... J'étais seul dans ma chaise de poste, que je remplissais en entier de ma capacité diplomatique; et je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai renversé, sans m'en apercevoir, un lourd landau, immense bâtiment de construction allemande, et je crois voir encore le propriétaire, quelque comte du Saint-Empire, qui me reprochait d'aller comme le vent. Moi, ce n'est pas ma faute : il faut qu'un Français aille vite, et qu'un ambassadeur ait toujours l'air pressé, vous me l'avez dit cent fois, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

Certainement..... Et c'est pour un costume de bal que vous faisiez une telle diligence ? c'est pour cela que vous faisiez vos quatre ou cinq cents lieues ?

CHAVIGNI.

Vous en avez fait souvent le double pour des négociations moins difficiles. Celle-ci, vous en conviendrez, est des plus délicates ; songez qu'elle me met en relation avec les plus jolies femmes du pays, et, pour ne point se laisser troubler ni influencer, pour ne point faire attention à la personne, et ne regarder jamais que le costume, savez-vous qu'il faut de la tête, et que vous, qui parlez, vous la perdriez peut-être ? Moi, c'est différent, j'y ai moins de mérite qu'un autre, (*regardant Isabelle*) car depuis long-temps j'ai ma sauve-garde. (*Il passe à la droite d'Isabelle.*)

ISABELLE.

C'est égal, voilà toujours une mission bien singulière !

LE COMTE.

Si singulière en effet, que, dans tout ce qu'il vient de nous dire, (*bas à la marq.*) je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai.

LA MARQUISE, *de même et souriant.*

Je pense comme vous; il y a quelque autre motif, (*montrant Isabelle*) que vous devinez sans peine.

CHAVIGNI, *à part et la regardant.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc? ils n'ont pas

l'air de me croire ; je leur ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTE.

Votre intention est-elle de vous présenter à la cour et au grand-duc ?

CHAVIGNI.

Non vraiment, je n'ai pas de lettre de créance : je suis ici incognito, et sans caractère diplomatique ; aussi je ne tenais à voir personne que madame de Surville, dont le goût et les lumières peuvent me guider dans la mission difficile dont je suis chargé.

LA MARQUISE, *avec intention.*

Je ferai du moins mon possible pour vous seconder, mais il faut d'abord que je montre à cette aimable enfant l'appartement que je lui destine ; car elle reste avec moi, sous ma surveillance, sous ma garde ; son père me la confie.

CHAVIGNI, *avec joie.*

Vraiment ! cela n'empêchera pas les graves conférences que nous devons avoir ensemble : au contraire dona Isabelle en sera témoin.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Nous traiterons de puissance à puissance,
Et vous pourrez attester mes progrès ;
Nous parlerons de certaine alliance,

A laquelle, moi, je tiendrais,
Et pour ne la rompre jamais.

(*A Isabelle.*)

Dieu! quelle gloire en cette conjoncture,
Si je pouvais, pour ma félicité,
Avec la vôtre unir ma signature
Sur le même traité.

LA MARQUISE.

Du tout, monsieur; des affaires aussi importantes ne se traitent qu'en secret. (*Avec intention.*) J'aurai l'honneur de vous revoir tout-à-l'heure; mais seule, sans témoin, si toutefois le tête-à-tête ne vous effraie pas.

CHAVIGNI, *fièrement.*

Madame, un diplomate ne craint rien. (*La marquise donne la main à Isabelle, et elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CHAVIGNI.

LE COMTE.

Maintenant que nous voilà seuls, parlons franchement; car vous savez que par état nous avons toujours deux vérités.

CHAVIGNI.

Oui, l'une qui n'est pas vraie.

LE COMTE.

C'est la première ! Mais il s'agit ici de la seconde, et vous entendez bien que je ne suis pas dupe du motif qui vous amène.

CHAVIGNI.

Je vous ai pourtant dit ce qui en est, je vous l'atteste sur l'honneur, je viens pour un costume de bal. Après cela, comme je ne veux pas jouer au fin avec vous qui êtes plus habile que moi, je conviendrai que je me suis chargé de cette affaire, qui me donnait six semaines de congé, pour avoir le plaisir de suivre vos traces. Il faut à peine quelques jours pour venir ici, et voilà plus d'un mois que je suis parti de Paris. Mais j'ai pris, pour remplir ma mission, le chemin que choisissait La Fontaine pour aller à l'académie, j'ai pris le plus long. Vous étiez à Milan, cela m'a fait passer quelques jours en Italie. Vous êtes revenu à Genève par le Simplon, cela m'a fait voir la Suisse. Vous avez traversé le Rhin, cela m'a fait connaître l'Allemagne, et par parenthèse, cela m'a remis dans mon chemin, ce qui est fort heureux. C'est donc vous, mon honorable maître, à qui je devrai tout, depuis

les premières leçons qui ont commencé mon éducation diplomatique, jusqu'aux voyages qui l'ont perfectionnée.

LE COMTE, *souriant.*

Vraiment; écoutez, mon cher Chavigni, vous êtes un fort aimable jeune homme, que j'aime beaucoup, fort gai, fort spirituel.

CHAVIGNI.

Votre excellence est bien bonne, est-ce sa première vérité?

LE COMTE, *souriant.*

Non, c'est la seconde, nous sommes convenus entre nous de n'employer que celle-là; car il ne s'agit ici que d'affaires de famille. Vous aimez beaucoup ma fille, et j'en suis fâché pour vous, car je ne veux pas vous laisser concevoir de fausses espérances; et pour vous faire connaître ici tout le fond de ma pensée, je vous déclare que vous ne serez jamais mon gendre.

CHAVIGNI.

Je vous remercie de votre franchise, c'est un extraordinaire que vous faites pour moi et dont je suis bien reconnaissant. Je sais que j'ai fort peu de fortune, et que vous en avez une immense; mais je ne tiens pas à vos richesses, je ne vous les demande pas.

LE COMTE.

Pouviez-vous croire, monsieur, qu'un pareil motif me déterminerait? La preuve c'est qu'autrefois, vous le savez, ce mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, depuis, j'ai changé d'idée, j'ai d'autres vues sur ma fille; je veux un gendre que je puisse associer à mes pensées, à mes projets, un gendre qui suive avec honneur la carrière que je parcours, qui y brille au premier rang.

CHAVIGNI.

Je ne demanderais pas mieux, je ne m'y refuse pas, c'est mon mérite qui ne le veut pas. Je ne suis pas né diplomate, je n'y saurais que faire, mais il est d'autres carrières... où l'on peut se distinguer.

LE COMTE.

Celle-là est la seule que j'estime, la seule que j'honore.

CHAVIGNI.

Chacun son avis. N'entendant rien aux discussions de la politique, j'ai repris l'état militaire. Pour cela il ne faut ni détour, ni finesse; on a toujours assez d'esprit pour donner ou recevoir un coup d'épée.

AIR: *des Scythes et des Amazones.*

J'aime la guerre, et, morbleu! je m'en flatte,
Dans la balance du combat,

La plume d'un bon diplomate
A moins de poids que le fer du soldat.
Sur le papier, toujours prêts à combattre,
Et toujours prêts à vous exterminer;
Vous raisonnez, mais sans jamais vous battre;
Nous nous battons sans jamais raisonner.

LE COMTE.

C'est un mérite, mais, par malheur, il n'y en a pas qui soit plus en opposition avec le genre de talent que je voudrais trouver dans mon gendre. Pour un homme sensé, est-il rien de plus absurde que la guerre? n'est-elle pas, de sa nature, l'ennemie née de la diplomatie? Quelle objection voulez-vous faire à cent mille baïonnettes? et quel argument opposer à un coup de canon? C'est l'abus, c'est le triomphe de la force; où règne le sabre, la pensée est muette, il n'y a plus de civilisation, c'est la Turquie; nous sommes à Alger. Mais, dans le silence du cabinet, par la seule influence du raisonnement, par d'heureuses et d'habiles combinaisons, mettre un frein à l'ambition, maintenir l'équilibre, la paix entre les différentes puissances, et forcer enfin les hommes à être heureux, sans leur mettre les armes à la main et sans répandre leur sang, voilà ce qu'on ne peut trop admirer, voilà ce qui est beau, ce qui est sublime!

C'est le triomphe et l'œuvre du génie !

CHAVIGNI.

Oui, en apparence, mais que dirait-on si l'on connaissait souvent les causes secrètes ou réelles des plus grands évènements. Non pas que je veuille enlever à d'habiles ministres, à de grands négociateurs, la gloire qui leur appartient, mais convenez vous-même que, si l'on faisait la part des hasards, celle du mérite se réduirait souvent à bien peu de chose.

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le hasard (*bis*)
Que l'on doit invoquer sans cesse.
Qui d'un poltron fait un César ?
Qui d'un valet fait un richard ?
Qui d'un héros fait les prouesses ?
Et qui parfois fait des Lucrèces ?
C'est le hasard.

LE COMTE.

Et moi, je soutiens qu'il n'y a point de hasard pour un homme habile, que c'est le talent qui fait tout... Mais qui vient là ? C'est M. de Rhinfeld, le secrétaire des commandements, qui a pour moi déjà une amitié à toute épreuve.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE RHINFELD, *entrant par le fond, et faisant de grandes salutations.*

CHAVIGNI.

A qui est donc celui-là? ce doit être quelque employé à la chancellerie, car il est mystérieux comme un secrétaire-d'état, et long comme un protocole.

RHINFELD.

Ne pourrais-je pas dire un mot en particulier à M. le comte de Moreno?

CHAVIGNI.

Que je ne vous dérange pas. (*Il aperçoit un grand porte-feuille placé sur un fauteuil, à gauche.*) Voilà justement un porte-feuille de dessins et de gravures. Je trouverai peut-être là quelque idée pour le costume dont j'ai besoin.

(*Pendant qu'il parcourt le porte-feuille, Rhinfeld s'approche de Moreno.*)

RHINFELD.

Je viens de l'hôtel de monsieur le comte, et vous m'aviez fait dire que je vous trouverais ici.

LE COMTE, *à voix basse.*

Quelle nouvelle? Aurai-je cette audience du prince Rodolphe?

RHINFELD.

J'ai fait ce que j'ai pu. Votre excellence ne peut douter de mon dévouement, de l'intérêt que je mets à cette affaire; mais son altesse ne reçoit pas ce matin.

LE COMTE.

Quel contre-temps! Est-ce que l'envoyé de Saxe serait arrivé?

RHINFELD.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Et ce retard qui m'est si favorable, je n'aurais pas l'esprit d'en profiter! Il n'y aurait pas moyen de voir le prince? (*A demi-voix.*) Dites-moi, monsieur de Rhinfeld, il ne recevra donc personne?

RHINFELD, *de même.*

Personne: excepté un étranger que je ne connais pas, et qui vient d'arriver en ce pays. C'est un envoyé de France, un M. de Chavigni.

LE COMTE.

Silence! en êtes-vous bien sûr?

RHINFELD.

J'ai une lettre pour lui, une lettre que

lui envoie le prince. Je suis chargé de la lui remettre dans le plus grand secret et je vais de ce pas à son hôtel.

LE COMTE, *le retenant et à voix basse*

C'est inutile! il est ici; le voilà! (*Il lui montre Chavigni.*)

RHINFELD.

Il serait possible! Alors, si vous le connaissez, votre affaire est sûre. Il est dans la plus grande faveur auprès du prince, et vous obtiendrez par lui tout ce que vous désirerez.

LE COMTE.

Je ne m'y serais jamais attendu.

RHINFELD.

Ni moi non plus! et c'est le hasard le plus heureux. Votre excellence n'oubliera pas qu'elle le doit à mon habileté et à ma pénétration.

LE COMTE.

Vous savez quelles sont mes promesses; je n'y ai jamais manqué; remplissez votre mission et laissez-nous.

RHINFELD.

Oui, monseigneur. (*Allant à Chavigni, qu'il salue.*) C'est à M. de Chavigni, envoyé de France, que j'ai l'honneur de parler?

CHAVIGNI.

Moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service!

RHINFELD.

Une lettre que son altesse le prince Rodolphe m'a chargé de vous remettre, et dans le plus grand secret.

CHAVIGNI.

A moi? vous vous trompez sans doute.

RHINFELD, *la lui donnant.*

A vous-même. Et j'espère que vous voudrez bien rendre à son altesse un compte satisfaisant de la manière dont j'ai rempli ma mission. (*Il salue, et sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

CHAVIGNI, LE COMTE.

CHAVIGNI, *tenant la lettre et la regardant.*

Il est de fait que, si on lui a ordonné de me la remettre mystérieusement, il s'en est acquitté à merveille, car je n'y conçois rien.

LE COMTE, *souriant.*

Vraiment!

CHAVIGNI.

Oui, d'honneur! je n'ai jamais vu le prince, et je ne pensais pas être connu de lui.

LE COMTE, *de même.*

Laissez-donc.

CHAVIGNI.

Non, je vous le jure.

LE COMTE.

Vous n'avez pas encore l'habitude de feindre. Votre surprise n'est pas naturelle, je m'y connais. Mais vous avez tort de dissimuler avec moi, car je me doute de ce que contient ce billet.

CHAVIGNI.

Vous êtes donc plus avancé que moi, car je l'ignore; et j'y tiens fort peu. Voyez plutôt.

LE COMTE.

Vraiment; vous êtes donc bien sûr qu'il ne m'apprendra rien?

CHAVIGNI.

Quelque invitation de bal.

LE COMTE, *lisant.*

« Je ne puis recevoir chez moi M. de Chavigni; mais je le prie de m'attendre à une heure dans le parc de Surville; la proximité de la chasse me permettra de m'échapper, et de lui parler quelques instants. »

CHAVIGNI.

Par exemple! voilà qui est bien singulier, et je vous demanderai ce que cela signifie.

LE COMTE.

C'est à vous, mon cher, que je ferai cette question; car vous n'êtes pas venu ici sans motif.

CHAVIGNI.

C'est vrai. Je venais, comme je vous l'ai dit, pour un costume de bal.

LE COMTE.

A d'autres; ce n'est pas à moi que vous ferez accroire de pareilles folies, qui sont bonnes tout au plus pour ma fille ou pour madame de Surville. Mais pour moi, faites-moi l'honneur de m'inventer de meilleures raisons, ou avouez-moi tout uniment que des motifs particuliers vous forcent au silence. Auquel cas, je comprends ce que cela signifie. Je n'insiste plus, et je ne vous demande plus rien.

CHAVIGNI.

Eh bien! que vous disais-je tout-à-l'heure? Voilà déjà votre génie diplomatique qui s'éveille et qui forge mille conjectures; mais, rassurez-vous...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous auriez tort de vous troubler;
Car au plaisir seul je m'applique :
Je l'aime trop pour me mêler
Des secrets de la politique.

Et dans l'emploi que j'occupais,
Même aux affaires étrangères,
Je n'avais qu'un défaut, j'étais
Toujours étranger aux affaires.

Et, je vous le répète, votre défiance, votre finesse habituelle, vous font voir de graves évènements là où il n'y a rien.

LE COMTE.

Ah! ce n'est rien à votre avis, lorsque aujourd'hui même le prince ne veut recevoir personne, excepté vous; et lorsque cette audience que, depuis ce matin, je sollicite, il vous l'accorde, et loin du palais, en secret, dans ce parc.

CHAVIGNI.

Il est de fait qu'il pourrait bien y avoir quelque chose... Le prince connaît peut-être ma maison. Tout se sait à la cour, et il veut peut-être me donner quelque conseil sur ce costume de bal...

LE COMTE.

Encore; c'en est trop...

CHAVIGNI.

J'en serais fâché, parce qu'un conseil, quand c'est un prince qui le donne, il faut le suivre; et si, en fait de costumes, le prince n'a pas de goût, c'est possible...

LE COMTE, *avec colère.*

Monsieur! c'est passer toutes les bor-

nes... (*Se reprenant.*) Ecoutez-moi, Chavigni; je vous porte beaucoup d'affection; et peut-être en avez-vous pour moi.

CHAVIGNI.

Pouvez-vous en douter?

LE COMTE.

Eh bien! je vous offre la paix ou la guerre. Quelle est votre mission auprès du prince, et quel doit être le sujet de votre entrevue? répondez.

CHAVIGNI.

Je le voudrais, et ne le puis, par une raison que vous approuverez vous-même.

LE COMTE.

Et laquelle?

CHAVIGNI.

C'est que je n'en sais rien.

LE COMTE.

Vous n'en savez rien: cette réponse me dit tout; et je comprends maintenant... Eh bien! je vous déclare, moi, que j'empêcherai cette entrevue, que j'en préviendrai, s'il le faut, le grand-duc, parce qu'au point où en sont les négociations, cet entretien secret de son neveu avec un envoyé de France est d'une grande inconvenance, pour ne pas dire plus; et, tenez! tenez! voyez plutôt. C'est le prince lui-même que j'aperçois dans ces jardins.

CHAVIGNI.

C'est ma foi vrai. Est-ce que décidément il aurait raison? c'est possible; il s'y connaît mieux que moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; RODOLPHE.

RODOLPHE, *apercevant Chavigni.*

C'est lui, c'est Chavigni. Dieu! l'envoyé d'Espagne! Comment est-il encore ici?...

LE COMTE.

Je n'espérais pas être assez heureux pour rencontrer son altesse.

RODOLPHE.

C'est moi, monsieur le comte, qui m'estime heureux de ce hasard. Je me suis trouvé séparé du reste de la chasse, et près de ces beaux jardins que je ne connaissais pas. A qui appartiennent-ils?

CHAVIGNI.

A madame la marquise de Surville.

RODOLPHE.

Eh, mais... n'est-ce pas M. de Chavigni?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

LE COMTE.

Votre altesse le connaît?

RODOLPHE.

Beaucoup. Nous nous sommes vus à la cour de France. Nous étions intimes, et j'espère bien que, pendant son séjour ici, il me traitera en ancien ami.

LE COMTE, *à part.*

Et Chavigni qui prétendait ne pas le connaître! (*Haut.*) Ce matin, mon prince, j'avais fait demander à votre altesse, par M. de Rhinfeld, son secrétaire, un instant d'audience.

RODOLPHE.

Il n'était pas nécessaire. Vous savez bien, monsieur le comte, que je suis toujours visible pour vous. Venez demain, après-demain, quand vous voudrez. Nous parlerons d'affaires. Aujourd'hui est tout au plaisir. Le grand-duc, que j'ai laissé au bout du parc, au rendez-vous de chasse, s'étonnait déjà de ne pas vous voir auprès de lui.

LE COMTE.

Il serait possible!

RODOLPHE.

Ce soir, nous avons un bal, un concert, j'espère qu'on vous y verra, ainsi que M. de Chavigni. (*A Chavigni.*) Je crois me rappeler que vous êtes un grand musicien, un violon distingué.

CHAVIGNI, *balbutiant.*

C'est possible. (*A part.*) Je n'ai jamais essayé.

RODOLPHE.

Mais enfin, vous aimez la musique?

CHAVIGNI.

Oh! beaucoup.

RODOLPHE.

Nous en causerons. Ici, en Allemagne, d'abord, nous sommes pour la musique italienne; la cour est *Rossiniste*, je vous en préviens.

CHAVIGNI, *froidement.*

J'en suis fâché, mon prince. Je tiens à l'indépendance de mes opinions. Je suis, moi, pour la musique allemande.

LE COMTE, *à part.*

Est-il courtisan!

RODOLPHE, *bas à Chavigni, montrant le comte.*

Tâchez donc de le renvoyer.

CHAVIGNI.

Oui, mon prince. (*S'approchant de Moreno et à voix basse.*) Mon cher professeur...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Vous disiez vrai, son altesse me prie
De trouver un adroit moyen
D'éloigner votre seigneurie ;

J'ai beau chercher, je ne vois rien.
Vous qui m'avez lancé dans la carrière,
Soyez encor mon guide en ce moment;
Pour écarter un homme de talent,
Dites-moi comment il faut faire.

LE COMTE, *avec dépit.*

Je vous comprends; mais vous ne jouirez pas long-temps de votre triomphe. (*A part.*) Je cours au rendez-vous de chasse prévenir le grand-duc. (*Il salue Rodolphe et s'éloigne.*)

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE.

Quel bonheur! il nous laisse! et pour cela vous n'avez eu qu'un mot à dire. Savez-vous que vous êtes un habile homme?

CHAVIGNI.

Votre altesse est trop bonne!...

RODOLPHE.

Ne perdons point de temps. Vous arrivez de France?

CHAVIGNI.

Ce matin même.

RODOLPHE.

Vous avez communiqué à madame de

Surville les ordres dont vous êtes porteur?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Dieu soit loué! Nous pouvons alors parler à cœur ouvert, et nous entendre tous trois. Venez! passons chez la marquise. Où est-elle?

CHAVIGNI.

Avec dona Isabelle, la fille de l'envoyé d'Espagne.

RODOLPHE.

Tant pis, c'est fâcheux! Comme je crains que d'aujourd'hui je ne puisse rejoindre ni vous, ni la marquise, voici d'abord... (*S'arrêtant.*) Mais je ne sais comment vous demander ce service.

CHAVIGNI.

Et pourquoi donc, monseigneur? Je vous prie de croire que je vous suis tout dévoué.

RODOLPHE.

Voici d'abord les deux portraits en question; de ce moment ils ne sont plus à moi, et je vous prie de les remettre à qui vous savez.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez que je...

RODOLPHE.

Je pense du moins qu'entre nous, entre

jeunes gens, cela ne vous blesse en rien, sans cela...

CHAVIGNI.

Comment donc, mon prince?

RODOLPHE.

Pour parler maintenant de notre grande affaire, la présence seule de Moreno doit vous dire dans quel embarras je me trouve. Grâce au ciel, je ne sais par quel bienfait l'envoyé de Saxe n'a pas encore paru, et ce retard nous a donné le temps de prendre nos mesures; mais, dans ce moment, il faut avant tout...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; ISABELLE; *sortant de l'appartement à droite.*

ISABELLE.

Ah, mon Dieu, que de monde! Vous n'entendez pas?..

CHAVIGNI.

Quoi donc?

ISABELLE.

Des chevaux, des chiens, des piqueurs... C'est le grand-duc qui revient de la chasse, et qui entre se reposer chez madame de Surville.

RODOLPHE.

O ciel!

ISABELLE.

Mon père l'accompagne, et madame la marquise s'est hâtée d'aller recevoir son altesse.

RODOLPHE.

Qui peut l'amener en ces lieux?

CHAVIGNI.

J'y suis maintenant: c'est le comte de Moreno, l'envoyé d'Espagne. Il m'avait menacé d'interrompre notre entrevue.

RODOLPHE.

Grand Dieu! est-ce que vous lui auriez appris?

CHAVIGNI.

Je n'ai pas dit un mot, ni à lui ni à personne. Je viens ici pour un costume de bal, et voilà tout.

RODOLPHE.

A merveille. Vous avez bien fait; mais c'est sur-tout avec le grand-duc que je vous recommande la plus grande circonspection.

CHAVIGNI.

Vous pouvez être tranquille.

ISABELLE, *bas à Chavigni.*

Ah, monsieur! quelle aimable femme que la marquise! elle s'intéresse à nous, elle nous protège, elle promet de nous

unir. Ainsi, faites tout ce qu'elle vous dira, c'est là ce que je vous recommande. (*S'éloignant de lui.*) Voici mon père et son altesse.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE GRAND-DUC, *donnant la main à la marquise*, LE COMTE DE MORENO, LE BARON DE SALDORF; SUITE DE CHASSEURS ET DE PIQUEURS.

(*Les acteurs sont en scène dans l'ordre suivant: Isabelle, le comte, la marquise, le grand-duc, Saldorf, Rodolphe, Chavigni.*)

CHOEUR.

AIR: *du Pas des Chasseurs* (*Moïse.*)

Nous avons avec gloire
Réduit aux abois
Le léger chamois.
Pour chanter la victoire,
Que le son du cor
Retentisse encor.

LE COMTE.

Vive la chasse et ses nobles loisirs,
C'est le plaisir des rois et le roi des plaisirs.

CHOEUR.

Nous avons avec gloire, etc.

LE GRAND-DUC.

Me pardonnez-vous, madame la marquise, de venir ainsi vous rendre visite à l'improviste ?

LA MARQUISE.

Je n'aurais voulu être prévenue que pour mieux recevoir son altesse.

LE GRAND-DUC.

C'est M. le comte de Moreno qui en me faisant admirer votre parc, m'a donné le désir d'y entrer.

CHAVIGNI, *bas à Rodolphe.*

Qu'est-ce que je vous disais?

RODOLPHE.

En effet, ces jardins sont délicieux, et comme rendez-vous de chasse, c'est un endroit charmant.

(*La marquise passe auprès d'Isabelle.*)

LE GRAND-DUC.

Je le vois, car mon neveu m'y avait déjà devancé. Prince Rodolphe, je suis charmé de vous retrouver; voici monsieur l'envoyé de Saxe, M. le baron de Saldorf, qui arrive à l'instant, et qui demandait à vous présenter ses hommages.

SALDORF.

A parler franchement, je comptais, mon prince, jouir plus tôt de cet honneur; mais

un accident survenu à ma voiture m'a retardé de quelques heures.

RODOLPHE, *bas à Chavigni.*

Heureusement pour nous.

LA MARQUISE.

Et comment, monsieur le baron, cela vous est-il arrivé ?

SALDORF.

A parler franchement, madame, je n'en sais rien... une route superbe, et aussi large que possible... il faut, en honneur, qu'on l'ait fait exprès. C'était un monsieur sans façon, qui riait en français, et un air goguenard, que je reconnaîtrais entre cent. (*Apercevant Chavigni.*) Eh parbleu, le voici !

FINAL.

(*Second acte de la Neige : Oui, que la fête commence.*)

TOUTS.

Eh quoi! c'est l'envoyé de France!

LE COMTE.

Il avait ses desseins, je pense.

RODOLPHE, *bas à Chavigni.*

A merveille, c'est très-bien.

LA MARQUISE.

C'est un très-bon moyen.

RODOLPHE.

C'est très-bien.

LE GRAND-DUC.

Et comment se fait-il que l'envoyé de France
Soit à ma cour sans s'être présenté ?

CHAVIGNI.

C'eût été, monseigneur, par trop de liberté;
Ma mission a si peu d'importance.
Je venais pour chercher un costume de bal.

LE COMTE, *à part.*

Quoi! même à son altesse!
C'est d'une hardiesse
Qui n'a rien d'égal.

LE GRAND-DUC.

Quels que soient ses desseins, je saurai les connaître.

A Chavigni.

Nous avons bal ce soir, et je compte sur vous.

RODOLPHE.

Acceptez.

CHAVIGNI.

D'y paraître
J'aurai l'honneur.

LA MARQUISE.

Et nous y serons touts.

RODOLPHE, *à Chavigni.*

En vous est notre seul espoir.

LE GRAND-DUC.

A ce soir.

CHAVIGNI.

A ce soir.

ISABELLE.

A ce soir.

LE COMTE, SALDORF, RODOLPHE, LA MARQUISE.

A ce soir, à ce soir.

Ensemble.

LE PRINCE, LA MARQUISE.

Je tremble, j'espère.
Cet hymen téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE COMTE, ET SALDORF.

Qu'il tremble, j'espère
Par notre savoir-faire
L'éloigner aujourd'hui.

CHAVIGNI.

Que dire? que faire?
O hasard tutélaire,
Viens me tirer d'ici.

LE GRAND-DUC.

Mon neveu, j'espère,
Dans ce jour saura faire
Un choix digne de lui.

ISABELLE.

Je tremble, j'espère.
Quel est ce mystère?
Comment finira tout ceci?

LE CHOEUR.

Quel est ce mystère? (*bis.*)
Comment finira tout ceci?

(*Le grand-duc donne la main à la marquise; Rodolphe, le comte, Saldorf et Chavigni sortent avec lui.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un petit salon du palais. A droite, la salle de bal; à gauche, la porte du cabinet du grand-duc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

ISABELLE.

Quelle belle galerie nous venons de traverser! C'est admirable pour un bal; n'est-il pas vrai, mon père?

LE COMTE, *préoccupé.*

Oui, oui, ma chère amie.

ISABELLE.

Avez-vous remarqué quelle belle anglaise on pourrait y danser? Il est vrai qu'en Allemagne ils ne connaissent que la walse, qui a bien aussi son mérite. Mais pourquoi, lorsque tout le monde commence à arriver, venez-vous dans ce petit salon où il n'y a personne?

LE COMTE, *sans l'écouter.*

Rien n'égale mon inquiétude. Je ne puis nier que ce Chavigni n'ait déjà fait des progrès dans l'esprit du grand-duc. Est-ce que je me serais trompé sur son compte? Il est de fait qu'il a plus de fond, plus de portée que je ne croyais. Il a sur-tout, ce que j'ai trouvé le plus difficile, une gaîté, une liberté d'esprit, qui lui permettent de cacher à tous les yeux les desseins qui l'occupent. Pendant la chasse, il a su amuser le grand-duc par une foule de contes plaisants. Il a même fait deux couplets aux dépens du grand-veneur. J'espérais qu'il se fâcherait; mais il en a ri le premier.

ISABELLE.

Mon père, est-ce que nous ne rentrons pas dans la salle de bal?

LE COMTE.

A quoi bon? le prince n'y est pas encore.

ISABELLE.

C'est que je suis engagée pour la première walse.

LE COMTE.

Ah! tu es engagée!... avec qui?

ISABELLE.

Ah... mon père! vous devinez bien.

LE COMTE.

Comment! ce serait Chavigni. Il ne doute de rien; il est d'une audace... Je vous défends, mademoiselle, de danser avec lui.

ISABELLE.

Il faudra donc alors me dégager; car j'avais accepté.

LE COMTE.

Vous dégager! non pas, cela aurait l'air d'une rupture.

ISABELLE.

Je pourrai donc accepter?

LE COMTE.

Pas encore; je ne suis pas décidé.

ISABELLE.

Mais, mon père, pouvez-vous voir de la politique dans une contredanse?

LE COMTE.

Pour un homme d'état, il y en a partout.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En affaires, chacun s'observe ;
On n'a garde de se trahir ;
Mais dans un bal, plus de réserve,
Chacun ne pense qu'au plaisir.
Notre ame alors sans défiance,
Laisse échapper tous ses secrets,
Et souvent une contredanse
Nous en apprend plus qu'un congrès.

Tout calculé, je te défende de walser avec lui.

ISABELLE.

O ciel!

LE COMTE.

Mais je te permets une contredanse... une seule...

ISABELLE.

Je comprends. C'est plus convenable.

LE COMTE.

Oui. Et puis, pendant une contredanse, on peut causer, et lui qui est si étourdi... Tais-toi, le voici.

SCÈNE II.

CHAVIGNI, LE COMTE, ISABELLE.

CHAVIGNI.

Ma foi, j'avais tort.... Il y a du bon chez les allemands. Le cuisinier de monseigneur est à coup-sûr un grand homme.

LE COMTE.

C'est vous, Chavigni; d'où venez-vous donc?

CHAVIGNI.

De dîner avec son altesse le grand-duc.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Et comment cela?

CHAVIGNI.

Par hasard. Je m'étais permis tantôt

quelques plaisanteries sur la cuisine allemande, et son altesse a daigné m'inviter, pour détruire mes préventions.

LE COMTE, *d'un air défiant.*

Ah, c'était là le motif!

CHAVIGNI.

Il n'y en a pas d'autre... Un dîner charmant, et puis une conversation si intéressante!...

LE COMTE.

Avec le prince?

CHAVIGNI.

Non; avec ces dames. Je leur ai confié l'objet de ma mission... ce costume de bal que je venais...

LE COMTE.

Encore!...

CHAVIGNI.

Pour vous, c'est sans intérêt; mais pour ces dames, c'est une affaire d'état. Elles ont daigné me seconder, au point que j'ai maintenant tout ce que je désirais.

LE COMTE.

Tenez, Chavigni, je suis comme tout autre, sujet à l'erreur; mais quand j'ai eu des torts j'aime à les reconnaître, et sur-tout à les réparer. Eh bien, oui! je vous ai mal jugé; je ne vous soupçonnais point l'habileté et les talents que vous

avez déployés aujourd'hui. Je reviens de ma prévention, et, pour vous le prouver, joignez-vous franchement à moi; confiez-moi le véritable motif de votre mission, et ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

O ciel! il se pourrait!

ISABELLE.

Ah, que de bonté! de générosité!... Et vous ne tombez pas à ses pieds!

CHAVIGNI.

Si vraiment, c'était bien mon idée; mais c'est que...

LE COMTE.

Eh bien, vous hésitez?

CHAVIGNI.

Non, sans doute; mais un pareil bonheur.... un coup si inattendu, et dans la situation où je suis... je désire au moins un instant de réflexion.

LE COMTE.

C'est trop juste.

CHAVIGNI, *à part*.

Que vais-je faire? lui avouer... quoi? que je ne sais rien, que je n'ai pas de secret, que je suis un sot! Il est capable de ne pas me croire; et s'il me croit, c'est encore pire; je perds son estime et tout espoir à la main de sa fille. Non,

ma foi, conservons au moins l'honneur, c'est toujours cela de sauvé.

ISABELLE.

Eh bien, monsieur, répondez donc.

LE COMTE.

Etes-vous décidé ?

CHAVIGNI.

Oui, monsieur le comte. Placé entre le devoir et l'amour, j'ai été sur le point de céder à ce dernier; mais le talent que vous m'accordez, le mérite que vous avez cru reconnaître en moi, je perdrais tout si je disais un mot, et c'est pour rester digne de vous que j'ai résolu de me taire.

ISABELLE.

O ciel, que viens-je d'entendre ?

LE COMTE.

Refuser la main de ma fille, repousser mes bienfaits! c'est indigne, c'est affreux. (*A part.*) C'est bien à lui... Je ne m'y attendais pas.

AIR: *de la Walse des Comédiens.*

Mais qu'ai-je vu, son altesse s'avance
Auprès du prince, à mon poste je cours.

(*A Chavigni.*)
Entre nous deux, monsieur, plus d'alliance;
Mais mon estime est à vous pour toujours!

(*A part.*)
Déjà chez lui tant d'aplomb et d'adresse

Il faut, morbleu ! l'observer avec soin ;
Pour parvenir, immoler sa tendresse !
Je me trompais, ce jeune homme ira loin.

Ensemble.

LE COMTE.

Dans ce salon son altesse s'avance, etc.

CHAVIGNI.

J'avais raison de garder le silence ;
Il me sert mieux que les plus beaux discours.
De le fléchir, je garde l'espérance ;
Car son estime est à moi pour toujours.

ISABELLE.

Ah ! c'est affreux ! Peut-on, lorsque j'y pense,
A sa fortune immoler ses amours !
Oui, pour mon cœur, il n'est plus d'espérance.
Je l'abandonne, hélas ! et pour toujours.

(*Le comte sort, Isabelle se dispose à le suivre, Chavigni la retient, et la ramène sur le devant de la scène.*)

SCÈNE III.

ISABELLE, CHAVIGNI.

CHAVIGNI.

De grâce, un mot encore, ne me condamnez pas sans m'entendre.

ISABELLE.

Non, monsieur, laissez-moi, je ne puis le croire encore ; notre bonheur dépen-

dait de vous seul, et c'est vous qui avez refusé ma main !

CHAVIGNI.

Oui, je sens qu'à vos yeux j'ai le plus grand tort; et cependant, vous-même, vous auriez été à ma place, que vous n'auriez pas pu faire autrement; car, s'il faut tout vous avouer... vous ne me trahirez pas... je ne sais rien.

ISABELLE.

Fi, monsieur! c'est indigne, vouloir dissimuler, même avec moi, vous qui autrefois étiez la franchise, la vérité même. Je savais bien que la diplomatie vous gâterait... et qu'une fois qu'on en a l'habitude...

CHAVIGNI.

Air : *de l'Ecu de six francs.*

Quoi! vous m'accusez d'imposture!
Et quel serait mon intérêt?
Je vous l'atteste, je le jure,
Je ne sais rien, voilà le fait,
Et je n'ai pas d'autre secret.
Mais dans ces lieux où tout respire
L'adresse et la malignité,
Pour déguiser la verité,
Je vois qu'il suffit de la dire.

ISABELLE.

Et pourquoi, monsieur, vous être mis dans une semblable position?

CHAVIGNI.

Comme si c'était de ma faute... Je me trouve ici sans savoir comment, et sans m'en douter, lancé au milieu de tous les événements, comme un incident, comme une parenthèse... trop heureux jusqu'à présent de n'avoir pas fait quelques sottises... ce qui ne peut pas manquer d'arriver ; car je marche au hasard, sans savoir où je vais... et si je réussis, on ne doit pas m'en vouloir; car je n'aurai été un grand homme qu'à mon corps défendant.

ISABELLE.

Cependant, monsieur, cette conférence, cette entrevue secrète que vous avez eue ce matin avec le prince, et que mon père ne peut s'expliquer...

CHAVIGNI.

Je le crois bien ; car moi qui y ai assisté, je ne comprends pas encore ce que nous nous sommes dit. Son altesse m'a adressé à la hâte quelques compliments sur mon arrivée, sur la mission dont j'étais chargé, et puis m'a remis sur-le-champ ces deux portraits, que voici.

ISABELLE.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Et qu'il ne tient qu'à vous d'examiner.

Vous en savez maintenant autant que moi.

ISABELLE.

Voyons vite.

CHAVIGNI.

Des diamants superbes, et deux jolies femmes, n'est-il pas vrai? Par malheur, je ne les connais pas.

ISABELLE.

Je le crois bien... L'une est une parente du roi de Saxe, et l'autre la cousine de notre souverain. Et pourquoi vous les a-t-on remis?

CHAVIGNI.

Je vous ferai encore la même réponse, je l'ignore. Son altesse m'a seulement dit: Remettez-les à qui vous savez. Et comme je ne savais pas, ils sont restés entre mes mains. Mais, d'après ce que vous me dites, je devine maintenant que c'est un cadeau qu'il voulait faire à nos deux ambassadeurs; parce qu'au fait, le portrait de leur souveraine... Ce présent peut flatter votre père, lui être agréable... cela pourrait peut-être nous remettre bien ensemble. Daignez vous en charger, et dites-lui que c'est moi, moi-même qui, de la part du prince, lui envoie ce portrait.

ISABELLE.

J'y vais à l'instant. Mais vous me pro-

mettez bien que vous n'êtes diplomate que par hasard, et sans que cela tire à conséquence.

CHAVIGNI.

Je vous le jure.

ISABELLE.

Que vous ne serez jamais un homme d'état, un homme de talent.

CHAVIGNI.

Je vous le promets. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

ISABELLE.

A la bonne heure. Je vais trouver mon père, et puis je reviens, car vous n'avez pas oublié notre contredanse.

CHAVIGNI.

Je n'oublie jamais les choses essentielles. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

CHAVIGNI, *puis* SALDORF.

CHAVIGNI.

Ah! quelle aimable femme j'aurai là, et que je serai heureux, lorsqu'une fois retiré des affaires... (*Apercevant Saldorf qui le salue.*) Ah, mon dieu! en voici

de nouvelles qui m'arrivent. C'est M. de Saldorf.

SALDORF.

J'ai l'honneur de saluer M. de Chavigni.

CHAVIGNI, *lui rendant son salut.*

Monsieur le baron... (*A part.*) Voyons-le venir.

SALDORF, *à part.*

Il garde silence... c'est qu'il a quelque chose à me dire. Attendons.

(*Il se fait un grand moment de silence. Ils se regardent tous les deux, s'asseoient, Saldorf à droite, Chavigni à gauche; ils se regardent encore; à la fin, le baron de Saldorf impatienté prend la parole.*)

Monsieur, vous trouvez-vous bien fatigué de votre voyage?

CHAVIGNI.

C'est à vous, monsieur le baron, que je ferai cette demande.

SALDORF.

Mais, moi... à parler franchement...

CHAVIGNI, *à part.*

Il est vrai, qu'il s'est reposé en route.

SALDORF.

Je suis assez satisfait du mien... Je viens de voir monsieur le comte de Moreno.

CHAVIGNI.

Moi aussi.

SALDORF.

Il me l'a dit... et comme je lui ai trouvé beaucoup d'éloignement pour vous, cela m'a fait penser que nous pourrions peut-être nous rapprocher.

CHAVIGNI, *rapprochant de lui son fauteuil.*

Moi, d'abord, j'y suis tout disposé.

SALDORF, *après un moment de silence.*

Monsieur de Moreno a pris l'avance sur moi, et les chances sont maintenant pour lui.

CHAVIGNI.

C'est ce qui vous fâche.

SALDORF.

Du tout, cela m'est égal. A vous parler franchement, nous ne tenons pas à réussir ; mais nous tenons beaucoup à ce que l'envoyé d'Espagne ne réussisse pas..... et si nous pouvions nous entendre...

CHAVIGNI.

Cela ne ferait pas mal... mais c'est là le difficile.

SALDORF.

Pourquoi donc? Quelle est l'opinion du prince, et sur-tout la vôtre? Voilà tout ce que je vous demande.

CHAVIGNI.

Monsieur le baron, à vous parler franchement...

SALDORF, *à part.*

Il cherche des détours.

CHAVIGNI.

Mon opinion est telle qu'il m'est fort difficile de la dire, mais vous êtes trop habile pour ne pas la deviner.

SALDORF.

Je comprends.

CHAVIGNI.

J'en étais sûr.

SALDORF, *à part.*

Il est encore plus adroit que je ne le croyais.

CHAVIGNI.

Et si quelque chose peut vous faire connaître les intentions du prince, et mes dispositions à votre égard... c'est ce présent qui vous dira tout, et à la remise duquel je ne suis pas étranger... un portrait de votre connaissance qu'il m'a chargé de vous remettre. Vous comprenez...

SALDORF, *à part, en examinant le portrait.*

O ciel! (*Haut, se levant.*) Quoi! le prince Rodolphe, à votre instigation...

CHAVIGNI.

Oui, monsieur.

SALDORF.

A moi, un pareil affront! un procédé aussi injurieux! Ce n'est pas le refus, je m'y attendais, je le désirais même. Mais être congédié de la sorte, être la dupe d'un pareil complot, et la victime de vos intrigues!

CHAVIGNI.

Moi, monsieur?

SALDORF.

AIR: *Dieu tout puissant, par qui le comestible.*

Je cède enfin au dépit qui me gagne,
Oui, le grand duc saura tout, mot pour mot,
Et puis après, à l'envoyé d'Espagne
Je m'unirai contre vous, s'il le faut;
Pour vous chasser, nous allons nous entendre,
Et vos projets, que je sais, que je vois,
A touts ici je les ferai comprendre.

CHAVIGNI, *à part.*

Il aurait bien dû commencer par moi.

Ensemble.

SALDORF.

Je cède enfin au dépit qui me gagne, etc.

CHAVIGNI.

Je sens enfin le dépit qui me gagne.
Quoi! je ne puis y comprendre un seul mot:
Allez, monsieur, vous unir à l'Espagne,
Et je saurai résister, s'il le faut.

SCÈNE V.

CHAVIGNI, *seul.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la peinture. Moi qui croyais avoir arrangé tout pour le mieux... il paraîtrait que j'ai fait une gaucherie; et me voilà en hostilité ouverte avec la Saxe. S'il exécute ses menaces, pour qui me prendra-t-on? Pour un intriguant qui est venu se jeter au milieu de leurs secrets. Ma foi, le moyen le plus court qui me reste de sortir d'embarras, serait de partir et de les laisser s'expliquer entre eux. Partir! et sans savoir pourquoi, et sans réparer mon imprudence; car il paraît que, sans le vouloir, j'en ai fait une, et que j'aurai mis dans un grand embarras cet excellent prince auquel je suis tout dévoué, par reconnaissance d'abord, et, s'il faut le dire, par curiosité; car, malgré moi, je m'intéresse maintenant à notre entreprise; cette entreprise que je ne connais pas, et où je joue le principal rôle... D'un autre côté, ma contredanse avec dona Isabelle...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

O toi, mon guide et mon dieu tutélaire,

Puissant hasard, ma sagesse et ma loi!
Viens m'inspirer, dis-moi ce qu'il faut faire.
Eh mais, quel bruit? c'est l'orchestre, je crois.
J'entends d'ici le violon sonore;
C'est décidé, je ne dois pas partir.
Et ce conseil que du hasard j'implore,
C'est le plaisir qui vient de me l'offrir.

SCÈNE VI.

La Marquise, Rodolphe, Chavigni.

rodolphe, *à la marquise en entrant.*

Oui, vous ne vous en doutiez pas, l'orage est sur le point d'éclater... nous sommes perdus. (*Apercevant Chavigni.*) Ah, mon dieu! c'est Chavigni! Comment malheureux, vous êtes encore ici?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ignorez-vous les dangers qui nous menacent touts?

CHAVIGNI.

C'est pour cela que je reste.

la marquise, *courant à lui.*

Ah, monsieur! cela ne m'étonne pas de vous. Nous avons donc encore un ami sur lequel nous pouvons compter...

CHAVIGNI.

A la vie et à la mort. (*A part.*) Ces pauvres gens! je me ferais tuer pour eux. Il paraît que la marquise est aussi de la conspiration.

RODOLPHE.

Vous savez cependant que le grand-duc est furieux contre vous.

CHAVIGNI.

Contre moi?

RODOLPHE.

Et comme vous n'avez aucun caractère diplomatique, comme vous n'êtes point accrédité auprès de lui... il peut, sans manquer au droit des gens, vous faire jeter dans quelque prison d'état, d'où je ne serais pas sûr de vous retirer.

CHAVIGNI, *à part.*

Ah, mon dieu!

LA MARQUISE.

Et qu'a-t-il donc fait?

CHAVIGNI.

C'est ce que je me demande.

RODOLPHE.

Si au moins vous m'eussiez prévenu: mais de vous-même... tenter un coup aussi audacieux. Vous savez bien que, placés entre deux puissances qu'il faut également ménager, notre seul espoir était de

gagner du temps, en les opposant l'une à l'autre.

LA MARQUISE.

C'était notre plan.

RODOLPHE.

C'était le plus sage. Eh bien, il a tout rompu... Il a frappé un grand coup... Il a congédié, en mon nom, l'envoyé de Saxe et celui d'Espagne, qui, tous les deux, sont furieux.

LA MARQUISE, *avec effroi.*

O ciel! il aurait osé... (*Avec fermeté.*) Eh bien, il a eu raison.

CHAVIGNI, *vivement.*

Vous trouvez...

LA MARQUISE.

Oui, une telle résolution peut seule vous sauver. J'ignore quelles en seront les conséquences; mais enfin, il eût toujours fallu en venir là, et jamais vous n'y auriez consenti, jamais vous ne l'auriez pris sur vous. Ce qui m'étonne même, c'est qu'il ait pu vous y amener.

RODOLPHE.

C'est bien malgré moi, sans m'en avertir. Il m'y a forcé... la ruse la plus adroite et la plus infernale... ces deux portraits que vous m'aviez demandés, et que je vous destinais...

CHAVIGNI, *à part.*

Dieu! c'était pour elle!

RODOLPHE.

Il les a remis de ma part à l'envoyé d'Espagne.

LA MARQUISE.

Et à celui de Saxe... je comprends.

CHAVIGNI, *à part.*

Elle est bien heureuse.

LA MARQUISE.

Ah! quelle reconnaissance nous vous devons!

CHAVIGNI.

Du tout, madame, bien moins que vous ne croyez.

RODOLPHE.

En effet, il nous a sauvés d'un danger pour nous remettre dans un autre plus grand. Que dire maintenant au grand-duc? comment motiver ce double refus, ce double affront? faut-il tout lui avouer?

CHAVIGNI.

Et pourquoi pas?

LA MARQUISE.

O ciel! est-ce votre avis?

CHAVIGNI.

Oui, madame; il faut que tout s'éclaircisse; moi, je tiens à ce qu'on s'explique.

RODOLPHE, *allant à Chavigni.*

Eh bien, chargez-vous-en.

CHAVIGNI.

Moi ?

RODOLPHE.

Oui. Il n'y a que vous qui, avec vos talents et votre habileté, puissiez nous rendre ce dernier service. Moi, d'abord, je ne m'en mêle plus : vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

CHAVIGNI.

Quoi ! vous voulez...

RODOLPHE.

Oui, déclarer au grand-duc que je chéris ma liberté, que je veux la conserver.

CHAVIGNI.

C'est si naturel...

RODOLPHE.

Et que je ne veux pas me marier...

CHAVIGNI, *étonné.*

Hein ! comment ?

LA MARQUISE.

Taisez-vous ; on vient.

SCÈNE VII.

RODOLPHE, ISABELLE, CHAVIGNI, LA MARQUISE.

ISABELLE, *à Chavigni.*

Ah, monsieur! je vous cherchais. Vous faites de jolies choses, et vous tenez bien vos promesses.

CHAVIGNI.

Ah, mon Dieu! le bal est commencé... et notre contredanse...

ISABELLE.

Il s'agit bien de cela! Je viens de voir mon père...

CHAVIGNI.

Il est furieux... je le sais.

ISABELLE.

Il devrait l'être; mais il s'est calmé, il s'est adouci. « Ma fille, m'a-t-il dit, Chavigni m'a trompé avec un art, avec une profondeur dont je ne l'aurais pas cru capable; mais mon indignation ne m'empêche pas de lui rendre justice; et je puis encore lui pardonner; je puis même le nommer mon gendre, pourvu que la Saxe ne l'emporte pas. C'est tout ce que je demande. »

CHAVIGNI.

O ciel !

ISABELLE.

Vous voyez donc bien, monsieur, que vous me trompiez; que vous êtes mêlé dans tout cela; que tout ici dépend de vous; et mon père consentirait à notre mariage, que c'est moi, monsieur, qui refuserais.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi? Croiriez-vous, madame, que tout-à-l'heure encore, à moi, moi qu'il aime, il m'a assuré qu'il ne connaissait rien, qu'il ne savait rien de ce qui se passait ici?

RODOLPHE.

Une pareille discrétion... c'est admirable.

ISABELLE.

Ce n'est rien encore! Mon père lui a offert ma main à condition qu'il lui confierait le secret de son voyage et de sa mission: eh bien, madame, il l'a refusée.

RODOLPHE, *passant auprès de Chavigni.*

Il se pourrait! O généreux ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous; mais que j'arrive au pouvoir... que je règne... je ne veux pas d'autre ami, d'autre conseil.

LA MARQUISE.

Et vous ferez bien. En attendant, c'est moi qui me charge de la réconciliation. (*A Isabelle.*) Oui, ma chère enfant, vous lui pardonnerez, par amitié pour moi.

ISABELLE.

Il est bien heureux, madame, que vous le protégiez; sans cela... mais au moins que la Saxe ne l'emporte pas; voilà tout ce que je lui demande.

LA MARQUISE.

Et nous le lui demandons aussi.

ISABELLE.

N'est-il pas vrai? il peut bien faire cela pour nous; car, qu'est-ce que cela lui fait, que la Saxe...

CHAVIGNI.

Eh, mon dieu! si cela peut vous être agréable... mais notre contredanse que nous oublions...

LA MARQUISE.

Une contredanse! Penser à cela dans un pareil moment!

CHAVIGNI.

Toujours...

AIR: *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'aime le bal, le bruit, et la musique;
Est-il un temps qui soit mieux employé?
Les noirs chagrins, les soins, la politique,

Tout dans un bal est bientôt oublié.
Un bal vaut seul un traité d'alliance.
Je formerais, si j'étais souverain,
Tous mes sujets en une contredanse,
Pour les forcer à se donner la main.

Venez, courons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE GRAND-DUC.

(*Le grand-duc arrive par le fond, au moment où ils vont pour sortir; à son aspect, Rodolphe, la marquise, Chavigni et Isabelle s'arrêtent. Chavigni et la marquise sont à sa gauche; Rodolphe et Isabelle à sa droite.*)

LE GRAND-DUC.

Un instant! Où allez-vous?

CHAVIGNI.

Mille pardons, monseigneur; c'est une affaire des plus importantes: une contredanse avec mademoiselle de Moreno.

LE GRAND-DUC.

Je lui demanderai la permission de lui enlever son danseur pour quelques moments. (*A Chavigni.*) J'ai à vous parler, monsieur... Ces dames peuvent rentrer dans

la salle du bal, où on les désire. (*A Rodolphe.*) Vous, monsieur, je vous prie de passer dans mon cabinet et d'y attendre mes ordres.

LA MARQUISE, *bas à Chavigni.*

C'est le moment de la crise... défendez nos intérêts.

RODOLPHE, *de même.*

Je n'ai d'espoir qu'en vous.

(*Rodolphe donne la main à la marquise et à Isabelle, et tous trois sortent par le fond.*)

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, CHAVIGNI.

(*Le grand-duc se promène quelque temps avec inquiétude, sans parler, pendant que Chavigni dit l'*à parte *suivant.*)

CHAVIGNI, *à part.*

Cela devient plus sérieux... J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'une conspiration où se trouvait madame de Surville, et où la liberté du prince était compromise. Mais, depuis qu'il m'a parlé de célibat, je n'y suis plus du tout.

(*Le grand-duc s'assied, Chavigni reste debout devant lui.*)

LE GRAND-DUC.

Approchez, monsieur. Les choses en sont venues au point, qu'il faut enfin que je connaisse vos intentions... Quoique arrivé ici sans aucun but ostensible, depuis ce matin, il n'est question que de vous; vous avez tout bouleversé dans ma cour.

CHAVIGNI.

Moi, monseigneur?

LE GRAND-DUC.

Oui, monsieur: l'envoyé de Saxe vous accuse, celui d'Espagne se plaint de vous, et, moi-même, je suis très-mécontent de l'ascendant que vous avez pris sur mon neveu. (*Il se lève.*)

AIR *d'Aristippe.*

Pour échapper à mon regard sévère,
Par vos conseils, il fait tout ce qu'il peut.

CHAVIGNI.

Mais, monseigneur, moi, je le laisse faire,
Je lui conseille ce qu'il veut.

LE GRAND-DUC.

Il ne suit point d'autre avis que le vôtre.

CHAVIGNI.

En fait d'avis, un prince, on le sait bien,
Nous fait toujours l'honneur d'être du nôtre,
Quand nous avons l'esprit d'être du sien.

LE GRAND-DUC.

En fait d'esprit, je sais que vous en

avez beaucoup ; mais il s'agit de franchise, et je vais droit au fait. Puisque vous avez tant d'influence sur mon neveu, faites-lui comprendre qu'aujourd'hui même j'entends et j'exige qu'il fasse un choix.

CHAVIGNI.

Un choix... oserai-je vous demander lequel ?

LE GRAND-DUC.

Peu m'importe : il est le maître; je ne prétends pas le contraindre; mais je m'en prends à vous, si ce soir même, d'une manière ou d'une autre, il n'est pas marié.

CHAVIGNI.

Marié! ô ciel, c'est fait de moi!

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi donc?

CHAVIGNI.

C'est qu'ici, à l'instant même, son altesse venait de m'expliquer ses intentions, qui ne se trouvent pas parfaitement d'accord avec celles de monseigneur, vu qu'il désire rester célibataire.

LE GRAND-DUC.

Comment! il refuse! j'en suis fâché pour vous, monsieur, et je ne reconnais pas là votre adresse : comme hier il y était décidé, je sais à qui attribuer ce changement de résolution. Oui, monsieur; on

ne vient pas ainsi, par des intrigues habilement combinées, jeter le trouble dans un état, le désordre dans une famille. Je ne me soucie pas, grâce à vous, de me trouver en hostilité avec deux puissances. Il leur faut une réponse, une réponse satisfaisante, ou du moins qui ne mécontente ni l'une ni l'autre; c'est vous que cela regarde; et, puisque vous avez tant de talent, tant d'habileté, trouvez quelque moyen pour sortir de là; mais n'oubliez pas, je vous le répète, qu'il faut qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, sinon, c'est vous que j'accuse de sa désobéissance; et comme vous n'avez ici aucun caractère officiel, vous ne serez point étonné que je m'assure de votre personne. Adieu; je vous laisse. (*Il entre dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

CHAVIGNI, *puis* LA MARQUISE.

CHAVIGNI.

Où diable me suis-je fourré, et à qui en ont-ils avec leur double mariage? Depuis que je crois comprendre quelque

chose, cela me paraît plus embrouillé que jamais. L'oncle qui veut, le neveu qui ne veut pas; et au fait pourquoi ne veut-il pas? cela serait tout de suite fini; je m'en vais lui dire.

LA MARQUISE.

Eh bien! quelles nouvelles?

CHAVIGNI.

De très-bonnes. Si son altesse le veut, cela peut s'arranger.

LA MARQUISE.

Et comment?...

CHAVIGNI.

Ecoutez bien. Voici, de peur de me tromper, les propres paroles du grand-duc; « Je ne me soucie pas, grâce à vous... » C'est à moi qu'il parle. « Je ne me soucie pas d'être en hostilité avec deux puissances. Il leur faut aujourd'hui même une réponse satisfaisante, ou qui, du moins, ne mécontente ni l'une ni l'autre. »

LA MARQUISE.

Et c'est justement là le difficile.

CHAVIGNI.

Attendez donc, ce n'est pas fini... C'est toujours le grand-duc qui parle. « Il faut donc qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, n'importe avec qui, sinon, c'est vous qui êtes responsable. »

LA MARQUISE.

O ciel!... que dites-vous! vous l'avez amené là?

CHAVIGNI.

Oui, madame, et sans beaucoup de peine, car il y est venu de lui-même; mais vous sentez bien que cela ne peut pas durer plus long-temps, et qu'il faut que le prince se décide.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison; c'est le moment, ou jamais; c'est offrir au grand-duc le moyen de sortir d'embarras; c'est, comme il le désire, ne donner de préférence à personne, ne mécontenter ni l'une ni l'autre; c'est la force seule des évènements... n'est-il pas vrai?

CHAVIGNI.

Eh! oui, madame.

LA MARQUISE.

Ainsi donc, vous conseillez au prince...

CHAVIGNI.

Certainement; il n'y a plus à hésiter.

LA MARQUISE.

Eh bien, attendez-moi ici; je me charge de tout, et ne vous mêlez de rien.

CHAVIGNI.

Je ne demande pas mieux, parce qu'après tout, ce que j'ai fait aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Je vais trouver le grand-duc, et cette idée seule me cause un effroi dont je ne suis pas maîtresse.

CHAVIGNI.

C'est pourtant vrai... cette pauvre marquise... je crois qu'elle tremble... Allons, madame, allons, du courage.

LA MARQUISE.

Oui, j'en aurai, je suivrai vos avis, il faut que notre sort se décide. Dans quelques instants nous serons perdus tous trois, ou tous trois nous serons au faîte des honneurs et de la fortune. Adieu, adieu... Attendez-moi. (*Elle entre dans le cabinet du grand-duc.*)

SCÈNE XI.

CHAVIGNI, *seul.*

Voilà la frayeur qui me prend à mon tour; cette pauvre femme s'exposer ainsi pour moi. Je ne sais en honneur si je dois la retenir ou la laisser faire; parce que ce qu'elle va faire là est quelque chose de si hardi, de si... Diable m'emporte si je sais ce que c'est; mais ce doit être terrible. Et c'est moi qui ai combiné,

qui ai conduit tout cela, qui suis la cause de tous ces grands évènements... Ah! si M. de Moreno était ici! lui qui soutenait ce matin que le génie faisait tout; si cette entreprise, quelle qu'elle soit, vient à réussir, ils seront tous persuadés de mes immenses talents; mais, si elle ne réussit pas, je suis le plus ridicule et le plus absurde des hommes. Que se passe-t-il là-dedans? Suis-je un sot ou un homme de génie? Cela se décide en ce moment, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que mon mérite influe en rien sur la décision. La marquise ne revient pas; mauvais présage. Allons, c'est décidé, je suis un sot, et voilà M. de Saldorf qui vient m'en apporter la nouvelle officielle.

SCÈNE XII.

LE PRÉCÊDENT; LE BARON DE SALDORF.

SALDORF, *entrant vivement et prenant Chavigni à part.*

Je sors du cabinet du grand-duc, et je suis content de vous; vous avez fait ce que je vous demandais.

CHAVIGNI.

Moi!

SALDORF, *à demi-voix.*

Oui, nos rivaux ne l'emportent pas; c'est tout ce que je voulais. Je rendrai compte à mon souverain de la part que vous avez prise à tout ceci, et si jamais vous avez besoin de lui, je vous réponds de sa bienveillance.

CHAVIGNI.

O ciel!... que dites-vous? Est-ce qu'on s'est prononcé pour la Saxe?

SALDORF.

Du tout; mais on vient; du silence.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

LE COMTE, *à Chavigni.*

Mon ami, ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

Il serait possible?

LE COMTE.

Supérieurement conduit; et je vous remercie en mon particulier de m'avoir servi autant que vous le pouviez.

CHAVIGNI.

J'entends; le prince s'est décidé en votre faveur.

LE COMTE.

Non pas, vous y aviez mis bon ordre; (*A demi voix.*) mais au moins l'honneur est sauvé, la Saxe ne l'emporte pas; c'est tout ce que j'exigeais, et tout ce que vous pouviez faire.

ISABELLE, *bas.*

Et d'abord il me l'avait bien promis.

LE COMTE.

Je conviens qu'aujourd'hui vous nous avez étonnés; un aplomb, une finesse, et, au milieu de deux rivaux intéressés à vous nuire, marcher d'un pas ferme, les écarter de votre chemin, et arriver à votre but: car il y est parvenu; c'est une Française qui l'emporte.

CHAVIGNI.

Vraiment!

LE COMTE, *souriant.*

Eh bien! direz-vous encore que, dans nos combinaisons, le génie et l'adresse sont inutiles?

CHAVIGNI.

Non, monsieur le comte, je viens de voir par moi-même... (*A part.*) C'est fini, il paraît que décidément je suis un homme de génie.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, CHAVIGNI, LE GRAND-DUC, LA MARQUISE DE SURVILLE, RODOLPHE, LE COMTE DE MORENO, SALDORF.

RODOLPHE.

Victoire! mon cher Chavigni, tout est avoué, tout est connu.

LE COMTE.

Je viens de le lui raconter.

LE GRAND-DUC.

Vous savez alors que tout est pardonné, que j'ai donné mon consentement. Approchez, monsieur... (*A demi-voix.*) Vous vous en êtes tiré à merveille, et je n'attendais pas moins de vous; cependant je ne suis pas tout-à-fait votre dupe, et je parierais que ce prétendu mariage n'est pas encore fait.

CHAVIGNI.

Comment, monseigneur!

LE GRAND-DUC, *de même.*

Vous avez eu raison de le dire, et c'est une heureuse idée, puisqu'elle nous tire de l'embarras où nous étions. (*Haut.*) Pour vous prouver ma satisfaction, si votre cour pouvait se décider à se priver de vos ta-

lents, je serais trop heureux de les employer, et de vous attacher à ma personne.

RODOLPHE.

Non, monseigneur, c'est à moi de me charger de son avancement, et j'espère qu'il ne nous quittera plus, car nous avons des dettes à acquitter envers lui.

SALDORF, *passant auprès de Chavigni.*

Moi, monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

CHAVIGNI.

A moi, monsieur... et laquelle?

SALDORF.

J'écris des mémoires du temps, c'est la mode; et je vous prierai, vous qui avez conduit cette affaire, de me donner, sur cette importante négociation, tous les renseignements...

CHAVIGNI.

Il s'adresse bien!

LE GRAND-DUC.

Il suffit; rentrons dans la salle de bal, où l'on doit être étonné de notre absence. Je demanderai à ces messieurs, ainsi qu'à M. de Chavigni, de garder encore le silence pour ce soir; je me réserve demain le plaisir d'apprendre cette nouvelle à toute ma cour, et de plus, je veux que cette affaire, qui vous fait beaucoup d'hon-

neur, soit insérée dans la gazette officielle avec tous ses détails.

CHAVIGNI, *s'inclinant.*

Quoi, monseigneur, vous voulez que, demain... (*A part.*) Quel bonheur, je pourrai donc enfin connaître ce que j'ai fait.

CHOEUR.

AIR : *du dernier chœur de l'Arbitre.*

Honneur à la diplomatie,
Il triomphe par son secours;
Il aura pour charmer sa vie
La politique et les amours.

LA MARQUISE, *au public.*

AIR : *du vaudeville des Fréres de lait, musique de M. Heudier.*

Messieurs, pour notre diplomate,
Voici le moment dangereux;
La circonstance est pour lui délicate;
Jusqu'à présent il fut toujours heureux :
Le hasard seul a comblé tous ses vœux.
Si par hasard de plaire il a la gloire,
S'il peut trouver un public indulgent,
Plus que jamais, dans ce jour, il va croire
Que le bonheur nous tient lieu de talent.

FIN DU DIPLOMATE.

V. SCIOLLA Rev. Arc.

V. Si stampi,
BESSONE per la G. Cancell.

TABLE.

DE L'IMPRIMERIE
DES HÉRITIERS BIANCO ET COMP.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE.

TOME TROISIÈME.



TURIN 1831.
Chez les FRERES REYCEND et C.e
Libraires du Roi, sous les arcades de la Foire.

LE GASTRONOME
SANS ARGENT,
VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Madame, le 10 mars 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BRULAY.

PERSONNAGES.

FRINGALE.
BONNEAU, propriétaire.
CHEVRON, son gendre.
ROBERT, traiteur.
DORVAL, riche manufacturier.
LEBLANC, ami de Dorval.
GERMAIN, valet de Dorval.
UN GENDARME.
LA NOCE.
TROUPE DE PAYSANS.

Le théâtre représente une campagne agréable : à gauche, une jolie maison bourgeoise nouvellement bâtie ; à droite, la maison de Robert, avec l'inscription : *Robert, traiteur restaurateur, fait noces et festins.* Devant la porte sont empilés des pains et autres comestibles.

LE GASTRONOME

SANS ARGENT.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, Robert *et les garçons traiteurs vont et viennent, mettent des couverts et s'occupent des détails de la cuisine ;* Bonneau, Chevron *et les garçons de noces lisent le programme de la fête.*

Chœur de Joconde.

Que ce jour nous prépare de douceurs;
Mettons-nous vite à l'ouvrage :
Quel beau jour qu'un mariage,
Et sur-tout pour les restaurateurs !

BONNEAU.

Dépêchons, l'heure s'approche ;
Vite, allumez les quinquets.

ROBERT, *à un garçon traiteur.*

Mets la poularde à la broche ;
Va donc chercher les bouquets.

BONNEAU.

D'une noce aussi brillante
L'éclat sera remarqué.

ROBERT, *tenant un lapereau.*

On ne dira pas, j' m'en vante,
Que c'lui là n'est pas piqué.
Que ce jour, etc.

BONNEAU, *à Robert.*

Mon voisin, avez-vous eu la bonté de préparer ces quarante bouteilles?

ROBERT.

Oui, M. Bonneau; bien d'autres, à ma place, se seraient formalisés de ce que la noce ne se fait pas dans mes salons; mais quand on a, comme vous, une maison toute neuve, la plus jolie maison de Bercy, on n'est pas fâché de la faire voir à ses amis. D'ailleurs vous avez pris chez moi tout ce qui vous manquait. (*A un garçon qui porte un panier de bouteilles.*) C'est bon. (*A M. Bonneau.*) C'est ce qui m'a désarmé et m'a fait mettre de l'eau dans mon vin.

BONNEAU, *examinant le panier.*

Vous me répondez que c'est de première qualité?

ROBERT.

C'est ce que nous avons de mieux; j'y ai mis la main.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ne craignez rien ; ma cave est sûre :
Mon bourgogne est un vin fini,
Et mon bordeaux a, je vous jure,
Des bouchons d' cinq pouces et d'mi.
Quoique j' soyons hors la barrière,
On trouv' chez moi des vins de prix,
Vous verrez sur-tout mon madère :
On n' ferait pas mieux à Paris.

CHEVRON, *voulant emmener Bonneau dans la maison.*

Allons donc, beau-père, allons donc.

BONNEAU.

Tout-à-l'heure, c'est que mon gendre est d'une impatience... un joli garçon, et bon architecte, n'est-ce pas? et de la conduite, du talent... Ce pauvre Chevron! c'est lui qui m'a bâti ma maison ; par exemple, j'ai cru qu'il n'achèverait jamais ; mais il prétend qu'avec ses confrères c'est toujours comme cela.

Air : *du ménage de garçon.*

Ils demandent pour l'ordinaire
Force délais, force ducats ;
Leurs travaux ne finissent guère,
Leurs devis ne finissent pas.
Tel est sur ce point leur usage,
Qu'on est souvent forcé, dit-on,
De vendre le premier étage
Pour faire bâtir le second. (*bis*)

CHEVRON.

Mais, beau-père, on nous attend dan le salon.

BONNEAU.

Ah! oui, le salon! j'oubliais de vou en parler; vous le verrez, quatre croisée de face, et une cheminée avec des colonnes de marbre de Ca... de marbre de.. (*A Chevron.*) Comment appelles-tu cela

CHEVRON.

De Carrare. Mais venez donc; le rest de la noce arrivera, et rien ne sera prêt

BONNEAU.

Eh, mon dieu! j'y vais. A propos, save vous la grande nouvelle? on assure qu M. Dorval vient d'acheter le château d Petit-Bercy.

ROBERT.

Comment, M. Dorval, ce riche manufacturier qui entretient toujours douze o quinze cents ouvriers?

CHEVRON.

Ce millionnaire qui fait toujours bâtir.. Si je pouvais avoir sa clientelle...

ROBERT.

Et moi sa pratique.

BONNEAU.

On dit que c'est un brave et digne homme.

CHEVRON.

Un peu bizarre, un peu original.

ROBERT.

Ne l'est pas qui veut, et sur-tout à sa manière.

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Par ces travaux, honneur de la patrie,
Et protecteur des arts et du talent,
Sur les trésors prix de son industrie,
Il fait d'abord la part de l'indigent.
Oui, s'écartant de la route commune,
Et pour autrui toujours laborieux,
Il employa, dans ses soins généreux,
Sa vie entière à faire sa fortune,
Et sa fortune à faire des heureux.

CHEVRON.

Il est sûr que sa présence fera beaucoup de bien au village.

BONNEAU, *regardant sa maison.*

Sans doute, ça peut même faire augmenter les loyers. Dès qu'il arrivera, j'irai lui faire ma visite, parce que entre propriétaires on se doit des égards, et certainement...

CHEVRON.

Quand je vous avais dit, beau-père, qu'ils arriveraient, et que rien ne serait prêt.

BONNEAU.

Hé bien! hé bien! le grand mal, quand

ils attendraient un demi-quart d'heure! Fais les honneurs, fais-leur voir ma maison. (*A Robert.*) Voisin, entrons chez vous, je vais donner un coup-d'œil au repas.

ROBERT.

A vos ordres, M. Bonneau. (*Ils entrent chez Robert.*)

SCÈNE II.

CHEVRON, LA NOCE.

CHOEUR.

AIR : *Lorsque le champagne.*

Le plaisir assemble
En ce gai séjour
Sa cour;
Chantons touts ensemble
L'hymen et l'amour.

CHEVRON.

O scène touchante!
Ma chère parente!
Ma chère grand'tante!
(*A part.*) Grand Dieu! quel embarras,
(*Haut.*) Quelle joie extrême
De fêter soi-même
Des parents qu'on aime
(*A part.*) Et qu'on ne connaît pas!

CHOEUR.

Le plaisir assemble
En ce gai séjour, etc.
(*Ils entrent chez M. Bonneau.*)

SCENE III.

FRINGALE, *seul, arrivant par le fond.*

Des flons flons, des violons, des chansons... Les ouvriers qui travaillent à la grande route ne m'avaient pas trompé; c'est une noce, et je n'en suis pas! Si j'en crois un certain tact (*flairant*) que m'a donné la grande habitude, c'est là que s'allument les flambeaux de l'hymen; et là... (*Apercevant la broche.*) Ah diable! je suis entre deux feux. Raisonnons un peu, mon cher Fringale. (*Tâtant son gousset.*) Rien là. (*Son estomac.*) Rien là. A Paris, on trouve de tout, excepté un bon dîner sans argent.

AIR : *du Major Palmer.*

Dans ce siècle économique,
Comment engraisser, hélas!
On y vit de politique,
Et moi, je n'en use pas.
Dîner, voilà mon histoire,
La table est mon seul amour;
Manger, chanter, rire et boire,
Voilà mon ordre du jour.
J'ai dans mainte circonstance,
Toujours ennemi de l'eau,
Voté contre l'abstinence,
Et contre le vin nouveau;

Mais lorsque, dans mes finances,
L'ordre est un peu rétabli,
Je vais tenir mes séances
Chez Baleine ou chez Véry;
Je me place, dès que j'entre,
N'importe dans quel endroit,
A la gauche, comme au centre,
Aussi bien qu'au côté droit;
C'est sur le prix de la carte
Que je règle mes budgets,
Et je n'ai point d'autre charte
Que le Cuisinier français.

Jusqu'à présent la journée s'annonce mal! c'est ma faute, j'avais chez moi un joli petit ordinaire, la soupe et le bouilli qui m'attendent encore, ainsi que Catherine ma gouvernante... Mais, moi, je suis gastronome, j'aime les bons morceaux, et comme je ne les trouve pas chez moi je tache autant que possible de dîner tous les jours en ville, c'est mon état! état honorable qui fait vivre bien du monde! Mais aujourd'hui à Paris je n'ai pas rencontré une seule invitation, et las d'admirer le muséum des rues ou de contempler à jeun les boutiques de restaurateurs, j'ai passé les barrières, et je viens chercher fortune *extra muros*... Impossible que je ne trouve pas quelque bonne occasion, dans le moment sur-tout des colléges électoraux... Je sais bien qu'au phy-

sique il me serait difficile de passer pour un ventru, mais si l'on pouvait seulement me prendre pour un électeur de la banlieue... huitième arrondissement... qu'est-ce qui vient-là? un bouquet?... quelqu'un de la noce. La bonne figure à exploiter!

SCÈNE IV.

FRINGALE, BONNEAU, *sortant de chez Robert.*

BONNEAU.

Je vous demande si ce Robert en finit! Je suis sûr que les convives s'impatientent, et on n'a pas encore dressé... C'est la matelote qui le retarde.

FRINGALE.

Une matelote! çà commence à devenir intéressant.

BONNEAU, *s'arrêtant devant sa maison.*

C'est étonnant l'effet que ma maison produit d'ici! La porte cochère, les deux bornes: on dirait un petit hôtel. Les deux remises, le fiacre, tout cela tient dans la cour.

FRINGALE.

J'y suis; ah! parbleu, monsieur le propriétaire.

BONNEAU.

Pourvu qu'ils n'aient pas accroché en entrant. Je ne me lasserais pas de la regarder. Hem! que fait donc ce monsieur?

FRINGALE.

Nous disons vingt-trois pieds (*Il s'arrête et écrit avec un crayon sur un calepin.*) Vingt-trois pieds, cela nous amène là. (*Se portant au milieu de la maison.*) Nous reculons cela de quelques toises, et nous voilà en ligne.

BONNEAU, *le chapeau à la main.*

Permettez donc, monsieur...

(*Fringale lui fait signe de la main et continue à écrire sur son calepin.*)

BONNEAU.

Monsieur, monsieur, oserai-je prendre la liberté de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

FRINGALE, *ôtant son chapeau.*

Mille pardons, monsieur, je n'avais pas l'honneur de vous voir; je suis l'ingénieur en chef du département, chargé de continuer les travaux de la nouvelle route.

BONNEAU.

Et quel rapport cela peut-il avoir avec cette maison?

FRINGALE.

Ah! je vois, vous ne connaissez pas le

nouveau plan. Nous suivons la Seine depuis la barrière de la Rapée, et à la hauteur de Bercy nous coupons horizontalement... (*Se mettant vis-à-vis de la maison.*) Vous voyez dans cette direction.

BONNEAU.

Comment? mais cela va tout droit...

FRINGALE.

Il n'y a pas de doute, et pas plus tard que demain...

BONNEAU.

Et vous croyez que je vous laisserai ainsi renverser ma maison?

FRINGALE.

Quoi! monsieur, cette maison vous appartient? Croyez que je suis désespéré. D'ailleurs, il n'entre jamais dans nos intentions de léser les particuliers : nous n'avons besoin que de vingt-trois pieds qu'on vous payera; ainsi tout ce côté-là vous reste, et la moitié de votre maison se trouve sur la grande route.

BONNEAU.

AIR: *de l'Ecu de six francs.*

La chose vous est bien aisée ;
Mais d'après ce plan, ma maison
N'a plus ni porte ni croisée.

FRINGALE.

J'en conviens, vous avez raison.

BONNEAU.

Me ruiner ainsi? les traitres!

FRINGALE.

Du tout, c'est doubler votre bien :
Vous esquivez, par ce moyen,
L'impôt des portes et fenêtres.

BONNEAU.

La belle avance! et l'uniformité, et l'architecture! Ah! mon dieu! quel évènement! un jour de noce, le jour où je marie ma fille!

FRINGALE.

Comment! monsieur est père de famille? (*A part.*) Le père de la mariée, heureuse rencontre! (*Haut.*) Je suis vraiment désolé que mon devoir, un jour de fête sur-tout..... Peut-être au moment de vous mettre à table?

BONNEAU.

Ah! mon dieu! oui. Mais dites-moi donc, monsieur l'inspecteur, n'y aurait-il pas quelque moyen...

FRINGALE.

Hem! c'est très-délicat. Je ne dis pas cependant, avec des protections... et certainement l'intérêt que vous m'inspirez.

(*On entend parler dans la coulisse.*)

Monsieur Bonneau! monsieur Bonneau!

BONNEAU.

Allons, on m'appelle, on m'attend, il faut... Je voudrais pourtant...

FRINGALE, *à part.*

Il y vient.

BONNEAU.

Tenez, monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme; si j'osais vous prier de nous faire l'amitié, là, sans façon...

FRINGALE.

L'y voilà. Vous êtes mille fois trop bon; mais je vous avouerai que n'ayant pas l'honneur d'être de votre connaissance...

BONNEAU.

Elle sera bientôt faite; entre honnêtes gens... D'ailleurs à table, vous savez, tout s'arrange.

FRINGALE.

Oui, le verre à la main; cela m'est arrivé quelquefois.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Au bourgogne avec défiance,
On examine son voisin;
Au bordeaux on fait connaissance,
On rit, mais d'un air incertain:
En essayant le vin d'Espagne,
Déjà l'on se livre à demi;
Et l'on est surpris au champagne
De presser la main d'un ami.

BONNEAU.

Voilà qui est dit. Vous serez à côté de moi à table, et nous avons même certain vin... puis une dinde aux truffes; le dîner sera gai; d'ailleurs mon gendre qui est architecte... eh parbleu! je n'y pensais pas; il va être enchanté!

FRINGALE.

Comment donc?

BONNEAU.

Vous allez être bien surpris; mon gendre, c'est Chevron, l'architecte, que vous connaissez.

FRINGALE.

Vous croyez?

BONNEAU.

Votre nouveau plan m'avait si bien fait perdre la tête. Chevron, Chevron. C'est à vous qu'il doit cette gratification: ne faites point l'ignorant. Ne lui aviez-vous pas promis des couplets pour sa noce?

FRINGALE.

Ah! oui, oui, le petit Chevron. (*A part.*) Que diable ceci va-t-il devenir?

BONNEAU.

Et tenez, le voici lui-même.

SCÈNE V.

FRINGALE, BONNEAU, CHEVRON.

BONNEAU.

Arrive donc, mon ami; tu vas te trouver ici en pays de connaissance : l'ingénieur en chef du département qui nous fait l'honneur d'assister à ta noce.

CHEVRON.

Comment! M. de Bermont?... Eh non! ce n'est pas lui; vous vous trompez, beau-père.

FRINGALE.

Aïe! la reconnaissance. Quoi! monsieur ne me remet pas?

CHEVRON.

Non.

BONNEAU, *bas à Chevron.*

C'est l'inspecteur de la nouvelle route.

CHEVRON.

Je l'ai encore vu ce matin.

FRINGALE, *à part.*

Diable d'homme, qui connaît tout le monde!

BONNEAU.

Oui, mais il ne t'a pas fait part du

nouveau plan; ce plan, par lequel la route traverse horizontalement ma maison.

CHEVRON.

La nouvelle route! elle passe à un quart de lieue d'ici.

BONNEAU.

Ah ça, alors, qu'est-ce que vous me disiez donc?

FRINGALE.

Ecoutez donc,

AIR: *de Voltaire chez Ninon.*

Permis de se tromper un peu :
On respecte votre demeure,
J'en suis enchanté.

BONNEAU.

Mais, morbleu!
Que disiez-vous donc tout-à-l'heure?
Vouloir abatire nos maisons!

(*A Chevron.*)

Cet homme est, vous pouvez m'en croire,
De quelque bande de fripons.

CHEVRON.

Ou plutôt de la bande noire.

FRINGALE.

C'est ce qui vous trompe; je suis de la bande joyeuse, et voilà tout. Comment, M. Chevron, vous n'avez de moi aucune espèce de souvenir?

CHEVRON.

Non, monsieur.

FRINGALE.

Eh bien, cela m'étonne d'autant moins que nous ne nous sommes jamais vus. Mais j'avais à vous parler d'une affaire très-importante; je désirais trouver une manière neuve et piquante de vous être présenté, et je crois celle-ci assez originale.

CHEVRON.

Eh, mon dieu! monsieur, il ne fallait pas vous donner tant de peine. A qui ai-je l'honneur de parler?

FRINGALE.

Je voudrais être seul avec vous. C'est l'affaire d'un moment.

CHEVRON.

Beau-père, laissez-nous.

BONNEAU.

Oui, oui. Parbleu! ce monsieur, avec ses vingt-trois pieds, m'a fait une peur! Je vais presser le service.

SCÈNE VI.

FRINGALE, CHEVRON.

FRINGALE.

Diable! presser le service. Il n'y a pas de temps à perdre. Monsieur, vous êtes M. Chevron, architecte distingué, à qui M. Bermont, mon ami, à fait obtenir dernièrement une gratification, bien méritée du reste...

CHEVRON.

Comment! vous savez...

FRINGALE.

Sans doute, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais; voilà la différence. Vous êtes donc établi, vous êtes marié. Vous épousez une femme charmante.

CHEVRON.

Charmante! d'une beauté fort ordinaire, pour ne pas dire plus.

FRINGALE.

D'accord, mais moi, j'entends du caractère.

CHEVRON.

Hein! le caractère...

FRINGALE.

Allons, allons, vous êtes trop modeste; car enfin elle est riche.

CHEVRON.

En effet.

FRINGALE.

C'est ce que je voulais dire; elle est charmante. Vous avez donc tout préparé, les invitations, les bouquets, le repas de noce, les violons; vous croyez avoir songé à tout; eh bien! c'est ce qui vous trompe, il vous manque quelque chose.

CHEVRON.

Comment, monsieur?

FRINGALE.

Hé bien! hé bien! il vous manque quelque chose: avez-vous des couplets, une chanson?

CHEVRON.

Ma foi non, quoique ce matin j'aie cherché deux heures dans mon chansonnier. (*Le tirant de sa poche.*)

FRINGALE.

Une noce sans chanson! cela ne se serait jamais vu.

AIR: *de Partie carrée.*

Il faut toujours qu'à chanter l'on s'apprête,
Chaque âge a ses couplets, je crois!
Pour les enfants c'est le couplet de fête,

Aux jeunes gens c'est le couplet grivois ;
Le tendre amant qui soupire sa flamme,
C'est le couplet sentimental !
Mais le mari qui célèbre sa femme,
C'est le couplet moral.

Et songez donc quel coup d'œil, quel tableau ; lorsqu'après un dîner, un bon dîner, comme qui dirait au dessert, vous vous levez. *Le marié va chanter, le marié va chanter!* c'est ce que tout le monde répète ; succède un long silence, et vous, tirant modestement de la poche gauche de votre gilet des couplets pleins de grâce, d'énergie, de sensibilité.....

CHEVRON.

Et où voulez-vous que je les trouve ?

FRINGALE.

C'est là que je vous attendais. J'ai bien pensé à votre embarras ; et sans vous en prévenir, je vous ai fait une chanson : c'est elle que je vous apporte.

CHEVRON.

Comment, monsieur, vous auriez eu la bonté, et sans me connaître...

FRINGALE.

Oh ! je suis plus votre ami que vous ne croyez ; mais je comptais, moi, arriver là sans façon, et me déclarer au moment du dîner : c'est dans ces moments-là

qu'on connaît ses amis, ses vrais amis.

CHEVRON.

Je vous avoue que je ne reviens pas encore d'une telle attention.

FRINGALE.

Laissez donc : moi, j'aime les noces de passion, et il suffit de l'aspect d'une noce pour me mettre en verve.

RONDEAU.

Air : *Aimons les Amours.*

Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour ;
Loin d'être ennuyeux,
A mes yeux,
Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.
Dès le matin
Chacun s'apprête ;
Et bientôt je vois en habit de fête,
Accourir l'ami, le voisin,
Et le grand oncle, et le petit cousin ;
L'heure sonne, on part
Sans retard ;
L'autel reçoit les serments
Des amants ;
Deux fois
L'anneau change de doigts ;
Ils sont unis,
Attendris,
Et bénis.
La table est prête ; on se rassemble,
Buvant, criant,

Et riant
Tous ensemble.
On applaudit
Le bel esprit
Qui s'est chargé
Du couplet obligé.
J'entends le son
Du violon,
Chacun se place, et déjà,
Le papa
Par le menuet
D'Exaudet
Ouvre le bal
D'un air patriarcal.
Mais du repos l'instant arrive,
A minuit,
Sans bruit,
Le mari s'esquive ;
Sa jeune épouse, qui le suit,
Tremble, rougit ;
Pourtant elle sourit.

(*Parlant en contrefaisant la voix d'une demoiselle.*)

Mais, maman! — Oui ma fille, croyez-en votre mère, c'est pour votre bonheur... Allons donc, ne faites pas l'enfant.

(*Reprenant le chant.*)

Oui, je l'avouerai sans détour,
J'aime ce jour
De plaisir et d'amour:
Loin d'être ennuyeux
A mes yeux,

Ce vieux tableau
Paraît toujours nouveau.

Vous conviendrez que je possède assez bien mon sujet, et ce sont quelques unes de ces idées-là que j'ai essayé de rendre dans la chanson que je vous ai faite. (*Lui présentant un papier.*) Non, ce n'est pas cela. C'est un baptême; vous n'en êtes pas encore là. (*Lui en donnant un autre.*) La voici; il y a un refrain; mais que ça ne vous embarrasse pas, parce que moi je sais tous les airs, et je serai là, au bout de la table, pour soutenir et donner le ton.

CHEVRON.

Et vous l'avez faite exprès pour moi? Parbleu, c'est la première, et je suis enchanté qu'on ait fait une chanson tout exprès pour un architecte.

FRINGALE.

Ecoutez, c'est vous qui parlez.

Air : *de la Danse interrompue.*

« Sans l'hymen et les amours
« Franchement la vie
« Ennuie;
« Sans l'hymen et les amours,
« Comment trouver d'heureux jours?

CHEVRON.

Comment! monsieur, ces couplets sont

de vous? c'est bien singulier! (*Feuilletant son chansonnier.*)

FRINGALE.

Ecoutez, écoutez la suite.

« Autrefois j'ai voltigé,
« J'ai brûlé de mainte flamme.

CHEVRON, *lui montrant le chansonnier qu'il tient.*

« Aujourd'hui je suis changé,
« Car je brûle pour ma femme.

FRINGALE, *stupéfait.*

Hein? qu'est-ce que c'est que cela?

CHEVRON, *continuant toujours à lui montrer sur le livre.*

« Sans le bonheur d'être aimé...
« Franchement la vie
« Ennuie.
« Sans le bonheur d'être aimé... »
Tout du long c'est imprimé!
Je conçois qu'une chanson
Doit être ainsi bientôt faite;
Séparons-nous sans façon.

(*A part.*)

C'était quelque pique-assiette.

Ensemble.

(*Haut.*)

Votre hymen et votre amour
Peuvent bien battre en retraite;
Votre hymen et votre amour
Serviront quelque autre jour!

FRINGALE.

Ma foi, l'hymen et l'amour
Me condamnent à la diète ;
Ma foi, l'hymen et l'amour
M'ont joué d'un mauvais tour,

(*Chevron rentre dans la maison.*)

SCÈNE VII.

FRINGALE, *seul.*

Je vous demande si ce n'est pas jouer du malheur! des couplets tout nouveaux! Il faut qu'il ait justement dans sa poche le chansonnier où je les ai pris ce matin. Cinq heures dans l'instant. Ils vont se mettre à table; à table, et je ne ferais pas comme eux, et j'abandonnerais la place! Et je serais obligé d'en revenir à mon bouilli qui m'attend et à ma gouvernante Catherine... du réchauffé! O mon génie, ou mon appétit! inspirez-moi tous deux. Qui vient là? (*Il entre dans le berceau de verdure.*)

SCÈNE VIII.

LE PRÉCÉDENT; GERMAIN, ROBERT.

GERMAIN, *regardant.*

M. Robert! M. Robert, traiteur! Ce doit être ici.

ROBERT.

Voici, monsieur; qu'y a-t-il pour votre service?

GERMAIN.

Je viens commander à dîner pour mon maître et deux de ses amis.

FRINGALE, *à part.*

Encore des gens qui dînent!

GERMAIN.

De votre meilleur vin, potage, bifteck, une poularde, une salade, quelques entremets; et tout cela pour trois.

ROBERT.

C'est bon. (*Criant.*) Poularde à la broche! Mais vous me répondez que votre maître viendra.

GERMAIN.

Je suis chargé de vous payer d'avance; que vous faut-il?

ROBERT.

Voyons : trois potages, trois biftecks,

une bonne qualité de volaille ; il me semble que quarante francs...

GERMAIN.

Les voilà. Et comme entre les domestiques et les aubergistes il y a moyen de s'entendre, tâchez que mon maître soit content ; je ne vous dis que cela, et nous nous reverrons quelquefois...

ROBERT.

Que voulez-vous dire ?

GERMAIN.

C'est moi qui lui ai conseillé de venir chez vous ; nous allons habiter ce pays, et nous payerons bien, car c'est notre habitude.

ROBERT.

Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

GERMAIN.

Chut, nous sommes ici incognito. Je suis M. Germain, valet de chambre de M. Dorval, le manufacturier.

ROBERT.

M. Dorval ! M. Dorval vient dîner chez moi ?

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

C'est un honneur que je saurai reconnaître,
Disposez d' tout, d' la cave et du logis,
Et l'on mettra sur la cart' de votr' maître,
Tout l' vin, monsieur, que vous boirez gratis.

GERMAIN.

Quels procédés! j'en suis vraiment surpris.

ROBERT.

Oui c'est un usage notoire,
Qu'en notre état on ne peut oublier;
Ici bas, chacun son métier:
Les maîtres sont faits pour payer sans boire,
Et les valets pour boire sans payer.

Holà! Julien, dépêchons. J'espère que toutes les fois que M. Germain nous fera l'honneur de passer par ici, il regardera ma cave comme la sienne. Et quand vient M. Dorval?

GERMAIN.

Mais d'ici à une heure, peut-être plus tôt, peut-être plus tard.

ROBERT.

On prendra les mesures pour être prêt à tout évènement; voilà qui est dit: M. Dorval, deux de ses amis, trois couverts. Je me flatte qu'on sera content. Enchanté, M. Germain, d'avoir fait connaissance.....

GERMAIN.

C'est bon! c'est bon, mon cher; mais traitez-nous bien.

ROBERT *le salue et rentre en criant.*

Allons, allons! à l'ouvrage! dépêchons!

SCÈNE IX.

FRINGALE, *seul.*

Ah ça! mais tout le monde dîne donc aujourd'hui, excepté moi! Non pas! l'occasion m'est propice, la fortune m'invite, et ce serait la première invitation que j'aurais refusée. Génie des gens qui n'ont pas dîné! j'implore ton secours, arme mon front d'intrépidité, et fais passer dans tout mon être l'activité de mon estomac! Audace, promptitude, voilà les moyens; dîner, voilà le but. Il n'est rien qu'un tel but n'excuse et n'autorise. Je dînerai. Je vois d'ici le véritable Amphitryon arrivant pour se mettre à table; il pâlit à l'aspect des bouteilles vides. Mais il reconnaît à ce trait une intelligence supérieure, et malgré lui, rend hommage au Jupiter de bon appétit qui lui vole à la fois son nom, sa poularde et ses biftecks! Allons point de retard; le propriétaire du dîner peut ne venir que dans une heure. Mais, si j'ai bien entendu, il serait possible qu'il arrivât plus tôt; d'un côté la prudence, (*Se frottant l'estomac.*) de l'autre des considérations non moins

puissantes, tout m'oblige de hâter l'exécution. Hola hé! quelqu'un. (*Comptant sur ses doigts.*) M. Dorval, un manufacturier, un domestique, payé d'avance, poularde, etc. Dieux! quelle mémoire on a lorsqu'on est à jeun!

SCÈNE X.

FRINGALE, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FRINGALE.

Comment, mon cher, vous ne devinez pas? Cependant quand on s'est donné la peine de commander d'avance... Je vois que ce maraud de Germain aura fait tout de travers.

ROBERT.

Quoi! vous seriez M. Dorval? Ah! monsieur, mille pardons, vous n'attendrez qu'un instant; votre domestique avait dit que vous ne viendriez pas avant une heure.

FRINGALE.

C'est un faquin. Moi, d'abord, je suis toujours pressé. Ah ça, il vous a payé?

ROBERT.

Oui, monsieur.

FRINGALE.

Et il n'a pas oublié de vous dire que je voulais pour mon dîner...

ROBERT.

Des meilleurs vins, potage, biftecks, poularde.

FRINGALE.

Deux entremets et une salade, n'oublions rien. (*A part.*) Le moindre oubli pourrait nous trahir. (*Haut.*) Eh bien! voyons, mon brave homme.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Allons, dépêchons de grâce;
Le repas se refroidit,
Ma patience se lasse
Ainsi que mon appétit :
On ne peut dîner trop tôt,
Moi, je ne connais qu'un mot,
Servez chaud, (*bis*)
Servez vite et servez chaud,
Oui, morbleu, servez toujours chaud.

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le seul refrain que j'aime,
Et je pourrais dire aussi
A maint auteur de poëme,
A maint amoureux transi;
A maint ami comme il faut,
Dont le zèle est en défaut :
Servez chaud, (*bis*)

Servez vite et servez chaud,
Oui, morbleu, servez donc plus chaud.

ROBERT.

Monsieur, je suis prêt; sans les deux personnes que monsieur attend, on servirait de suite.

FRINGALE, *à part.*

Vive Dieu! je ne pensais plus à mes amis. (*Haut.*) Ils ne peuvent tarder. (*A part.*) Au fait, un repas commandé pour trois .. J'allais faire une école.

ROBERT.

En attendant, on va toujours mettre le couvert dans le petit salon; c'est la plus jolie pièce de la maison.

FRINGALE.

Un salon! pourquoi cela? Moi, je suis las des salons. Tenez, nous serons à merveille sous ce berceau, en plein air; on a plus d'appétit, (*A part.*) et l'on peut décamper plus vite.

ROBERT.

Monsieur va être obéi.

SCÈNE XI.

FRINGALE, *seul.*

Et moi qui ne songeais plus à ces malencontreux amis! on oublie toujours quelque chose. Il m'en faut deux; où les prendre? Eh parbleu! les premiers venus; des amis pour dîner, on en trouve toujours. Dieux, si j'étais là!

AIR: *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Destins, qui m'a pu mériter
Des caprices tels que les vôtres?
Je venais me faire inviter,
Et je vais inviter les autres.
Je m'en passerais, Dieu merci;
Mais puisque le sort le commande,
Offrons à dîner aujourd'hui,
Et que demain Dieu me le rende.

Voyons d'ici sur la grande route...... un individu... non... il est en veste, cela ne me convient pas; ce n'est pas que je sois fier, mais le décorum. Allons, allons, un tour de promenade accélérée, et les deux premiers habits que je rencontre, je leur mets la main sur le collet; et il faudra bien qu'ils dînent ou qu'ils disent pourquoi. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE XII.

DORVAL, LEBLANC, *entrant par la droite.*

DORVAL.

AIR: *Ah! quel plaisir de vendanger.*

Sans crainte, comme sans chagrin,
Sur-tout sans médecin,
J'embellis par un doux refrain,
La route de la vie;
Et pour guide, en chemin,
J'ai choisi la folie.

LEBLANC.

Laissons aux fats la vanité,
Aux sots la gravité;
Pour nous, bonnes gens sans fierté,
Et sans mélancolie,
Gardons notre gaîté,
Et vive la folie!

En vérité, mon cher Dorval, j'admire ton heureux naturel, tu es content de tout.

DORVAL.

C'est la vraie philosophie.

LEBLANC.

Et il y a pourtant des gens qui te font un crime de ta joyeuse humeur, et qui prétendent qu'elle peut nuire à tes affaires.

DORVAL.

Eh morbleu! de quoi se mêlent-ils?

Air: *de Lantara.*

Ma gaîté, qu'ils trouvent frivole,
Dans le travail sait nous charmer;
Est-on pauvre, elle nous console,
Et riche, elle nous fait aimer.
Pour être heureux dans l'état que j'exerce,
Gaîté, travail, sont mes deux grands secrets;
C'est là, mon cher, tout l'esprit du commerce,
Oui, c'est l'esprit du commerce français.

Mais conçois-tu l'idée de ma femme et de mon gendre? Monsieur le colonel de gendarmerie qui se range aussi de son parti! Ne pas vouloir me laisser rester chez moi... Il m'a fallu sortir, aller me promener.

LEBLANC.

Tu gênais peut-être quelque conspiration.

DORVAL.

Mais non; si c'était le jour de ma fête, je ne dis pas; c'est convenu, je m'en vais toujours dès sept heures du matin; mais aujourd'hui... ma foi, dans mon désespoir, j'ai annoncé que j'allais visiter les environs que je connais à peine, et que j'irais dîner avec toi et Derville chez le premier restaurateur: sais-tu ce qu'ils m'ont répondu?

LEBLANC.

Ma foi non!

DORVAL.

Ils m'ont répondu que je ne dînerais pas ailleurs que chez moi, qu'ils en étaient sûrs, qu'ils m'en défiaient : nous avons parié vingt-cinq louis; et ma foi, en dépit de ma femme, du colonel et de tout son régiment, j'ai idée que je gagnerai la gageure, ou le diable m'emporte.

LEBLANC.

Tu peux compter que je t'y aiderai. Tu sais que l'ami Derville ne peut pas venir.

DORVAL.

Oui, mais j'ai un appétit qui en vaut deux : ainsi, nous voilà au pair. Pour plus de sûreté, j'ai dépêché Germain en avant, pour reconnaître le terrain et préparer les vivres. Nous pouvons entrer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; FRINGALE.

FRINGALE.

Personne de présentable, c'est désespérant. Eh mais, qu'ai-je vu? voilà mon affaire; qu'ils aient dîné ou non, ils ne m'échapperont pas.

LEBLANC.

Que nous veut ce monsieur?

DORVAL.

Comment! tu ne devines pas? un habit râpé, et un homme qui salue à la porte d'un traiteur : c'est un dîner qu'on nous demande.

LEBLANC.

Tu crois?

DORVAL.

Que veux-tu? nous ne sommes que deux, le dîner est pour trois, on peut dans l'occasion accueillir le pauvre diable qui n'a pas dîné.

FRINGALE.

Messieurs, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, ma proposition va peut-être vous paraître indiscrète; car il est vrai de dire que je me trouve dans une position fort extraordinaire pour vous et sur-tout pour moi.

DORVAL.

Qu'est-ce que je te disais?

FRINGALE.

Il est des gens que l'on juge du premier coup-d'œil; et dès que je vous ai vus, j'ai senti pour vous une affection...

DORVAL.

J'entends, vous venez nous demander...

FRINGALE.

De me faire l'honneur de dîner avec moi.

LEBLANC ET DORVAL, *étonnés.*

Comment!

DORVAL.

Pour le coup, je ne m'y attendais guère.

FRINGALE.

Je savais bien que je vous paraîtrais original; mais moi, j'aime la compagnie, la bonne compagnie, au point qu'aujourd'hui s'il me fallait dîner seul, je crois que je ne dînerais pas du tout.

DORVAL.

Monsieur, c'est mille fois trop d'honneur que vous nous faites; mais, en conscience, il nous est impossible...

LEBLANC.

Nous avons notre dîner...

FRINGALE.

Eh morbleu, sont-ils tenaces? Dieux! si j'étais à leur place...

ROBERT, *sortant de chez lui et s'adressant à Fringale.*

Monsieur Dorval, tout est prêt, et quand vous voudrez...

FRINGALE, *avec importance.*

C'est bien, mon cher, attendez.

DORVAL, *étonné.*

Comment, vous êtes M. Dorval?

FRINGALE.

Oui, monsieur.

DORVAL.

M. Dorval le manufacturier?

FRINGALE.

C'est moi-même.

LEBLANC, *à Dorval.*

Ah! parbleu, celui-là est trop fort; et je vais...

DORVAL.

Tais-toi donc, c'est un original; il faut nous en amuser.

FRINGALE.

Puis-je espérer, messieurs, qu'un petit dîner sans façon, une poularde, des biftecks, une salade d'ami...

LEBLANC.

Eh mais, c'est notre dîner qu'il nous offre!

FRINGALE.

Air: *Vivent les Gascons, mes amis!*

Point de refus, point de façons;
A table on fera connaissance:
Bannissons toute défiance,
Eh bien, messieurs?

DORVAL ET LEBLANC.

Nous acceptons.

DORVAL.

De nous plaindre nous aurions tort:
Ce monsieur connaît bien l'usage,
Il prend notre dîner, d'accord;
Mais avec nous il le partage.

Ensemble.

Point } de refus ; point } de façons,
Plus } plus }
A table on fera connaissance,
Daignez, messieurs, sans } défiance,
Nous bannissons la }
Me dire enfin } nous acceptons.
Vous le voulez }

FRINGALE.

Holà ! monsieur l'aubergiste ! (*A part.*) Bon ! le couvert est déjà mis. (*Haut.*) Mes deux amis sont arrivés, et l'on peut servir.

ROBERT.

Oui, monsieur; dam'! c'est que je vous avais préparé une petite surprise..... qui n'arrive pas.

FRINGALE.

Mon ami, il n'y a rien qui me surprenne plus agréablement que l'aspect du service : faites-moi ainsi marcher longtemps de surprise en surprise, je ne demande pas mieux.

ROBERT.

En ce cas, monsieur Dorval, vous allez être obéi.

(*Pendant que l'on sert.*)

DORVAL, *s'approchant de Fringale.*

M. Dorval, j'ai accepté votre invitation, mais c'est à condition que demain,

mardi, vous me ferez l'honneur de dîner chez moi, ici près, au Petit-Bercy.

FRINGALE.

Comment donc, monsieur; c'est trop juste.

DORVAL, *à Leblanc.*

Allons donc, fais aussi tes politesses.

LEBLANC.

J'espère, monsieur, qu'après demain, mercredi, ce sera mon tour.

FRINGALE.

Je n'ai garde de refuser.

(*Les deux autres se mettent à table.*)

(*A part.*) Eh bien! ça ne commence pas mal, et voilà ce qui s'appelle faire d'une pierre trois coups.

SCÈNE XIV.

DORVAL *et* LEBLANC *sont assis sous le berceau, et vont se servir le potage.*

(*Fringale traverse le théâtre pour aller les rejoindre, lorsque les Garçons du village arrivent avec des bouquets et l'entourent.*)

AIR : *du Bouquet du Roi.*

Pour nous quel jour de bonheur!
Les habitants d' ce village

Viennent touts pour rendre hommage
A leur futur protecteur.

FRINGALE, *à Robert.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROBERT.

Ce sont nos jeunes gens, nos ouvriers, dont votre arrivée va faire la fortune; répondez-leur.

FRINAGLE.

C'est bon, c'est bien, mais de grâce...

DORVAL.

Il recevra, Dieu merci,
Les compliments à ma place.

FRINGALE.

Ciel! le potage est servi!

(*Il veut se mettre à table, le Chœur l'entoure.*)

Pour nous quel jour de bonheur, etc.

FRINGALE, *se débattant.*

Assez! assez!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; BONNEAU, *sortant de chez lui.*

BONNEAU.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

ROBERT.

Vous ne devinez pas; c'est M. Dorval...

M. Dorval qui vient dîner chez moi.

BONNEAU.

Où est-il donc ?

ROBERT.

Eh parbleu ! le voilà...

BONNEAU.

Il serait possible ! lui qu'on disait si original ! Quelle bévue j'ai faite !

FRINGALE, *que pendant tout ce temps on a entouré et à qui l'on a donné des bouquets.*

C'est bon, c'est bon ; on ne dîne pas avec des bouquets. (*Regardant toujours la table.*) Ils attaquent le bifteck. (*Aux paysans.*) Trève de révérences, après dîner, nous verrons, je vous donnerai pour boire... (*Voyant les autres qui boivent.*) (*A part.*) S'il en reste. (*Haut.*) Mais en attendant, vous sentez bien qu'il faut que moi-même...

ROBERT.

Comment donc ! c'est trop juste, M. Dorval.

(*Les paysans se retirent.*)

(*Fringale debarrassé de leurs mains va droit à table, lorsque M. Bonneau l'arrête et le fait reculer.*)

BONNEAU.

Monsieur... monsieur Dorval...

FRINGALE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est, encore?

BONNEAU.

Un seul mot.

FRINGALE.

Je n'ai pas le temps.

BONNEAU.

N'importe, monsieur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez permis de réparer mon impolitesse.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; CHEVRON, *la serviette à la main.*

CHEVRON.

Mais venez donc, beau-père, vous nous laissez là...

BONNEAU, *à Chevron lui faisant signe de se taire.*

Tout-à-l'heure. (*A Fringale qu'il tient toujours.*) Oh non! vous ne m'échapperez pas; et il faut absolument que vous veniez dîner avec nous en famille.

FRINGALE.

Dîner! là, qu'est-ce que je disais? une fois qu'on en a un, ils viennent tous à la fois... comme s'ils ne pouvaient pas

s'entendre. Monsieur (*Regardant toujours la table*), dans ce moment, j'ai invité moi-même deux amis avec qui je serai enchanté de faire connaissance; deux amis qui sont même très-pressés. Dieux! le bifteck a disparu.

BONNEAU, *le retenant toujours.*

Mais demain, monsieur...

FRINGALE, *cherchant à se débarrasser.*

Demain, je suis pris.

BONNEAU.

Après demain, monsieur...

FRINGALE.

Je suis pris.

BONNEAU.

Mais jeudi, monsieur, puis-je espérer.....

FRINGALE.

Jeudi, soit; je m'y rendrai avec appétit. Mais dans ce moment, des considérations majeures...

BONNEAU.

C'est trop juste. (*Bonneau rentre dans sa maison.*)

CHEVRON, *qui pendant ce temps a eu l'air de causer avec Robert, courant à lui et le prenant par son habit.*

Ah! monsieur, me pardonnerez-vous de vous avoir méconnu?

FRINGALE.

Que diable! monsieur, voulez-vous me laisser?

CHEVRON.

Non pas, s'il vous plaît, mon beau-père m'a prévenu, mais j'espère que vendredi...

FRINGALE.

Vendredi? vendredi soit, monsieur, et que ça finisse! Dieu! le poulet... (*Il arrache sa boutonnière, lui laisse la serviette entre les mains et court se mettre à table.*)

Dans un autre moment les affaires sérieuses. (*A MM. Dorval et Leblanc.*) Eh bien! qu'est-ce? il me semble que nous n'avons point perdu de temps. Heureusement que je suis habitué à manger très-vite, et que je vous aurai bientôt rattrapés. (*Chevron rentre.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; UN GENDARME.

LE GENDARME.

Messieurs, M. Dorval n'est-il pas parmi vous?

ROBERT, *montrant Fringale.*

Le voici.

FRINGALE.

Garçon, eh bien! garçon, rapporte donc? Où est donc le garçon?

LE GENDARME.

Monsieur, j'ai à vous parler en particulier sur une affaire très-importante.

FRINGALE.

Ma foi, monsieur! (*A Leblanc qui découpe.*) Servez toujours, ne faites pas attention; dans ce moment il m'est impossible, vous voyez que le dîner...

LE GENDARME.

C'est justement à ce sujet que sont relatifs les ordres dont je suis porteur.

FRINGALE.

Qu'est-ce que ça signifie? Servez toujours.

LE GENDARME.

Vous êtes M. Dorval le manufacturier, qui aujourd'hui avez commandé un dîner chez M. Robert (*Robert salue.*), pour deux amis, je vois que mes notes sont exactes; ayez, monsieur, la bonté de me suivre à l'instant même et sans passer outre....

FRINGALE.

Et pour quelle raison former ainsi opposition à mon dîner?

LE GENDARME.

Vous le saurez plus tard.

DORVAL, *à Leblanc.*

C'est charmant! et je me doute à présent... Crois-moi, redoublons d'activité, à ta santé.

FRINGALE, *aux deux autres qui s'emplissent la bouche.*

Mais un instant, un instant, messieurs; attendez donc que cela s'éclaircisse.

LE GENDARME.

Il n'y a point d'autre réclamation, j'ai ordre de vous emmener. Je serais désolé d'employer la rigueur; mais cependant, s'il le faut, j'ai là du monde.

AIR: *du Rénégat.*

Pour vous arrêter en ces lieux,
J'ai les ordres les plus sévères.

FRINGALE.

Ce monsieur Dorval, c'est affreux,
A donc de mauvaises affaires,
Dieux! ce que c'est que vouloir prendre, hélas!
Le nom des gens que l'on ne connaît pas.

LE GENDARME.

Allons, monsieur, je vous conjure,
Daignez me suivre sans façon.

TOUTS.

Quoi, voudrait-on, par aventure
L'envoyer coucher en prison?

FRINGALE.

Coucher! coucher! un instant; passe encore pour y dîner, je ne dis pas; parce qu'enfin, dès qu'on dîne, n'importe la salle à manger; mais permettez, monsieur le gendarme, j'ai deux mots à vous dire. (*A part.*) Je crois qu'il est prudent d'abdiquer. (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

LE GENDARME.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas M. Dorval?

FRINGALE.

Je suis M. Fringale, ex-employé aux subsistances; je vous en donne ma parole d'honneur; et vous auriez dû voir à la tournure...

LE GENDARME.

Que j'ai d'excuses à vous demander! J'avais ordre, il est vrai, d'emmener M. Dorval, mais c'était de l'emmener dîner chez lui, où sa femme, ses amis, son gendre, mon colonel, et un dîner superbe, l'attendent, pour célébrer son installation à Bercy.

FRINGALE.

Comment, c'était pour cela? Dieux! si je pouvais me reconstituer prisonnier!

LE GENDARME.

Il faut vous dire qu'on avait résolu de

ne pas laisser dîner M. Dorval, parce que sa femme et mon colonel avaient parié...

DORVAL, *se levant et jetant sa serviette.*

Ils ont perdu, car mon dîner est fini.

LE GENDARME.

Comment?

DORVAL.

Oui, mon cher, vous arrivez un peu tard, je ne me doutais pas de la fête qu'on me préparait; mais j'y cours prendre part comme spectateur. (*Riant avec Leblanc.*) Et nous régalerons nos convives de notre aventure d'aujourd'hui. (*Aux paysans.*) Mes amis, voici le pour-boire que monsieur vous a promis en mon nom. (*Il jette une bourse aux paysans et donne une pièce de monnaie à un petit garçon qui lui offre des cure-dents.*) Quant à vous, mon cher Amphitryon, nous vous remercions de votre aimable invitation, et vous n'oublierez pas la mienne.

CHOEUR.

AIR : *d'Anglaise.*

DORVAL.

De vous traiter, mon cher hôte,
A mon tour je suis jaloux ;
Songez que demain sans faute,
Demain je compte sur vous.

LEBLANC.

Moi, monsieur, c'est mercredi.

BONNEAU.

Vous savez que c'est jeudi.

CHEVRON.

N'oubliez pas vendredi.

FRINGALE.

Rien encor pour aujourd'hui.
Ma gratitude est immense;
Mon appétit sera fort,
Car ce dîner-là, je pense,
Ne peut y faire de tort.

Reprise de l'air.

TOUTS, *s'en allant.*

Sans adieu, notre cher hôte,
Songez bien au rendez-vous;
Et tous ces jours-ci sans faute
Nous vous recevrons chez nous.

SCÈNE XVIII.

FRINGALE.

(*Le petit garçon lui offrant un cure-dent.*)
Monsieur, en voulez-vous?

FRINGALE.

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? des cure-dents? par exemple, voilà le comble de la dérision. La noce, l'aubergiste, M. Dorval, ils vont touts dîner, et

mon rôle finit au moment où j'aurais aimé à le voir commencer. Je sais bien que, par l'évènement, voilà une bonne semaine; mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Dieux! quel appétit j'aurai demain! Mais je ne vois encore rien de bien décisif pour aujourd'hui, avec cela qu'ils ont déjà desservi. (*Tâtant sa poche.*) Et aucun moyen de donner une seconde représentation. Me voilà donc obligé d'en revenir à ma gouvernante et à mon modeste ordinaire! un dîner réchauffé! moi, qui ne peux pas les souffrir! A moins qu'il n'y ait parmi ces messieurs quelqu'un qui dînât tard, extrêmement tard, et qui eût l'intention de m'engager. Je le prie de ne pas se gêner; moi, d'abord je n'ai pas d'heure fixe.

AIR : *de la Clochette.*

Me voilà, me voilà
Je suis bien votre affaire;
Me voilà, me voilà.
Ah! messieurs, pour vous plaire,
S'il faut (*bis*) un convive fidèle,
  Me voilà, me voilà.
  S'il faut sur-tout du zèle,
  Me voilà, me voilà.

(*Regardant à gauche.*)

Mais, que vois-je! deux épées... un duel et pas de témoins? messieurs, je

suis à vous, je vais commander les côtelettes. (*Regardant à droite.*) Et qu vient de ce côté? n'est-ce pas le landau de la vieille comtesse. (*Reprenant l'air.*)

Noble maison, l'on y
Dîne a midi;
Et par un préjugé que j'honore,
L'on y soupe encore.
(*Criant dans le fond.*)
Me voilà, me voilà.
(*Au public.*)
Messieurs, daignez permettre;
(*A la cantonade.*)
Me voilà, me voilà,
En course il faut se mettre!
(*Au public.*)
Pourtant si quelqu'un me désire,
Parlez, à touts je puis suffire.
(*S'adressant tour-à-tour au public et à la cantonade.*)
Me voilà, me voilà!
Me voilà, me voilà!
(*Il sort par le fond en courant.*)

FIN DU GASTRONOME.

L'AMBASSADEUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre de S. A. R. Madame, le 10 juillet 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

Le comte D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.
JULIETTE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.
SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.
ZANETTA, jeune Napolitaine.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe à Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.

Le théâtre représente un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartements du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

L'AMBASSADEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère Juliette, tu ne parais pas enchantée de notre nouvelle habitation ?

JULIETTE.

Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE.

Il était trop petit, et puis un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père ? le plus beau quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de modes, un air excellent.

LE COMTE, *souriant.*

Il ne peut valoir celui que l'on respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE.

Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus dans le monde? que vous refusez toutes les invitations de bals, et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue; moi qui voulais écrire mon voyage à Naples.

AIR: *de l'Artiste.*

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement...

LE COMTE.

C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux,
Qui font tous leurs voyages,
Sans sortir de chez eux!

JULIETTE.

Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours. Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE.

Tu veux que je te parle sérieusement. Eh

bien, ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du couvent, et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excusable; je te menai partout; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges que l'on te prodiguait; peu à peu le cercle des admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avions vraiment à nous deux trop de succès; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, *un peu embarrassée.*

Quoi, mon père, vous croyez!...

LE COMTE.

Oui, et c'était je crois pour toi seule; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez rares pour produire sensation; or, tu connais mes intentions à ton égard.

AIR : *de la Robe et les Bottes.*

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi,
D'après cela tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter;

(*Regardant sa fille.*)
Et des trésors, que je crois mon ouvrage,
Je veux au moins qu'il puisse profiter.

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment à Naples beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants; de jeunes militaires, de jeunes poètes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations. Tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix...

JULIETTE, *troublée.*

Ah, mon père!

LE COMTE.

Eh bien, chère enfant! te voilà tout émue! qu'as-tu donc? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard?

JULIETTE, *baissant les yeux.*

J'en ai peur!

LE COMTE, *effrayé.*

Ah, mon dieu, tu as distingué quelqu'un?

JULIETTE, *hésitant.*

Je le crois; un jeune homme qui nous suivait partout, vous l'avez sans doute remarqué?

LE COMTE.

Ma foi, non, pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, *vivement*.

Oh! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste. Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE.

Un espagnol? impossible, il se serait fait présenter chez moi, et quel est son nom?

JULIETTE.

Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE.

Saint-Jean! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arrivant à Naples. Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout ceci.

JULIETTE.

Mon père...

LE COMTE.

Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés, qui se donne effrontément pour tout savoir; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE.

Je serais cause que ce pauvre garçon... Ah! je vous en conjure...

LE COMTE.

Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai? tu n'y penses pas souvent?

JULIETTE.

Oh! non, mon père, de temps en temps, le matin, le soir...

LE COMTE, *à part.*

Oui, toute la journée; (*A Juliette.*) mais chut, chut; on vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ZANETTA, *en petit costume de grisette napolitaine, un carton à la main.*

ZANETTA, *apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.*

Ah, mon dieu! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, monsieur.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE.

Ah! c'est la petite Zanetta, ma lingère, et ma marchande de modes!

ZANETTA.

Je croyais être dans l'appartement de mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE.

Pourquoi donc, ma chère amie? Je n'entends pas que mes projets de retraite te fassent négliger ta parure; la toilette d'ailleurs est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA.

Monsieur a bien raison.

Air: *Du partage de la richesse.*

Oui, la toilette a toujours fait merveille,
A tous les maux c'est un remède sûr;
La mariée, en voyant sa corbeille,
Souvent oublie, hélas! son vieux futur.
J'ai même vu veuve gentille et belle,
Quelques instants suspendre ses hélas,
Pour demander à sa glace fidèle,
Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y a point de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE, *à sa fille.*

Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA.

Dieu, l'excellent père!

LE COMTE, *à Zanetta.*

Vous avez là sans doute quelques objets de goût?

ZANETTA.

Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des bois, des échantillons de rubans à la Jocko; c'est déjà un peu vieux... (*Elle présente une boîte d'échantillons à Juliette qui les examine avec son père.*) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir; vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligé de copier servilement les bonnets de la rue Vivienne, les robes de mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbault*, quand on se sent capable de créer soi-même;

mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, *souriant.*

C'est affreux!

ZANETTA.

Et cependant l'école italienne a bien son mérite! Aussi, si je pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée; je pourrais, à mon tour, me livrer à la composition; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs. Ah!... (*Elle s'essuie les yeux.*) J'ai aussi une nouvelle forme de berret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Méric-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... si mademoiselle veut l'essayer?

LE COMTE.

Sans doute, sans doute, passe dans ton appartement, ma chère Juliette; achète tout ce qui te conviendra.

AIR : *de la valse des Comédiens.*

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut de nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.

Combien ainsi la douleur a de charmes!
Ah! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner, laissez couler vos larmes,
Par le chagrin vous allez embellir.

Ensemble.

Pour adoucir l'arrêt dont { je murmure, / tu murmures,
Je vais, / Tu vas, } choisir au gré de { mes / tes } désirs.
Et je verrai, / Et tu verras, } si vraiment la parure,
Peut de mon / Peut de ton } cœur apaiser les soupirs.

(*Juliette rentre dans son appartement à droite de l'acteur; Zanetta la suit après avoir salué le comte.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman; mais je suis averti à temps, Dieu merci, et je réponds bien...; voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean; commençons par me débarrasser de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, *avec un paquet.*

Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE.

Bien.

SAINT-JEAN.

J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner monsieur le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, *ironiquement.*

C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN.

De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de votre excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE.

Qui te l'avait ordonné?

SAINT-JEAN.

Personne; cela allait sans dire; un di-

plomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air (*A demi-voix et à part.*) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE.

Quand je dis que c'est lui qui commande ici.

SAINT-JEAN.

D'ailleurs votre excellence sait bien que c'est utile aux progrès des beaux arts.

AIR : *Ces postillons.*

Votre présence encourage, électrise,
Les beaux arts, et les entrechats;
Car l'amateur remarque avec surprise,
Que l'opéra danse mal, lorsqu'hélas!
Les ambassadeurs n'y sont pas.
Pour quel motif?... qu'un autre ici l'explique;
Mais il est donc quelques rapports secrets
Entre le corps diplomatique
Et celui des ballets.

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE COMTE, *de même.*

Je n'en ai plus qu'un, quels sont vos gages chez moi?

SAINT-JEAN, *à part.*

Une augmentation, déjà; peste, cela va bien! (*Haut.*) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide; il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet

de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE.

Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN.

C'est possible; depuis deux ans que j'ai quitté Paris la langue a peut-être changé, ça commençait déjà; mais son excellence parle si bien français, cela revient au même; et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, *avec impatience.*

Au fait... vos gages?

SAINT-JEAN, *humblement.*

Deux cents piastres, excellence.

LE COMTE.

Il y a deux mois que nous sommes ici; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, *stupéfait.*

Comment, monsieur le comte! Cela signifie...

LE COMTE, *sèchement.*

Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve

chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol; je crois que tu m'entends?

SAINT-JEAN.

Est-il possible! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte; après les marques de dévouement, d'attachement...

LE COMTE.

Oui, un attachement à deux cents piastres par an; il suffit, point d'explication; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN.

Et pour quelle raison, monseigneur? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue. C'est une indemnité.

LE COMTE.

Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

SAINT-JEAN.

La modestie m'empêche de répondre; et plus tard, monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talents; en attendant, excellence, mon premier devoir est de vous obéir; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.*

L'effronté! il sait le russe comme l'espagnol! n'importe, m'en voilà débarrassé; les intelligences que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison, se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée! (*Il s'approche du bureau.*) Voyons les dépêches de l'Escurial: (*Il ouvre plusieurs lettres.*) Note à communiquer, renseignements à demander; (*Il écrit en marge.*) renvoyé à mes secrétaires; (*Il prend une lettre.*) quelle est cette écriture inconnue? (*Il l'ouvre et regarde la signature.*) le marquis d'Aveiro, mon ancien protecteur. Celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée: voyons vite. (*Il lit.*) « Mon cher comte, pour la première fois que je vous écris...» (*S'interrompant.*) C'est vrai. (*Lisant.*) « Vous me trouverez bien indiscret de débuter par réclamer un service de votre amitié. » (*S'interrompant.*) Il aurait besoin de moi; quel bonheur! quoique depuis vingt ans nous nous soyons perdus de vue, je serais

si heureux... (*Il lit.*) « J'ai un fils unique qui faisait tout mon espoir, et dont la conduite m'abreuve de chagrins et de honte. Après avoir parcouru la France et l'Italie, le chevalier s'est arrêté à Naples. Je ne savais à quoi attribuer les retards qu'il apportait toujours à son retour auprès de moi. Je viens d'apprendre enfin qu'un amour insurmontable et indigne de lui en était la seule cause. » (*S'interrompant.*) Ah, bon dieu! (*Il lit.*) « Oui, mon ami, c'est pour une petite fille sans naissance, sans éducation, enfin, je rougis de le dire, pour ce que l'on appelle à Paris une grisette, que l'héritier des d'Aveiro, le fils d'un grand d'Espagne, va peut-être renoncer pour toujours à sa famille et à son pays. » (*S'interrompant.*) Est-il possible! (*Il lit.*) « Les dernières nouvelles que je reçois, m'annoncent qu'il se cache à Naples sous le nom de Frédéric, et qu'il loge au faubourg de Chiaya, près du vieux palais. Au nom de notre amitié, mon cher comte, usez du pouvoir que votre mission vous donne, pour chercher, pour découvrir le chevalier; emparez-vous de lui; qu'il ne quitte pas votre maison; j'approuve d'avance tous les moyens que vous emploierez pour le guérir de sa folie, et

l'empêcher de faire un pareil mariage! Si vous me rendez mon fils, ma vie entière ne suffira pas pour reconnaître un pareil bienfait! *Post scriptum*. Pour vous aider dans vos recherches, je joins ici le portrait du chevalier... vingt cinq ans, etc. » (*Fermant la lettre.*) Pauvre père! ah, sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferais pour mon propre fils! mais une intrigue... un jeune homme!...

Air: *de Turenne.*

Pour le découvrir comment faire
A Naples, où l'on en voit tant?
Un tel emploi ne convient guère
A mon âge, ainsi qu'à mon rang.
D'ailleurs, et mon temps et mes peines
Sont consacrés aux affaires du Roi;
Et je serai forcé d'avoir, je crois,
Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu, voilà une occasion où j'aurais eu besoin d'un intrigant de profession; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait. Chut! le voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE.

Ah, c'est encore toi!

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE.

Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

AIR : *du Vaudeville du Colonel.*

Ta conduite aurait pu suffire,
Pour te valoir à coup-sûr ton congé;
Mais j'ai changé d'idée.

SAINT-JEAN.

Oui, c'est-à-dire,
Que la circonstance a changé.

LE COMTE.

Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts, ce matin avec toi?
Et l'équité...

SAINT-JEAN.

J'entends... cela veut dire,
Que monsieur a besoin de moi....
Monseigneur a besoin de moi.

LE COMTE.

Précisément. (*A part.*) Au fait, je le chasserai toujours après. (*Haut.*) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate qui demande de l'adresse, de l'activité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN.

Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE.

Me découvrir aujourd'hui même un jeune espagnol qui se cache à-Naples sous un nom supposé, et qui est amoureux fou d'une petite grisette.

SAINT-JEAN.

Un jeune espagnol?

LE COMTE.

Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, *jouant la surprise.*

Le fils du marquis d'Aveiro! Ah, c'est lui qui est amoureux! Comme c'est désagréable pour sa famille! c'est peut-être un parent de monsieur le comte?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela : peux-tu me le trouver sur-le-champ?

SAINT-JEAN,

C'est difficile; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE.

Comment! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets?

SAINT-JEAN.

Pas de ce rang-là, monseigneur; mais encore faut-il un point de départ, l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'inconnu.

LE COMTE.

D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN.

Ah, c'est quelque chose!

LE COMTE.

Il loge à la Chiaya, près du vieux palais.

SAINT-JEAN.

Le numéro?

LE COMTE.

Ah, parbleu! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN.

Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français; je crois qu'il n'a pas encore été employé dans ce pays-ci; je vais rassembler quelques matelots, quelques ouvriers; je les conduis à la Chiaya, nous crions au feu à tue-tête; tout le monde se met aux fenêtres, vous reconnaissez votre homme, et alors...

LE COMTE.

Eh, imbécille! je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN.

Ah! je conçois, vous pourriez vous tromper; autre chose, excellence, si nous faisions insérer dans les petites affiches de Naples, car il y en a partout des petites affiches, que le jeune Frédéric est invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne pour une affaire importante.

LE COMTE.

Il se doutera du piége et ne viendra pas.

SAINT-JEAN.

Parfaitement juste! Votre excellence a un tact qui saisit sur-le-champ le côté faible de mes projets; il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, mais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE.

Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN.

Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa belle, on doit lui répondre dix fois par jour au moins; vous savez que ce sont les amoureux qui font la fortune de la petite poste. Alors je me disais qu'il serait facile au premier bureau, ou par les facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE.

C'est cela, parbleu! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN.

Moyen excellent.

LE COMTE.

Mais comment l'attirer chez moi? mon nom seul va l'épouvanter.

SAINT-JEAN.

Un espagnol qui se cache sous un faux nom, vous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le faire conduire au fort Saint-Elme ou au château de l'OEuf.

LE COMTE.

Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... c'est justement ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN.

Alors, monsieur le comte, un enlèvement subit; avec quatre ou cinq *Lazzaroni* on enlèverait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; et, si vous daignez me charger de l'expédition, je vous promets que dans dix minutes...

LE COMTE.

Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles, je vais donner mes ordres en conséquence; une voiture sans armes; des valets sans livrées. Allons, Saint-Jean, c'est bien;

AIR : *Dieu tout puissant par qui le comestible.*

Je suis content de ton rare génie.

SAINT-JEAN.

J'avais raison de vous parler d'abórd
De mes talents pour la diplomatie.

LE COMTE.

Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.

SAINT-JEAN.

Quels préjugés! dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...
Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on n'est qu'un intrigant.

Ensemble.

LE COMTE.

Je suis content de ton rare génie, etc.

SAINT-JEAN.

Il est content de mon rare génie, etc.

(*Le comte sort.*)

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, *seul; il suit le comte des yeux.*

Allez, allez, monsieur le comte, allez chercher notre jeune homme et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (*Se frottant les mains.*) Vous êtes bien fin! mais vous avez donné dans tous mes piéges avec une grâce parfaite? il ne se

doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions, est un Français, juste l'amant de sa fille; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur: « Saint-Jean, deux mille piastres pour toi, si tu parviens à m'introduire chez l'ambassadeur. » Deux mille piastres!... il est clair que c'est un amour véritable et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé; deux mille piastres!... mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comédie! soupçonneux, défiant, il fallait un moyen neuf, hardi. Rien n'a effrayé mon audace, une seule lettre glissée parmi les dépêches de son excellence, a tout fait, tout prévu. Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre, sans connaître ni lui, ni son fils; sans savoir même s'il en a un; je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître, et sur-le-champ ma lettre est composée.

« Rare et sublime effort d'une imaginative !... » dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux, parce que ce sont des gens scrupuleux, délicats, qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse ; et qui, après l'évènement, ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit, quand il sera ici je n'aurai que deux mots à lui dire, et il ira bien. Voyons un peu. (*Il regarde à la fenêtre.*) Bon, la voiture est déjà partie ; monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres. Le voilà qui se promène sous le péristyle, d'un air inquiet, impatient ; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier, sur les dangers des passions. Ah, mon dieu! à propos de passions ; j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme, moi...

AIR : *du Ménage de Garçon.*

Dans ces lieux, où je veux qu'il vienne,
Bientôt il sera détenu ;
Mais, pour que mon maître y retienne
Ce jeune amoureux prétendu,
Il faut lui trouver impromptu
Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige,
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie, adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là? c'est la modiste de mademoiselle. Eh, mais, elle est gentille, ma foi! autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, *sortant de l'appartement de Juliette.*

ZANETTA.

Là, il faut encore refaire ce berret. Mon dieu! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller, rien ne leur va.

SAINT-JEAN, *s'approchant.*

Mademoiselle?

ZANETTA.

Ah! pardon monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN.

Un mot, je vous en supplie, j'ai peu de temps et je suis forcé d'aller droit au fait; dites-moi, avez-vous un amoureux?

ZANETTA, *étonnée.*

Comment, monsieur! qu'est-ce que c'est que ces questions-là?

SAINT-JEAN.

Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma demande doit vous paraître une impertinence; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait se proposer? un valet de chambre d'ambassade, un homme titré; ce serait un parti très-sortable.

SAINT-JEAN.

Eh bien?

ZANETTA.

Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscrètes, et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN.

C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA.

Un amoureux! quoi, monsieur?

SAINT-JEAN.

Il ne s'agit que d'une ruse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentiments particuliers; si vous en avez.

ZANETTA.

Ah, ça! qu'est-ce qu'il dit donc?

SAINT-JEAN.

Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quelque temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

Air : *de Marianne.*

Ah, grand dieu ! quelle audace extrême !

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA.

Eh quoi, vraiment !
C'est un semblant ?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah, c'est égal !
C'est toujours mal
De feindre, hélas !
Un amour qu'on n'a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Eprouver quinze passions
Que d'en feindre une seule.

SAINT-JEAN.

Rien ne vous empêche de l'éprouver ; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA.

Un marquis!

SAINT-JEAN.

Eh, oui! sans doute; je n'irais pas vous proposer une mésalliance; tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime Frédéric, j'aime Frédéric. » Mais d'un ton, la..... vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA.

Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN.

N'est-ce que cela? je m'en charge..... ainsi donc, c'est décidé.

AIR : *des Maris ont tort.*

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr; car, en honneur,
Tous deux nous devions nous entendre.
Frédéric a donc votre cœur;
Mais ne redoutez nulle erreur :
Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA.

Du tout, du tout, si vous vous avisez de me faire des déclarations, vous allez m'embrouiller. Dites-moi, avant tout, M.

Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire?

SAINT-JEAN.

Vous laisser adorer.

ZANETTA.

Me laisser adorer! bon, je sais; ça n'est pas difficile; mais, si l'on me parle, que répondre?

SAINT-JEAN.

Je vous l'ai déjà dit; *j'aime Frédéric*, et ne sortez pas de là.

ZANETTA.

Mais enfin, pourquoi cette ruse?

SAINT-JEAN, *écoutant.*

Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier; je vous rejoindrai bientôt, et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA.

C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-Jean; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer!

(*Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan, à gauche de l'acteur.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, *entrant par le fond.*
Saint-Jean?

SAINT-JEAN.
Eh bien, monsieur le comte, notre petite expédition?

LE COMTE.
Elle a réussi.

SAINT-JEAN.
Ah! et le jeune Frédéric?

LE COMTE.
Il est là, dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN.
A merveille. En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile...(*Apart.*)Car, avant tout, il faut le prévenir (*Haut.*), et si monsieur le comte le veut je vais le faire entrer.

LE COMTE.
Non, non, je n'ai plus besoin de toi. (*Lui donnant une bourse.*) Voilà trente piastres; tu sais ce que je t'ai dit ce matin, tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, *déconcerté.*
Comment, excellence! après le service que je viens de vous rendre.

LE COMTE.

Je te le paie, nous sommes quittes; mais pour d'autres raisons, à moi connues, je ne veux pas que tu remettes les pieds chez moi; je t'ai même fait consigner à la porte, ainsi va-t'en. (*Il va s'asseoir auprès de la table.*)

SAINT-JEAN, *à part.*

Oh, maledetto! Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Vous m'avez entendu, M. Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

J'obéis, monsieur le comte, j'obéis. (*A part.*) Ma foi qu'il s'en tire comme il pourra, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir. (*Il sort du même côté que Zanetta.*)

LE COMTE, *seul.*

Ah! voici notre jeune homme; (*Souriant.*) il doit être furieux.

SCÈNE X.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, *suivi de deux valets.*

FRÉDÉRIC, *avec colère.*

Morbleu, m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner m'ex-

pliquer... (*Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.*) Saurais-je enfin chez qui je suis?

LE COMTE, *se levant et allant à Frédéric.*

Chez moi, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Dieu! le comte d'Aranza! le père de celle que j'aime!

LE COMTE.

Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur! (*A part.*) c'est tout ce que je désirais; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE.

Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi; en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez, vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens; mais vous ne verrez personne et n'aurez d'autre société que la mienne, et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, *avec joie.*

Quoi, monsieur!

LE COMTE.

Toutes vos réclamations sont inutiles;

j'ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas; ainsi vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC.

Mon nom! Je ne prétends pas le cacher; je suis Frédéric de...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Je vous ai dit, monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra; (*Haut.*) mais je vous demanderai, monsieur, ce qu'il faut vous avouer.

LE COMTE.

Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC.

Du marquis d'Aveiro!... quoi, monsieur, vous exigez?...

LE COMTE.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE.

Le bel effort! croyez-vous que je l'ignorais? plus tard, jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur!

LE COMTE.

En attendant, je ne vous demande qu'une chose: un noble castillan n'a que sa parole; promettez-moi, sur l'honneur, de ne pas vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC.

Oh, pour cela, je vous le jure!

LE COMTE.

C'est bien, j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ça ne fera pas mal.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JULIETTE, *sortant de son appartement.*

TRIO: *de Michel et de Christine.*

LE COMTE, *allant au devant de Juliette.*

Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger,
L'Espagne est aussi sa patrie;
(*A demi-voix.*)
Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, *s'avançant et lui faisant la révérence.*

O grands dieux! ô surprise extrême!

LE COMTE.

Quoi donc ?

JULIETTE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est elle-même.

JULIETTE.

Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je crois qu'elle me reconnaît.

Ensemble.

JULIETTE.

Quel trouble j'éprouve à sa vue !
Et combien mon ame est émue !
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah, je sens là battre mon cœur !

FRÉDÉRIC.

Combien elle paraît émue !
Moment charmant ! ô douce vue !
Ah, je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur !

LE COMTE.

Ah, quelle rencontre imprévue !
Moi qui vais l'offrir à sa vue !
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE, *à son père.*

Oui vraiment, c'est cet inconnu
Dont parlait Saint-Jean ?

LE COMTE, *à part.*

Quelle audace !
Ce fripon aurait-il voulu

Introduire un autre à la place
Du chevalier d'Aveiro?

JULIETTE.

Dieux!
Comme il fixe sur moi les yeux!

Ensemble.

Ah, quel plaisir! chez lui, mon père,
Reçoit celui qui m'a su plaire.
Ah, je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur!

FRÉDÉRIC.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur!

LE COMTE.

On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaîtrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE.

Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que j'ai reçue ce matin contient son signalement. (*Il la prend et regarde.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le signalement!... je suis perdu.

LE COMTE, *lisant bas et regardant Frédéric.*

Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC.

Je suis sauvé, ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE.

Eh mais, qu'avez-vous donc, mon père? Vous êtes tout ému.

LE COMTE.

Rien, rien, mon enfant; holà! quelqu'un. (*Un domestique entre.*) Conduisez monsieur à l'appartement qui lui est destiné. (*A Frédéric.*) Nous nous reverrons bientôt; jusque-là, je vous laisse à vos réflexions.

AIR: *du Vaudeville de la Somnambule.*

Mais, songez-y, la fuite est impossible;
Car, sur l'honneur, vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.

Une prison est toujours bien terrible;
(*Regardant Juliette.*)
Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me soumets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puissé-je, hélas! trop heureux de mes chaînes,
Ne recouvrer jamais le liberté!

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi, mon père, il va loger ici? avec nous? et c'est un espagnol?

LE COMTE.

Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE.

Du marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Mais, il n'y faut plus penser; tu dois l'oublier.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre; en un mot, qu'il ne mérite ni ta tendresse, ni tes regrets.

JULIETTE.

Il en aime une autre!

LE COMTE.

Et si tu savais, ma Juliette, quelle est la rivale qu'il te préfère : une fille sans éducation, sans naissance, une petite ouvrière sans doute.

JULIETTE.

Il serait possible! non, je ne puis le croire; on le calomnie, mon père.

LE COMTE.

On le calomnie, quand j'ai la preuve! (*Lui donnant une lettre.*) tiens, regarde.

AIR : *d'une heure de mariage.*

Vois toi-même, par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui, c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe; en pareil cas un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas, je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père.

LE COMTE.

Alors, s'il n'est pas possible de te convaincre...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; SAINT-JEAN, *dans le fond.*

SAINT-JEAN, *à part.*

Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours; voyons s'il est encore temps. (*Haut.*) Monsieur le comte...

LE COMTE, *l'apercevant.*

Comment, drôle, vous osez reparaître chez moi?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne, j'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitements.

LE COMTE.

Qui te ramène?

SAINT-JEAN.

Votre intérêt. (*En confidence.*) Je viens vous garantir d'un piége infernal; on vous trompe.

LE COMTE.

Moi?

SAINT-JEAN.

Je le sais mieux que personne, vous pou-

vez m'en croire; je vous jure sur l'honneur, qu'on vous trompe; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE.

Et comment cela?

SAINT-JEAN.

C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! ma fille aurait-elle raison! (*A Saint-Jean.*) Tu la connais?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, mais il est inutile de vous la nommer; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur, en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, *le retenant.*

Non, non, reste donc, (*A part.*) On a beau faire, ces coquins-là nous sont indispensables. (*Haut.*) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime?

SAINT-JEAN.

Vous l'exigez?

JULIETTE.

Eh, oui, sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN.

Eh bien! mademoiselle, qu'elle vous

réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE ET LE COMTE.

Que dis-tu? Zanetta! ce n'est pas possible!

SCÈNE XIV.

Les Mêmes; Zanetta, *entrant et plaçant sur la table un carton.*

ZANETTA.

Mademoiselle, je vous rapporte votre berret; maintenant, je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela; venez ici, mademoiselle.

ZANETTA, *d'un air interdit.*

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, *hésitant.*

La vérité!

LE COMTE.

Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric?

ZANETTA, *affectant un grand trouble.*

Frédéric! Oh, ciel! quoi, monsieur!

vous savez... Je suis perdue. (*Bas à Saint-Jean.*) Est-ce bien?

SAINT-JEAN.

Sublime.

JULIETTE, *à part.*

Il est donc vrai!

LE COMTE, *à Zanetta.*

Remettez-vous, je sais tout; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA.

Je n'ai rien à vous avouer, monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais enfin...

ZANETTA.

J'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle...

ZANETTA.

J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (*A Saint-Jean.*) N'est-ce pas?

SAINT-JEAN, *bas.*

Parfait.

LE COMTE.

Impossible de lui faire entendre raison. Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric

dont vous partagez la folle passion? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang?

ZANETTA.

Je sais comme vous, monsieur, que c'est le fils du marquis d'Aveiro.

LE COMTE.

Eh bien, ma fille!

JULIETTE.

Il est donc vrai! plus de doute. (*A Zanetta.*) Il suffit, mademoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA.

Comment, mademoiselle! (*Bas à Saint-Jean.*) ah ça, si cet amour-là va me faire du tort?

SAINT-JEAN.

Silence!

JULIETTE, *à son père.*

Et quand à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux! (*A part.*) J'en mourrai, mais c'est égal! (*Elle rentre dans son appartement.*)

SAINT-JEAN, *à part.*

Eh bien, voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper. (*Il veut la suivre.*)

LE COMTE.

Où vas-tu donc ?

SAINT-JEAN.

Moi, monsieur, nulle part; j'allais prendre les ordres de mademoiselle.

LE COMTE.

Reste ici, et ne me quitte pas.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* JULIETTE.

SAINT-JEAN, *à part.*

Diable ! ça se complique.

ZANETTA.

Certainement, mademoiselle est bien injuste. Si l'on perdait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, *à part.*

Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le fils de mon ami. (*A Saint-Jean.*) Des siéges, je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas; (*A Zanetta.*) asseyez-vous, mademoiselle. (*Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.*)

ZANETTA, *hésitant.*

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Asseyez-vous et écoutez-moi, (*A Saint-Jean.*) et toi reste-là.

SAINT-JEAN.

Que va-t-il faire ?

(*Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à sa gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.*)

LE COMTE.

C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre ; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (*A Zanetta.*) Mademoiselle, vous aimez Frédéric ?

ZANETTA, *voulant se lever.*

Oh! oui, monsieur, j'aime...

LE COMTE, *la faisant rasseoir.*

Je le sais, vous me l'avez déjà dit ; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit, une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA.

Des rigueurs ! qu'est-ce que c'est que ça ? (*Saint-Jean lui fait signe de se tranquilliser.*)

LE COMTE.

Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus ; je les désavoue ; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : Si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les grâces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA.

Quoi, monsieur, vous auriez la bonté...

LE COMTE.

Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA.

Mille piastres ! (*Saint-Jean lui fait signe de refuser.*) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric !

LE COMTE.

Deux mille.

ZANETTA.

Comment, monsieur, vous pouvez supposer qu'une passion comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... non certainement, non jamais...

LE COMTE.

Trois mille.

ZANETTA *veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.*

Trois mille! ah! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE.

Quatre mille.

ZANETTA.

Quatre mille. (*Même signe de Saint-Jean.*) (*A part, en se levant.*) Ma foi, monsieur Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (*Haut.*) Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric et je l'aimerai toujours; d'abord ce pauvre Frédéric!... mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car, enfin, Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE.

Non, sans se brouiller avec sa famille: et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA.

Dieu! que me dites-vous là! Le malheur de Frédéric! plutôt me sacrifier!

LE COMTE.

AIR: *de Céline*

Ainsi, quelle est votre réponse?

SAINT-JEAN.

Ah! je tremble de la prévoir!

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce;
J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
Il finit toujours, mon enfant,
Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah! je le vois en ce moment.

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, *frappant du pied.*

(*A part.*) La petite sotte! qui s'avise de penser à sa fortune.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, je venais..... Ah! pardon, vous êtes occupé.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas de trop, approchez, jeune homme; (*Le prenant par la main,*

et le menant en face de Zanetta.) il est temps de parler franchement.

QUATUOR. FRAGMENT DU FINAL DE LA DAME BLANCHE:
Je n'y puis rien comprendre.

LE COMTE, *à Frédéric.*
Voyez mademoiselle !

FRÉDÉRIC, *regardant Zanetta.*
Elle est gentille et belle ;
Mais dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

Ensemble.

ZANETTA.
Quel est donc ce jeune homme ?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.
Quel est donc ce mystère,
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnait pas.

SAINT-JEAN.
Cette reconnaissance
Finira mal, je pense :
Comment sortir d'embarras ?

LE COMTE, *à Frédéric.*
Eh quoi ! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits?

FRÉDÉRIC.
Je vois ici mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.
Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,

Que penses-tu de tout ceci ?

SAINT-JEAN.

Qu'il a bien ses raisons sans doute
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, *à Frédéric.*

Vous vous croyez forcé peut-être
De méconnaître ses attraits,
Mais cet amour que ses yeux ont fait naître ?

FRÉDÉRIC.

Moi ! non, jamais... je ne l'aimai jamais.

Ensemble.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme,
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle est donc cette belle ?
Dites-moi, quelle est-elle ?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.

Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN.

Pour nous cela finira mal.

LE COMTE.

Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer mademoiselle ?

FRÉDÉRIC.

Faut-il, monsieur, vous faire de nouveaux serments ?

LE COMTE.

Non, monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC.

Et laquelle?

LE COMTE.

Me promettez-vous?

ZANETTA.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

Taisez-vous! (*A Frédéric.*) me promettez-vous de renoncer à mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Sans hésiter.

SAINT-JEAN, *à part.*

Le maladroit!...

LE COMTE.

Vous consentiriez à la quitter?

FRÉDÉRIC.

Eh mais, sans doute.

LE COMTE.

C'est tout ce que je demande, je suis content de vous...

FRÉDÉRIC.

Vous me rendez votre amitié?

LE COMTE.

Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC.

Comment, monsieur! qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père; qu'il vous attend avec impatience; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC.

Oh ciel!

LE COMTE, *à Zanetta.*

Quant à vous, mademoiselle, restez ici; il faudra bien m'expliquer ce mystère, (*Regardant Saint-Jean.*) et si l'on m'a trompé...

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir; car je suis comme vous: je m'y perds.

LE COMTE.

Eh bien! par exemple... allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. Attendez-moi là, je reviens dans l'instant. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC.

Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quelle raison? pour quel motif?

ZANETTA.

Oui, sans doute; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie?

SAINT-JEAN.

Que nous sommes perdus, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC ET ZANETTA.

Par la mienne?...

SAINT-JEAN.

Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien; j'avais tout prévu, tout arrangé; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière; le fils du marquis de... c'était vous; l'inclination, c'était mademoiselle.

ZANETTA.

Comment! c'est *j'aime Frédéric;* il fallait donc le dire?

SAINT-JEAN.

Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaître.

ZANETTA.

Quand on ne s'est jamais vu.

FRÉDÉRIC.

Et sur-tout quand on n'est pas prévenu.

SAINT-JEAN.

Impossible depuis ce matin de vous

voir ou de vous parler... Que faire maintenant ?

ZANETTA.

Tout avouer à son excellence.

SAINT-JEAN.

Non pas, c'est moi qui paierais tous les frais.

FRÉDÉRIC.

Ecrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom, c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille; et j'ai vu de lui une lettre, où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN.

Il est à Madrid, et il ne vous servira pas de si loin; en attendant vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA.

Et moi, mes quatre mille.

SAINT-JEAN.

Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer; monsieur le comte va revenir: tenez-vous à demeurer chez lui, à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC.

Tu me le demandes?

SAINT-JEAN, *montrant Zanetta.*

Eh bien! alors redevenez amoureux de mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Et Juliette, que dira-t-elle?

SAINT-JEAN.

Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité?

FRÉDÉRIC.

Il a raison. Eh bien, soit, si mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah! son nom?

SAINT-JEAN.

Zanetta... (*A Zanetta.*) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

AIR: *du Piége.*

Vous dévouant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je l'aime Frédéric;
Mais permettez-moi de le dire:
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais; mais enfin
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude.

SAINT-JEAN.

Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas. On vient, allons, allons, du feu, du désordre, du pathétique, c'est le père. (*A Frédéric, mon-*

trant Zanetta.) Tombez à ses pieds..... (*Tirant son mouchoir.*) Dieu! quel tableau! (*Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LE COMTE.

LE COMTE, *voyant Frédéric aux genoux de Zanetta.*

Que vois-je?

SAINT-JEAN.

O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah, c'est vous, monsieur le comte! (*Frédéric se relève.*) Venez être témoin d'une réconciliation qui aurait attendri un barbare.

LE COMTE.

Une réconciliation... Eux qui ne se connaissent pas...

SAINT-JEAN.

Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plutôt c'était une querelle d'amoureux! car c'est au moment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux volcans, monsieur le comte! j'ai voulu les arrêter, impossible; ils se sont pré-

cipités dans les bras l'un de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus se quitter, non jamais! plutôt mourir ; enfin le délire de la passion...

LE COMTE.

Quoi, monsieur! au moment où j'avais tout préparé pour votre départ?

FRÉDÉRIC.

Maintenant, monsieur, il est impossible ! je reste.

LE COMTE.

Et vous, mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier ?

ZANETTA.

J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai notifié ce matin : j'aime Frédéric, monsieur.

LE COMTE.

C'est connu. (*A part.*) Allons, il y a là dessous quelque chose d'inexplicable; mais on se moque de moi, c'est clair, nous allons voir. (*Haut.*) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir; mais, puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUTS.

Quoi, monsieur!

LE COMTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout tenté, m'a-t-il dit, vous pensez que cette jeune fille soit nécessaire au bonheur de mon fils, je vous permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, *quittant la main de Zanetta.*

Comment?

SAINT-JEAN, *étourdi.*

Oh, *Diavolo!*

ZANETTA, *à part.*

Dieu, épouser un marquis!

LE COMTE, *les observant.*

Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC.

Un moment.

SAINT-JEAN, *bas.*

Tenez ferme.

AIR : *du Fleuve de la vie.*

Qui, moi! je deviendrais marquise!

LE COMTE.

Eh quoi! vous semblez refuser!

SAINT-JEAN, *bas.*

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu que j'aille l'épouser ?

SAINT-JEAN, *de même.*

Afin d'éclaircir ce mystère,
C'est une ruse, je le vois,
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi
Je le laisserais faire.

LE COMTE.

Eh mais, quelle froideur ! vous ne me remerciez pas ? vous ne tombez pas dans mes bras ?

FRÉDÉRIC.

Monsieur, certainement je suis touché, mais mon père ?

LE COMTE.

Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, *vivement.*

Permettez, ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE.

Hein ! Comment le sais-tu ?

SAINT-JEAN, *embarrassé.*

Je le sais, je... c'est-à-dire, je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Aveiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE.

Saint-Jean...

SAINT-JEAN.

Monsieur.

LE COMTE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN.

Plaît-il, monsieur, et pourquoi?

LE COMTE.

Je n'en sais rien; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble; tu me trompes.

SAINT-JEAN.

Moi! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie ses intérêts à ceux d'un inconnu?

LE COMTE.

Un inconnu! monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soit précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille; expliquez-moi comment ces jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas, se raccommodent et ne veulent pas se marier.

SAINT-JEAN.

Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain, mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci, et, si vous en doutez...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; UN VALET.

LE COMTE, *lisant une carte que le valet lui remet.*

Comment! Il est ici?

LE VALET.

Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, *avec joie.*

Quel bonheur! Oh, pour le coup je vais enfin savoir la vérité. (*Au valet.*) Que personne ne puisse sortir de l'hôtel, (*Aux autres.*) et malheur à qui s'est joué de moi! restez touts. (*Il sort avec le valet.*)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, *croisant les bras.*

Eh bien, Saint-Jean!

SAINT-JEAN.

Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRÉDÉRIC.

Ce nouveau personnage.

SAINT-JEAN.

Qui doit tout découvrir.

ZANETTA.

Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC.

Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer; mais, songes-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette; mais, si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN.

C'est cela; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA.

Ah ça, dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric.

SAINT-JEAN.

Il est bien question de cela! que devenir? quel parti prendre? l'ambassadeur est sur la trace, l'intrigue va s'éclaircir; nous n'avons plus qu'une ressource, monsieur, c'est de la compliquer tellement que ni monsieur le comte, ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître. Comme ces gens qui, au moment d'une liquida-

tion, embrouillent toujours les affaires; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient là? est-ce l'ennemi? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC.

Ah! je pourrais du moins la détromper.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; JULIETTE.

JULIETTE, *apercevant Zanetta.*

Comment, mademoiselle, encore ici? je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC.

Un mot seulement, car les instants sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE.

Ah! je le disais bien, c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, mon-

sieur? mais, grâces au ciel, tout va s'éclaircir; car il arrive, il vient d'entrer au salon.

FRÉDÉRIC.

Et qui donc?

JULIETTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN.

Ah, grands dieux!

JULIETTE.

J'ai bien retenu son nom, lui et mon père se sont enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà j'espère de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oui, joliment! Le marquis d'Aveiro... Il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN.

Voilà ce que je demandais, surcroît d'embarras.

JULIETTE.

Ne craignez rien, il vous pardonnera tout; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, *perdant la tête.*

Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il?

JULIETTE.

Comment, monsieur?

ZANETTA.

Allons, il ne connaît pas son père à

présent; il ne connaît personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, *apercevant le comte.*
Dieu, monsieur le comte!

ZANETTA ET SAINT-JEAN, *en même temps.*
Monsieur le comte!

SAINT-JEAN.
De l'audace, et tenons-nous bien.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; LE COMTE.

JULIETTE, *à son père, qui s'avance lentement en les regardant touts.*
Eh bien! mon père, le marquis d'Aveiro?

LE COMTE.
Je le quitte à l'instant.

JULIETTE.
Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras.

LE COMTE.
Je le voudrais, mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, *regardant Frédéric.*
Comment?

FRÉDÉRIC.

Non ; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE.

C'est vrai ; mais prendre un faux nom.

FRÉDÉRIC.

Je vous ai dit le mien ; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE.

C'est vrai, mais feindre d'aimer une petite grisette.

FRÉDÉRIC.

Je n'y ai jamais pensé, vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu mademoiselle.

LE COMTE, *souriant.*

C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir ; (*Vivement.*) mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (*A Frédéric et à Juliette.*) Eh bien, je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout ; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu, pour quel motif ? dans quel but ?

FRÉDÉRIC.

J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE.

Ni moi.

ZANETTA.

Ni moi.

LE COMTE.

Ah, c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, *tendant la main.*

Je les prends.

LE COMTE.

Comment?

SAINT-JEAN.

C'est moi, monsieur.

LE COMTE.

Toi, coquin?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur; par humanité, par bonté d'ame, je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE.

Je comprends. Ah, morbleu! mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN.

Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talents diplomatiques.

LE COMTE.

En quoi l'as-tu mérité ?

SAINT-JEAN.

Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un diplomate aussi distingué que monsieur le comte, avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE.

Comment, drôle!

ZANETTA.

Ah ça, et moi, mon établissement, mon voyage à Paris?

SAINT-JEAN.

Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous voulez accepter ma main; je vous ai promis un amoureux, (*Présentant sa main.*) eh bien je vous offre un mari.

ZANETTA.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose, mais c'est égal, je me risque et je pars pour Paris.

CHOEUR FINAL.

AIR : *nouveau de M. Heudier.*

Allons nous mettre en voyage,
L'amour, embellit notre sort;
Et sans éprouver de naufrage,
Puissions-nous arriver au port!

ZANETTA, *au public.*

Je quitte Naples pour la France :
Ce voyage offre des dangers ;
Mais on dit qu'avec indulgence
On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin.

Chœur.

Allons nous mettre en voyage, etc.

FIN DE L'AMBASSADEUR.

LE COIFFEUR

ET

LE PERRUQUIER,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 15 janvier 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MAZÈRES ET SAINT-LAURENT.

PERSONNAGES.

—

M. DESROCHES, propriétaire.
Mademoiselle DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.
POUDRET, perruquier.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de Mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

—

La scène se passe à Paris, à la place Royale.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

LE COIFFEUR

ET

LE PERRUQUIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES.

Ah ça, tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif : à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mais mon âge est encor, mon frère,
Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas ! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair;
Mais, au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES.

Du tout; je ne suis plus votre tuteur: depuis long-temps vous êtes majeure et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance, et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose. M. Durand, un avoué de province, est pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine; pourquoi n'en voulez-vous pas?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pourquoi? parce que j'espère trouver mieux.

DESROCHES.

Mais voilà trente ans que vous espérez

ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais : « Belle Philis, on désespère, alors... »

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, c'est votre faute : pourquoi vous obstiner à rester au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront nous y chercher? et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la place Royale?

DESROCHES.

D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES.

Ah! vous appelez cela rester fille! vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier! Un air pur, des rues superbes! une population paisible; touts parapluies à canne!

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure; mais c'est province : le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES.

D'accord, mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! prouvez-le moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES.

Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (*Il appelle.*) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier?

JUSTINE, *en entrant.*

Oui, monsieur; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES.

Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là, sur-tout! même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper; et pourquoi? Parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur; sans rancune : bien du plaisir ce soir.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, bien du plaisir; tu l'entends : voilà comme sont les frères.

JUSTINE.

Ah bien! mon oncle Poudret est encore pire; car, enfin, M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre, et c'est déjà beaucoup?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah! Justine, tu ne peux pas me comprendre! S'il était le premier en date, je ne dis pas: mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure!

JUSTINE.

Quoi! mademoiselle, vous avez une inclination?

MADEMOISELLE DESROCHES.

D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer!

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier?

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de Paris?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'en sais rien.

JUSTINE.

Mais, au moins, vous le connaissez?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Oui, certes; je connais son cœur; mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne: la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée; et une voiture, un jockei, tout ce qu'il y a de mieux! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand! Si tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat!

JUSTINE.

Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis long-temps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge; est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien! pourquoi n'êtes-vous pas mariés?

JUSTINE.

C'est l'ambition qui en est cause: mon

oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succèderait et prendrait son fonds de boutique; mais lui qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier; il aspirait à être coiffeur; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Et qu'est devenu ton amant?

JUSTINE.

Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode; il demeure rue Vivienne; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement : il s'appelle M. Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Alcibiade! c'est un beau nom.

JUSTINE.

Et puis il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent! aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouissent, que l'*huile de Macassar* ne lui porte

à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Allons, ne vas-tu pas être jalouse?

JUSTINE.

Ecoutez donc; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la nouvelle Athènes!

AIR: *du partage de la richesse.*

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé, l'admet à sa toilette;
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend't tout facile;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' soudain...
Jugez alors si j' dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main!

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins! Mais enfin, ça m'est égal, je me risque; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade..... Ah, mon dieu! c'est mon oncle!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.*

POUDRET, *parlant en dehors.*

Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire,

je ne pouvais pas le deviner ; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (*A mademoiselle Desroches.*) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, *d'un air protecteur.*

Bonjour, bonjour, Poudret ; comment va la santé ?

POUDRET.

Ah ! mademoiselle, ça va bien, quant au physique (*Montrant la mâchoire et l'estomac.*) ; tout ceci fait très-bien ses fonctions ; (*Faisant le geste de la houppe.*) mais ceci, ah ! mademoiselle, décadence totale !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous vous plaignez toujours.

POUDRET.

Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah ! mademoiselle, les perruquiers sont bien bas ! ils sont bien bas les pauvres perruquiers !

MADEMOISELLE DESROCHES, *souriant.*

Ce pauvre Poudret !

POUDRET.

Plaignez-moi, mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de char-

latans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux; les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les catacouas, les chignons, les crêpés, les toupets et les poufs! Voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE.

Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET.

Je vous vois venir: vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE.

Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET.

Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune; mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (*Montrant mademoiselle Desroches.*) Demandez à mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions: l'*huile de Macassar*, l'*eau de Vénus*, le *baume de la Mecque*, et cent autres balivernes qu'ils appellent, je crois, des *cosmétiques*, et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moëlle

de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps pour les perruquiers!

Air: *de la walse des Comédiens.*

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus!... mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre qui m'est chère
Dans tous les rangs brillait avec éclat;
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef, arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tout Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires!
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons;

Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.

Ma vieille enseigne est un vain simulacre!
J'ai vu s'enfuir tous les gens du bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(*On entend sonner.*)

JUSTINE.

Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET.

J'y vais, j'y vais, M. Desroches. (*Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.*) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la Titus, celui-là: il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité! (*On sonne encore.*) J'y vais. (*A Justine.*) Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites-là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADEMOISELLE DESROCHES, *à Justine.*

Oui, petite, descends t'apprêter, et

fais-toi bien belle; tu n'as pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POUDRET.

Quoi! mademoiselle, vous lui faites cet honneur? (*A Justine.*) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, *murmurant entre ses dents.*

Je serai belle! une coiffure gothique!

POUDRET.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE.

Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DESROCHES, *seule, s'asseyant près de la table.*

Voilà pourtant comme les parents contrecarrent toujours les inclinations des enfants! et après cela, on s'étonne des évènements! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soit-même la demande et la réponse. Lettre seconde;

Clarisse à M***. (*Ecrivant.*) « Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, long-temps concentré... »

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DESROCHES, *écrivant;* ALCIBIADE, *entrant par la porte du fond.*

ALCIBIADE, *à part.*

Personne pour m'annoncer! (*Regardant sur une carte.*) Madame Murval, place Royale, n.° 28; ce doit être ici. (*Apercevant mademoiselle Desroches.*) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander; et que je dois coiffer. (*S'avançant et saluant.*) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qui vient-là? (*Le regardant.*) Ah! mon dieu! en croirai-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, *à part.*

O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon! (*Haut.*) Combien je dois me féliciter, mademoiselle! que je suis heureux de vous retrouver enfin!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Arrêtez ! monsieur ; je vous l'ai déjà dit : je dépends de M. Desroches, mon frère ; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE.

Soixante mille francs !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE.

C'est le vôtre sur-tout qui me serait précieux ! On me nomme Saint-Amand (*à part.*), c'est mon nom de société. (*Haut.*) Je vais dans les meilleures maisons, et j'ai reçu souvent dans mon salon les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (*Lui donnant le papier qui était sur la table.*) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, *baisant la feuille de papier.*

Grands dieux! il se pourrait?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh bien ! que faites-vous ?

ALCIBIADE.

Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais! (*Il met la lettre dans sa poche.*) Ah! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous; d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier! J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

AIR: *Le fleuve de la vie.*

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les Bouffons, pour l'Opéra,
La Gaîté, le Cirque Olympique,
Le Vaudeville, *et cœtera!*
De tous je ne peux prendre notes!
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Nous allons peu au spectacle; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE.

Vous n'irez pas seule: je vous accompagnerai; je vous donnerai mon bras.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais, monsieur...

ALCIBIADE.

Vous acceptez, c'est convenu; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous le voulez; je vais, dès ce moment m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE.

Daignez accepter ma main.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Non pas; il y a des voisins et des médisants, même à la place Royale. (*Faisant la révérence.*) C'est moi qui vous laisse; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE.

A ce soir.

(*Mademoiselle Desroches rentre dans la chambre.*)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, *seul.*

Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'en-

treprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez ; la coiffure se soutient ; les faux toupets se consolident ; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang ! Les perruques de *Letellier* me tourmentent ; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent ; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah ! si je pouvais faire un bon mariage ! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici ! quelle extension je donnerais à mon commerce ! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus*, *Caracalla* et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets ? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé ; avec une tête aussi

romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes :
« Il fit tourner plus de têtes
« Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien! je ne sais pas pourquoi, je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi! elle que j'avais promis d'épouser! Après cela si on était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable! elle se consolera; elle en épousera un autre... D'ailleurs son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir. Ah, mon dieu! qu'est-ce que je vois là? Justine!

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE.

Est-ce possible? c'est lui! c'est Alcibiade! Ah! que je suis contente de vous voir!

ALCIBIADE.

Et moi aussi, chère Justine! (*A part.*) Dieu! la fâcheuse rencontre!

JUSTINE.

Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier?

ALCIBIADE, *troublé.*

Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE.

C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la place Royale. C'est le jour et la nuit; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, monsieur? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE.

Si, vraiment... mais c'est que je crains

que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici?

JUSTINE.

Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, *à part.*

Ah, mon dieu, il faut que je tienne le plus strict incognito; dorénavant je m'envelopperai dans mon *Quiroga.*

JUSTINE.

Mais, que je vous regarde, M. Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, *lui faisant signe de se taire.*

Justine, de grâce...

JUSTINE.

Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'aperceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE.

Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais, mais maintenant...

JUSTINE.

Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

Air : *de la Robe et les Bottes.*

Cette voiture élégante et legère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce ?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaîment j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE.

Vous êtes donc riche et heureux? Ah! que je suis contente!... Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, M. Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, *à part.*

Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!... (*Haut.*) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (*A part.*) J'en épouserai peut-être une autre; (*Haut.*) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE.

A la bonne heure : au moins voilà qui est parler! (*Voyant qu'il fait un geste pour partir.*) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE.

Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE.

Dieu! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous! Eh bien! à moi, que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE.

Justine, y penses-tu?

JUSTINE.

J'en ai pourtant bien envie! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE.

Un autre jour, je ne demande pas mieux; mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE.

Eh bien! monsieur, rien qu'un petit crochet; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, *à part.*

Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (*Haut.*) Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite

coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin*.

JUSTINE, *allant prendre un fauteuil.*
Ah! quel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *sortant de la chambre de M. Desroches*

POUDRET, *les apercevant.*
Où suis-je, et qu'est-ce que je vois?

JUSTINE.
Dieu! c'est mon oncle!

POUDRET.
Alcibiade en ces lieux! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce!

JUSTINE.
Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET.
Taisez-vous, mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous en conter; mais oser vous friser! oser porter une main sacrilège sur une tête qui m'appartient par les liens du sang!

ALCIBIADE.
Allons, M. Poudret, calmez-vous.

POUDRET.

Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe!

ALCIBIADE.

Je suis votre élève, il est vrai; depuis long temps j'ai surpassé mon maître: mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET.

Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire: la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière, perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même, perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'honneur de l'accommoder: il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillottes! Nous nous

regardions ; il souriait : il aimait tant à encourager les arts ! C'est lui qui disait à un de nos confrères : « Faites des perruques ! faites des perruques ! »

ALCIBIADE.

Et vous croyez, monsieur, que de nos jours...

POUDRET.

Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible ; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire que selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent.

POUDRET.

Oui, monsieur.

ALCIBIADE.

Eh bien ! c'est ce qui vous trompe ; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars ; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains ! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête ! c'est moi qui ai coiffé *Andromaque !*

POUDRET.

Et moi aussi, il y a quarante ans que

je l'ai coiffée en poudre. M. *Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'était pas plus mauvais.

ALCIBIADE.

Laissez donc, il faisait comme vous : il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET.

De la poudre aux yeux !

JUSTINE.

Mon oncle, je vous en prie, apaisez-vous.

POUDRET.

Non ; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot, mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE.

Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET.

Un ignorant! qui n'a jamais touché la moëlle de bœuf.

ALCIBIADE.

Un routinier ! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET.

Allez donc, monsieur le muscadin; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou !

ALCIBIADE.

Allez donc, monsieur Poudret; j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne.

POUDRET.

Renverser mon enseigne!... je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE.

Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE.

Ah, mon dieu! ils vont se prendre aux cheveux!

ALCIBIADE.

Non, non; c'est moi qui vous cède la place: je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, *indigné.*

Un perruquier!

AIR: *de Rossini.*

Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Oui, vraiment, j'en pleure de rage!
Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Ah! Poudret!
Pour toi quel soufflet!
Quoi! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier?

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe ! ignorant pour la faire,
Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier !
Ah ! quel outrage ! etc., etc.

(Alcibiade sort par le fond.)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET.

Un perruquier ! O grand Ignace ! mon patron, vous l'entendez ! il blasphême ! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler ; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici mademoiselle !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, *tenant à la main une guirlande de fleurs.*

J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE.

Eh, mon Dieu! mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts?

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec expansion.*

Tu ne sais donc pas, ma chère Justine? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE.

Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Tantôt, à sept heures, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE.

Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, *qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire.*

C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Va vite t'occuper de ma toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure: il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, *s'avançant.*

Voici, mademoiselle.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Comment, mon cher Poudret.

POUDRET, *retroussant ses manches.*

Je dis que je suis à la disposition de mademoiselle ; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas : mais dans une occasion comme celle-ci...

POUDRET.

Comment, mademoiselle, moi qui vous côiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre!

AIR : *de Turenne.*

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.
(*A Justine, montrant mademoiselle Desroches.*)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts:
Quelle coiffure *à la Fontange!*
Trente épingles dans le chignon!
Elle souffrait comme un démon ;
Elle était belle come un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Vous avez raison, Poudret ; c'était bon

autrefois: mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET.

Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne? depuis trente ans elle est toujours la même: *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes.* Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il suffit, Poudret; je refuse vos services: vous pouvez vous retirer.

POUDRET, *tremblant de colère.*

Me retirer! (*A part.*) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité!

AIR: *de Nicaise.*

Sortons,
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que madame attend
Un amant.
Vous le voulez, mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur;
Mais, au respect toujours fidèle,

Je suis votre humble serviteur.
Sortons, etc., etc.

(*Il entre dans l'appartement de M. Desroches.*)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE.

C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec joie.*

Comment! tu l'aurais vu.

JUSTINE.

Ah! oui; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Voyez-vous comme elle est coquette! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne! Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune

et jolie! Eh bien! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

JUSTINE.

J'irai bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler; mais on peut le lui faire dire.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A la bonne heure. (*Appelant.*) Petit-Jean! Petit-Jean!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Voilà, mademoiselle.

JUSTINE, *à Petit-Jean.*

Montez au second chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, et dès qu'il sera entré, (*Montrant la porte du fond.*) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, *d'un air étonné.*

Tiens!... eh bien! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ne m'as tu pas entendue?

PETIT-JEAN.

Si, mademoiselle, j'y vais; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (*En s'en allant.*) Eh bien! en voilà une sévère!

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Mais j'y pense maintenant, s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE.

Bah! il est chez M. Dupont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté. (*Allant à la porte à droite et mettant le verrou.*)

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE.

Oui, mademoiselle : depuis le soulier de satin jusqu'à la collerette. (*Elle entre par la porte à gauche.*)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES, *seule.*

Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure : la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *dans le fond, à part.*

Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Hein! qu'est-ce que c'est? (*Se retournant et apercevant Alcibiade.*) Quoi! c'est vous! quoi! M. Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête : j'attendais mon coiffeur, que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici : mais ces mes-

sieurs se font toujours attendre. (*On entend fermer le verrou à la porte du fond.*)

ALCIBIADE.

A qui le dites-vous?... Eh mais, qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADEMOISELLE DESROCHES.

C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, *en dehors, frappant à la porte à droite.*

Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah, mon dieu! c'est mon frère!

ALCIBIADE.

Le frère! qu'est-ce que c'est que ça?

DESROCHES, *en dehors.*

Ma sœur! mademoiselle Desroches, pourquoi êtes vous enfermée?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Moi? du tout, mon frère: mais c'est que... (*A part.*) Dieu! que va-t-il penser! (*Haut.*) Partez, monsieur, partez vite.

ALCIBIADE.

Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADEMOISELLE DESROCHES, *montrant la porte à gauche.*

Eh bien! par là, ma chambre à cou-

cher, un escalier dérobé ; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, *s'arrêtant.*

(*A part.*) Justine, c'est encore pis !

MADEMOISELLE DESROCHES, *allant tirer le verrou.*

Impossible de résister! Qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; DESROCHES, *sortant de son appartement ;* JUSTINE, *sortant de celui de mademoiselle Desroches*, *et tenant un peignoir.*

DESROCHES.

Que vois-je ? me direz-vous, ma sœur, quel est monsieur ?

JUSTINE.

Eh, mon dieu ! qu'avez vous donc à vous fâcher ? c'est tout bonnement le coiffeur de madame.

TOUTS.

Que dit-elle ?

JUSTINE.

Il venait la coiffer pour ce soir.

MADEMOISELLE DESROCHES.

A merveille, ma chère ! (*A part.*) Dieu !

quelle présence d'esprit! (*Haut.*) Oui, mon frère, oui, monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, *montrant ce qu'elle tient sur son bras.*

Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE.

Ces dames vous ont dit la vérité: je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main, et la sûreté de la coupe.

MADEMOISELLE DESROCHES, *bas à Alcibiade d'un air d'approbation.*

A merveille. (*A part.*) Qu'il a d'esprit!

DESROCHES.

Et l'on croit que je serai la dupe d'un pareil stratagême. (*Haut à Alcibiade.*) Eh bien! monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle: et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADEMOISELLE DESROCHES, *à part.*

Grand dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE.

Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, *prenant une chaise.*

Eh bien! monsieur, commençons.

ALCIBIADE.

Malheureusement, je n'ai ni pommade ni fer à papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES.

N'est-ce que cela? on va vous donner ce qu'il faut. Justement voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET.

POUDRET.

Eh bien! monsieur... Dieu! que vois-je? encore une pratique qu'il m'enlève! ma dernière, ma plus fidèle pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES.

Non, mon cher Poudret; calmez-vous; c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET.

O comble d'outrage! moi lui servir de

second ! moi, lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied ! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui, depuis trente ans... (*Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.*) Dieu ! il ose attaquer l'aile gauche ! N'y touchez pas ! n'y touchez pas ! Les Vandales ! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs ! c'est la *bande noire* de la coiffure !

DESROCHES.

Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET.

Eh ! le puis-je ? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété ; car votre tête m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier ; et je les verrais passer en d'autres mains ! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, *se levant.*

Précisément, je m'en doutais ; et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillotes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET.

O dernier outrage réservé à ma vieillesse ! (*A Justine.*) Et vous mademoiselle, marchez devant moi ; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (*A Desroches.*) Vous le voulez, monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe ! le vétéran de la savonnette !... Dieu ! quelle humiliation pour le corps des perruquiers ! Courbons la tête puisqu'il le faut. (*A Justine.*) Et vous, mademoiselle, marchez devant moi. (*Il sort avec Justine.*)

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE, MONSIEUR DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien ! monsieur, vous allez être satisfait ; on va vous apporter ce que vous demandez ; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par me mettre des papillotes.

ALCIBIADE.

Très-volontiers ; si ce n'est que cela. (*Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs*

morceaux ; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, *qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le morceau de papier qu'il tient.*

Que vois-je l'écriture de ma sœur !

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah, mon dieu ! c'est ma lettre de ce matin !

DESROCHES, *lisant.*

« Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, long-temps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Qu'il n'y a plus moyen de feindre; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, monsieur n'est pas ce que nous vous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, *en riant.*

La belle malice ! comme si je ne le savais pas.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Quoi, mon frère, vous consentiriez ?

DESROCHES.

Eh, morbleu ! que ne le disiez vous tout de suite ! Dès que monsieur vous

aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser; soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

Les Précédents; Poudret, *entrant et laissant tomber son fer à papillotes.*

POUDRET.

Vous les unissez! l'ai-je bien entendu?

MADEMOISELLE DESROCHES.

Eh! oui, sans doute, monsieur m'épouse.

POUDRET.

O désolation de l'abomination! tout est renversé, tout est confondu! la rue Vivienne est au Marais! et la boutique est dans le salon! Lui, épouser la sœur de mon ancienne pratique! lui, un indigne confrère!

DESROCHES.

Poudret, vous êtes dans l'erreur, monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET.

Il n'est point mon confrère? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah çà, à qui en a-t-il donc?

POUDRET.

A qui j'en ai? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir? L'ingrat! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union! lorsque j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts!

DESROCHES.

Ah çà, Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET.

Non, monsieur, c'est fini; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *Paria* de la coiffure, je quitte la maison; je ne suis plus votre locataire: j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS ; JUSTINE.

POUDRET, *à Justine qui entre, et la prenant par la main.*

Viens, Justine, viens avec moi ; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

POUDRET.

Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, *allant à mademoiselle Desroches.*

Quoi ! mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux ? (*A Alcibiade.*) Quoi ! monsieur...

ALCIBIADE.

Justine, ne m'accablez pas!

MADEMOISELLE DESROCHES ET DESROCHES.

Qu'est-ce que cela signifie?

ALCIBIADE.

Qu'il faut enfin parler et se faire connaître ; aussi bien l'incognito commence à me peser ; et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, mademoiselle, oui, monsieur, je suis ce brillant Alci-

biade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever; c'est une audace qui sied au talent; et Poudret, lui-même, ne me désavouera pas; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur! Oui, messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répèterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal!

POUDRET.

Le jour de la justice arrive donc enfin!

ALCIBIADE.

Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret! (*Ici Poudret commence à pleurer.*) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de son-

ger au repos; abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens, par ta vieille expérience, modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution; *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

JUSTINE.

Mon oncle, je le vois, vous êtes touché!

POUDRET, *pleurant.*

Son repentir me suffit; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADEMOISELLE DESROCHES.

Ah, mon frère! quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES.

Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE.

Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; car vous venez rue Vivienne.

POUDRET.

Non, Alcibiade; tu me connais bien peu; je sais résister à tes offres séduisantes :

fidèle à mes principes, je reste au Marais; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né.

« Et que l'on dise enfin, en me voyant paraître :
« Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

AIR : *nouveau* (*de M. Heudier.*)

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse,
Par l'âge sont tous amortis,
On critique, dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*bis*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque,
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus:
Ils crieraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent *perruque*
Etaient encore à la *Titus*.

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux ! (*bis*)
Au vieux galant qui me reluque
J' dis : « Vous, un amant, quel abus
« Pour un mari... c'est tout au plus ..
« L'hymen peut bien porter *perruque*,
« L'amour doit être à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis l'*Ecole*,
Car je coiffais monsieur Talma ;
Cette pièce, dont on raffole,

Par sa morale me frappa ;
Cette morale, la voila :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine *perruque*,
Quand il n'est plus à la *Titus*.

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien ;
C'était Titus, je m'en souviens.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus,
Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de *perruque*,
« Ma journée est à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique ;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous, unis et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus.

(Prenant la main de Poudret.)
Monsieur se charge des *perruques.*

POUDRET, *prenant la main d'Alcibiade.*
Monsieur se charge des *Titus.*

CHOEUR GÉNÉRAL.
Poudret se charge des *perruques*,
Alcibiade des *Titus.*

FIN DU COIFFEUR ET LE PERRUQUIER.

V. Sciolla Rev. Arc.

V. Si stampi,
BESSONE per la G. Cancell.

TABLE.

DE L'IMPRIMERIE
DES HÉRITIERS BIANCO ET COMP.

